



C.L. Derais, inv.

Patte Sculp.



C.L. Derais, inv.

Paton Sculp.

K Bricaire de la Dixmerie
LA SIBYLE
GAULOISE,
OU
LA FRANCE

*Telle qu'elle fut , telle qu'elle est , & telle , à
peu-près , qu'elle pourra être.*

Ouvrage traduit du Celte , & suivi d'un
Commentaire.

PAR M. DE LA DIXMERIE,



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez VALLEYRE l'aîné , Imprimeur - Libraire
rue de la vieille Bouclerie.



M. DCC. LXXV,

L. A. 21 B. Y. E.

GAUTIER,

OU

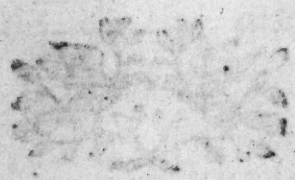
L. A. FRANCE

Tous les jours, de 10 heures à 5 heures, à la Bibliothèque Nationale, Paris.

On trouve chez les Libraires et les Vendeurs de livres, les ouvrages de la Bibliothèque Nationale.



Par M. D. de la Bibliothèque.



A. L. O. N. D. E. S.

Paris, 1850.

On trouve chez les Libraires et les Vendeurs de livres, les ouvrages de la Bibliothèque Nationale.

M. D. C. I. X. X. I.

AVANT-PROPOS,

O U

PROPOS NÉCESSAIRE.

ON me fera , sans doute , plus d'une question après avoir lû cet ouvrage, & même sans l'avoir lû ; on me demandera : comment il est parvenu jusqu'à moi ? Comment j'ai pu le traduire ? Comment il a pu être écrit par une Druidesse , puisqu'on ose assurer , comme on assure tout , que les Druides eux-mêmes n'écrivaient rien ?

Je répondrai que les Druides ne se permirent jamais de rien

a ij

iv AVANT-PROPOS.

écrire ni sur les Loix , ni sur la Religion ; ce qui dut leur épargner bien des disputes ; mais qu'ils écrivaient sur toute autre matiere. De vieux monumens en offrent la preuve. On a même découvert depuis assez peu de tems l'Epitaphe d'un Druide en Langue Celtique. Aurait-on pris la peine de graver sur la pierre le nom d'un Druide , si lui-même eût laissé volontairement périr toutes ses idées , sans doute plus intéressantes que son nom ? Tout peuple chez qui l'on a sçu écrire une épitaphe a certainement produit des hommes jaloux d'écrire autre chose. Ne se défend pas qui veut de cette manie.

AVANT-PROPOS. V

Comment j'ai pu le traduire ?
C'est une demande à faire à presque tous les Traducteurs.

Enfin , comment ce manuscrit est parvenu jusqu'à moi ? Qu'importe ? on n'a pas toujours fait cette question dans des cas plus importants. Mais je veux bien satisfaire les curieux. Une Ville était cachée sous terre en Champagne, & dans cette Ville existait ce manuscrit , sans qu'on soupçonnât l'existence de l'un ni de l'autre. Qu'un ouvrage disparaisse & soit oublié , rien de plus ordinaire ; mais qu'on oublie entièrement une Ville , parce qu'elle a disparu , c'est quelque

vj A V A N T - P R O P O S.

chose de plus rare. Malheureusement on n'avait alors ni Dictionnaires , ni Almanachs. Aujourd'hui qu'un hameau s'engloutisse , on saura dans mille ans qu'il a existé.

Mais , enfin , on a retrouvé la Ville perdue , & avec elle ce précieux manuscrit. On a déjà fait de savantes dissertations pour découvrir si cette Ville enterrée était ou une Ville ou simplement un Fort ; dans quel tems & par qui elle fut fondée ; quel nom elle portait ; par qui elle fut habitée , &c. &c. Un Sçavant du Nord a prétendu l'apprendre à tous nos Savans

Français. Quelqu'un d'entre ceux-ci apprendra , sans doute , aux Chinois quel fut le vrai Fondateur de Nanquin.

Il n'en est pas moins vrai que j'aime les conjectures qu'on nous propose. J'aime à retrouver ici Brennus, qu'on a vu si bien figurer au pied du Capitole. Ce grand nombre de vases Etrusques & Romains , ces autres meubles qui n'ont pu être fabriqués qu'en Italie , ressemblent beaucoup au butin que l'armée Gauloise fit alors dans Rome ; car il paraît certain que Brennus ne sortit de cette Ville qu'en vainqueur , malgré ce

viii AVANT-PROPOS.

qu'en disent les Romains qui ont toujours cherché à tromper les Nations dans leurs histoires comme dans leurs traités.

J'avoue que j'aurais grand besoin qu'un Savant, il n'importe de quel pays, voulût ou pût me donner quelques éclaircissemens sur la Druidesse Adéma. J'ignore & la date de sa naissance & le tems où elle écrivit. Il paraît cependant qu'elle vivait avant que Jules-César envahît les Gaules ; elle ne parle de ce Conquérant qu'à titre de Prophétesse : du reste, nulle indication sur le tems où elle prophétisait. Elle nous parle aussi

AVANT-PROPOS. ix

beaucoup de ses facultés , sans dire un seul mot de sa personne ; genre de modestie très-rare dans une femme qui écrit , & même dans une femme qui n'écrit pas. Il est vrai qu'un dessin , le même qui a fourni le sujet de l'estampe qui sert de frontispice à cet ouvrage & qui était gravé sur une feuille d'airain , nous représente Adéma dans l'âge de la raison & de la beauté , c'est-à-dire , un peu au-dessus de la première jeunesse. On fait que c'est l'âge où une femme a le plus de moyens de nous instruire ou de nous séduire ; de diriger nos pas , quand elle ne juge point à propos de les égarer.

X AVANT-PROPOS.

On fait aussi que les femmes jouaient le plus grand rôle chez les anciens Gaulois. Il fut même un tems où elles gouvernaient l'Etat. C'était à leur Tribunal qu'on décidait ou de la paix ou de la guerre, & qu'on réglait les autres points de l'administration publique. L'ambition & la jalousie des Druides renversèrent enfin ce Tribunal. Ils lui en substituerent un autre; mais ce fut le leur. Tout changea, & le Gouvernement le plus doux fit place au Gouvernement le plus tyrannique.

Les femmes eurent l'avantage de voir leur domination regrettée;

avantage qui ne console point de la perte du pouvoir. Elles en acquirent un autre qui ne les consolait point encore : ce fut celui de commander aux Elémens & de lire dans les secrets de l'avenir. Peut-être eût-il été plus flatteur pour elles de commander à un Village qu'aux flots de la mer, & d'annoncer leurs propres décrets que ceux de la destinée.

Quoi qu'il en soit, ce fut, surtout, aux Druidesses que ce pouvoir sur la nature & l'avenir sembla être exclusivement dévolu. Elles donnaient des sauve-gardes aux vaisseaux comme on en donna

xij A V A N T - P R O P O S .

quelquefois aux ames. L'espèce de rétribution qu'elles exigeaient pour un tel service ne tenait ni de l'avarice ni de l'ambition. Au retour du voyage, un jeune homme de vingt-deux ans, mais qui devait avoir encore sa première innocence, apportait à la Druidesse Protectrice un léger présent au nom de tout l'Equipage du Vaisseau. Elle conduisait ensuite le jeune homme au bord de la mer, s'y baignait avec lui & recevoit l'hommage de ses prémices. La nuit entière y était employée. A son départ la Druidesse lui appliquait sur les épaules un certain nombre de coquilles qui indiquait celui des

AVANT-PROPOS. xiiij

marques de reconnaissance qu'il lui avait données.

Quelques autres Druidesses mettaient plus d'austérité dans leur conduite. Elles étaient faibles une seule fois dans leur vie, & fuyaient ensuite à jamais l'occasion de l'être encore. C'était à ces dernières que l'avenir dévoilait ses secrets. L'une prédit l'Empire à Dioclétien ; une autre prédit à Aurelien qu'il le perdrait bientôt ; & ce double oracle fut accompli. On en cite encore d'autres non moins infailibles, & l'on y joint des prodiges tous attestés par de graves Historiens.

xiv A V A N T - P R O P O S .

Le pouvoir, & même le nom des Druides, s'éteignirent dans les siècles suivans ; les Druidesses leur survécurent. La Gaule , devenue la France, eut encore long-tems ses Sibyles , ou plutôt elle eut des Fées ; sorte d'être demi-intellectuel à qui rien n'était impossible. On a parlé très-long-tems & très-sérieusement des merveilles opérées par Méluzine. C'était, disait-on , une très-belle femme qui, par malheur, avait de tems à autre tout le bas du corps en forme de serpent. Elle avait bâti d'un coup de baguette le superbe Château de Luzignan , situé à quatre lieues de Poitiers ; Château si su-

périeur à tous ceux qui existaient alors, qu'on voyait bien qu'il était l'Ouvrage d'une Fée. Charles-Quint, à ce que nous dit Brantôme, l'admira lui-même en traversant la France. Il s'y arrêta & ne dédaigna point de questionner les bonnes-gens du voisinage sur le compte de Méluzine. Rien n'était, lui disait-on, plus ordinaire que de la voir venir en habit de veuve, & ayant encore les traits de la plus belle femme, se baigner dans la fontaine du Château. Il paraît même qu'elle quittait alors familièrement ses habits. Elle y venait aussi quelquefois le samedi, toujours avec les mêmes vêtemens,

xvj **A V A N T - P R O P O S .**

mais non avec la même stature ; elle avait ce jour là une horrible queue de serpent & le haut du corps d'une belle femme. Quelquefois aussi , elle se montrait sur le sommet de la grosse Tour. On ajoutait que lorsqu'il devait arriver quelque changement de règne, on entendait , trois jours auparavant , Méluzine pousser trois cris effroyables qui étaient les avant-coureurs certains de ces évènements.

Voilà ce qu'on nous assure avoir été dit à un Grand Empereur & à une Reine Douairiere de France ; & voici ce que Brantôme ajoute
en

AVANT-PROPOS. xvij

en son propre nom. On tient cela pour très-vrai , dit-il , en parlant des cris prophétiques de Méluzine ; & même lorsque le siège y vint, mais sur-tout quand la Sentence fut donnée d'abattre & ruiner ses Châteaux , ce fut alors qu'elle fit ses plus hauts cris & clameurs. Cela est très-vrai par le dire d'honnêtes-gens. Depuis , on ne l'a point ouïe. Aucunes vieilles pourtant disent qu'elle s'est apparue , mais très-rarement.

Si quelqu'un désire encore d'autres détails touchant cette femme célèbre , qu'il lise sa merveilleuse Histoire écrite par Jean d'Arras en 1383, & l'Histoire non moins sur-

xviii AVANT-PROPOS.

prenante des Rois de Jérusalem ; de Chipre & d'Arménie , par Etienne de Luzignan , Religieux Dominicain , qui descendait lui-même de ces Rois , ainsi que de Méluzine , dont ces Rois & la Maison de Luzignan ont toujours prétendu descendre.

Et voilà donc l'existence des Fées consacrée par l'Histoire ? Un Ecrivain du dix-septième siècle y joint son suffrage ; mais voici quelque chose de bien plus fort. Dans le cours de l'odieux procès qu'un ennemi atroce , ignorant & barbare , fit subir à Jeanne d'Arc , l'Héroïne de la France , on ne man-

AVANT-PROPOS. xix

qua point de lui imputer, entr'autres crimes, celui d'avoir conversé & communiqué avec les Fées. Le Promoteur, qui l'interrogeait, lui en fit sérieusement la question & la renouvela même dans plus d'une séance. Jeanne répondit naïvement qu'elle n'avait jamais vû de Fées ; qu'elle ne savait pas si les Fées étaient de bons ou de mauvais esprits ; qu'elle ne connaissait point ceux qui allaient au sabat certains jours de la semaine, &c.

Il est très-croyable que Jeanne d'Arc n'avait jamais vu de Fées ; mais il n'est pas moins certain que cette question lui fut faite.

XX AVANT-PROPOS.

Ce qu'on en peut conclure ; c'est qu'aumoins le crédit des Fées subsistait encore en France , comme il y subsista long-tems depuis. Il est très-vrai que celui des Enchanteurs avait baissé. On ne croyait qu'à la puissance intellectuelle des femmes. Ceux d'entre les hommes qui osaient porter leurs regards dans l'avenir , n'y lisaient qu'à l'aide d'un Télescope & sous les auspices des astres. Quelle réputation n'eut point Nostradamus sous les règnes de Charles IX & d'Henri III ? Jen'ose même assurer qu'elle soit entièrement éteinte aujourd'hui. Il n'y avait point dans le seizième siècle de si chétif Astro-

AVANT-PROPOS. xxj

logue qui ne pût faire trembler le plus puissant des Souverains. Catherine de Médicis craignait plus les prédictions de Ruggéri que les ligue des Protestans & des Guises même. Elle allait souvent interroger avec lui les astres sur le sommet de cette colonne qui attire encore aujourd'hui les suffrages des Amateurs d'Architecture, mais qu'on n'a pû conserver qu'en restreignant un peu trop un édifice qui par sa nature devait être beaucoup plus vaste.

On fait que l'audacieux Richelieu, qui bravait tout sur la terre, ne bravait point l'apparition d'une

xxij AVANT-PROPOS.

Comète : on fait ce que la simple annonce d'une Comète , qui ne paraissait point , a causé de trouble & d'effroi dans notre siècle éclairé & raisonneur.

On a beau faire , on a beau raisonner , les prédictions auront toujours bien de l'attrait pour le plus grand nombre des humains, & à peu près de l'empire sur la totalité. De très-grands hommes, qu'il ferait un peu dur d'appeler de très-grands fourbes , se sont dits ou crus inspirés. Numa n'eut-il pas sa Nymphé , Socrate son Démon, & Brutus son Génie ? Rome ne crut-elle pas durant dix siècles aux vers

AVANT-PROPOS. xxiiij

Prophétiques des Sibyles ? n'eut-elle pas ses Augures ? La Grèce n'eut-elle pas ses Oracles ? Et Rome avait produit des Caton, des Lucrèce, des Cicéron, &c. & la Grèce avait eu des Solon, des Platon, des Chrysipe, &c.

Résumons. Il est dans la nature de l'homme de vouloir s'élancer au-delà du court espace qu'il doit parcourir. Sa vie est si bornée que son imagination essayera toujours d'en franchir les limites. Il cherche à déchirer le voile qui s'offre sans cesse devant lui : il veut au moins jouir en idée de ce qu'il ne peut ni voir, ni posséder en effet.

xxiv. AVANT-PROPOS.

On le trompe, mais il veut être trompé, faute de mieux. Je ne répondrais pas que plus d'un Philosophe n'eût consulté l'Almanach de Liège, & que le faux Mathieu Lansberg n'eût parmi nous de graves Disciples.

Il est tems de revenir à la Druïdesse Adéma. J'ignore l'accueil qui est réservé à ses prédictions. Les uns diront, peut-être, qu'elle n'a pas tout prévu: les autres, que dans certains cas, elle aurait dû voir autrement. Ceux-ci trouveront quelquefois le ton de la Prophétesse emphatique & obscur: (c'est le défaut du genre.) Ceux-

là , au contraire , diront que certains passages sont d'un ton trop familier. (C'est la faute du Traducteur qui n'a pas toujours pu ou voulu s'élever au ton de l'amphase & de l'inspiration.) Peut-être , enfin , des Lecteurs plus traitables jugeront-ils qu'Adéma rencontre souvent assez bien ; peut-être ses apperçus aideront-ils à mieux voir certains objets qu'on avait vus sans les bien discerner.

Un mot sur le Commentaire.
Si quelque chose en fut jamais susceptible, c'est, sans doute, le style des Oracles. Tantôt la métaphore est outrée & tantôt le sens est équi-

xxvj AVANT-PROPOS.

voque ; tantôt même il est assez douteux que la phrase renferme aucun sens. Trop souvent aussi il arrive que la Glose embrouille le texte. J'en prends à témoin les Oracles de Thémis & les nombreux Commentaires qu'ils ont fait éclore. Un Jurisconsulte ferait bien profond s'il savait tout ce qu'on n'apprend point dans ces volumineux éclaircissomens.

Notre Commentaire fera, sans doute, moins embrouillé ; il n'embrasse que des faits, & non des documens. Il développe certains objets qu'il était défendu à la Druidesse de détailler, sous peine d'être

AVANT-PROPOS. xxvij

excessivement ennuyeuse. Cet ensemble forme un tableau qui pourra fixer les regards désœuvrés. Il est possible même qu'après avoir lû cet ouvrage on s'apperçoive qu'on a fait une lecture utile, & cela sans l'avoir prévu. C'est ce qu'il faut à bien des Lecteurs. L'Auteur lui-même ne s'en trouve point mal. S'il donne peu, au moins n'a-t'il rien promis; mais pour peu qu'il ose promettre, on trouve qu'il ne donne point assez. D'ailleurs, pour qu'une leçon puisse plaire, il faut lui ôter l'enveloppe d'une leçon. Le Professeur qui laisserait sa robe à l'écart n'en ferait que mieux écouté de la Jeu-

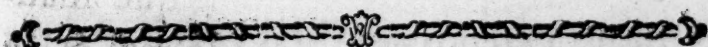
xxviii A V A N T - P R O P O S :

nesse ! que cette robe effarouche.

J'ai encore une petite observation à faire sur ma glose ; c'est que peut-être elle-même en fera naître d'autres. Quelques-unes de mes remarques pourront être contrariées. J'y consens. Ecrivez , traduisez , interpretez , imaginez , Messieurs , les Commentateurs ! La carrière est ouverte pour vous comme pour moi ; le texte est à vous comme à moi. J'ai du moins un avantage dont je me félicite ; c'est que si j'ai erré , mes erreurs ne peuvent occasionner ni schisme dans les Ecoles , ni méprises dans les Tribunaux.



LA SIBYLE GAULOISE.



CHAPITRE PREMIER.

MISSION de la Druidesse. Coup-d'œil anticipé sur les révolutions que doivent éprouver les Gaules jusqu'à l'époque où elle s'arrête. La Sibyle prend tout au moral, & ne déroge point à l'usage des anciens Oracles qui, pour ne point se compromettre, disent beaucoup moins qu'ils ne laissent à deviner.

ÉCOUTEZ-MOI, Races futures. Je suis cet Oracle que le Gaulois belliqueux écoute avec confiance & ne consulte qu'avec terreur. Mes regards

* A

percent les ténèbres de l'avenir ; ma main soulève le voile qui le couvre : j'interroge les siècles , & les siècles me répondent. Ce que j'annonce aux Mortels , est toujours l'arrêt de leur destinée.

Je commande aux Éléments & aux Saisons. J'étends mon bras vers les noires contrées du Nord ; il en ramène aussitôt les tempêtes : je l'étends vers le Midi ; le calme renaît à l'instant. Le Laboureur inquiet lit dans mes regards s'il verra mûrir ses moissons ; le Navigateur avide , s'il esquivera le naufrage ; l'Ambitieux , s'il usurpera une couronne ; & l'Homme paisible, s'il évitera la servitude. Ce que je leur prédis , n'est pas toujours ce qui pourrait arriver de mieux , mais c'est toujours ce qui arrive. Je n'arrange pas tout, mais je prévois tout. Ce qui n'est pas encore , est déjà pour moi :

ce que je révéle au reste des humains
est déjà pour eux.

Je vais promener mes regards sur
toute l'étendue des régions Celtiques :
je vais décrire les scènes dont ce vaste
Théâtre offrira le Tableau.

Cet ensemble, à la fois bizarre & terrible, burlesque & sublime, sérieux & plaisant, va servir à égayer ma solitude. Ne s'ennuyer jamais serait un privilège bien supérieur à tous les miens. On dit qu'Esus * a réservé celui-là pour lui seul. Il relegua pour toujours l'Ennui sur la terre ; & pour le consoler un peu de cette disgrâce, il lui accorda la faculté d'être par-tout en même tems.

Eh ! dans quel séjour ne pénétre-t'il

* Divinité des anciens Gaulois.

pas? Il poursuit le Souverain jusques sur le Trône, & le Druide jusqu'au sein de ses forêts. Il se glisse dans la grotte du Sage, & plus souvent encore dans les Palais fantastiques de la Folie. C'est lui, sans doute, qui m'a dicté cette prédiction, & peut-être conservera-t'elle un peu trop l'empreinte de son origine.

Qu'importe? osons décrire ce qui nous frappe, & même ce qui peut nous déplaire. Quels tableaux! quels écarts! quels travers! quelles vicissitudes! Ce qu'arrange la main des hommes, ressemble à ces nuages légers que promène l'inconstance des vents; qu'ils rassemblent ou qu'ils dissipent à leur gré; qui ne paraissent que pour disparaître, ou qui ne subsistent que pour prendre à chaque instant une forme nouvelle. Orgueilleux humains! voilà l'image de vos établissemens. Peuple qui va

m'occuper, c'est encore mieux l'image de ta conduite.

Mais ne devançons point la marche du tems ; ou plutôt, comptons les débris qu'il doit semer sur sa route : c'est le seul moyen de la reconnaître.

Le Gaulois a donc cessé d'être formidable aux Nations ? (1) Il portait la guerre dans tous les climats habités ; son nom seul répandait la terreur chez cent Peuples belliqueux : maintenant je le vois réduit à combattre pour ses Dieux Hospitaliers , qui ne combattent pas pour lui. Rome sera vengée par ceux qui ne purent la défendre (2).

Quel est cet homme qui semble n'avoir qu'à leur ordonner de vaincre pour être obéi ? Il semble lui-même n'être né que pour commander. O ma Patrie ! C'en est fait , elle est subjuguée ; le joug s'étend sur elle de

6 LA SIBYLE

toutes parts. Il subsiste jusqu'à ce qu'usé en partie par le tems, il est brisé par d'autres mains qui s'efforcent de lui en substituer un nouveau. Le Nord épuise ses cavernes pour vomir dans la Gaule des essains de Barbares, comme il y vomit les orages ; & , comme les orages , ils ne se détruisent qu'en détruisant (3).

J'en vois d'autres qui me paraissent plus acharnés. On les repousse , ils reviennent ; on croit les avoir détruits , ils reviennent en plus grand nombre. Leur persévérance a lassé l'inconstance du Sort ; il se déclare, enfin, pour eux. Tout fuit , tout disparaît sous leurs coups , & leurs mains sanglantes posent , avec tranquillité , les fondemens d'un nouvel Empire (4).

C'est toi , jeune Guerrier , * qui

* Il s'agit, sans doute , ici de Clovis.

achèves cet ouvrage, tant de fois abandonné & repris. A peine es-tu sorti de l'enfance, & déjà l'on te compte parmi les Héros. Ce titre est bien dû à ta valeur ; celui d'homme n'est pas moins dû à ta prudence ; mais ta cruauté fouille tes victoires. Je veux couronner le vainqueur, & je ne trouve plus en lui qu'un odieux assassin. Tremble pour ta gloire ! la politique ne put jamais servir d'excuse à la barbarie (5).

Le Conquérant a donc lui-même détruit sa conquête ? En la divisant, il l'affoiblit. Il attise le feu des dissensions qu'il croit éteindre. Une couronne est un fruit qui perd toute sa douceur quand on le partage ; il ne satisfait aucun de ceux qui ont eu part à la distribution (6).

Le signal est donné. Est-ce encore

8 LA SIBYLE

un nouveau déluge de Barbares qui viennent inonder cette terre malheureuse & sapper par ses fondemens ce nouvel Empire mal affermi ? Le sang coule , & l'acier homicide étincelle de toutesparts. Le combat qui finit est le signal de nouveaux combats ; une Ville détruite est le gage de la destruction d'une autre. Ici le frere inhumain massacre le fils de son frere ; & plus loin , c'est un pere barbare qui livre aux flâmes son propre fils.... Hélas ! ces Brigands que je croyais nés sous un ciel impur & sauvage , sont nés dans la contrée même qu'ils désolent ! Ces Tigres sont les Rois , & ces Rois sont freres ! Arrêtez , malheureux ! Mais déjà la main du tems les a précipités dans l'abîme où tout s'engloutit pour ne plus reparaître.

D'autres les remplacent & les imi-

tent. Quelques lueurs de vertus brillent à travers cette nuit d'horreurs ; mais c'est encore au prix de quelques forfaits, qu'il faut acquérir le pouvoir d'être juste impunément (7).

Quelles femmes je vois figurer sur ce sanglant Théâtre ! Est-ce pour décorer le crime que la Nature leur prodigua tant de beauté ? Est-ce pour avilir la beauté qu'elles la font servir d'instrument à leurs crimes ? (8)

Rassurons-nous : d'autres femmes font briller sur ce même Trône & les attraits de leur sexe , & des vertus qui semblent n'être pas de leur tems (9)

Et d'un bout de cet Empire à l'autre s'élèvent en foule de fastueux édifices. Leur vaste enceinte annonce le séjour d'un Monarque puissant. Je cherche & le Monarque & sa Cour ; je ne trouve

10 L A S I B Y L E

que d'humbles solitaires , si pourtant l'humilité existe dans les Palais. Chaque règne en accroît le nombre , & ces asyles de la pauvreté épuisent les trésors de l'opulence (10).

D'une main l'on élève des Temples ; de l'autre on incendie des Villes. On croit , en érigeant des Autels à la Divinité , acquérir le droit d'opprimer les hommes ; mais le Tems , dont rien n'arrête la course , & qui voit d'un même œil un hameau qui s'élève , un Empire qui se détruit ; le Tems s'apprête à donner dans ces lieux le signal de nouvelles révolutions. Elles ne sont pour lui que des jeux dont il aime à parsemer sa route , & qui servent à égayer son éternel voyage (11).

A la tempête qui secouait trop violemment le vaisseau , succède un cal-

me qui le rend immobile. Je vois le Trône devenir un lit de repos pour le Monarque indolent. Il existe encore ; mais il n'agit plus ; ou plutôt il n'agit ni n'existe. D'ambitieux sujets règnent à sa place. Il n'est plus que le symulachre du Dieu qu'on encense , & bien-tôt le symulachre même sera brisé comme inutile (12).

Et il existe un homme que la Nature n'ose avouer qu'à demi , mais que la fortune adopte sans réserve. On oubliera ce qu'il est en faveur de ce qu'il vaut, & il serait tout , s'il ne mettait pas lui-même des bornes à sa destinée. Il dédaigne la couronne & s'empare du pouvoir ; mais il saura défendre l'une & l'autre. Tout étoit perdu, s'il n'eût rien usurpé (13).

Ce que le pere n'osa même tenter , le fils , plus audacieux , l'effectue. On cou-

vre d'un vil fac celui que décorait la Pourpre; sa chevelure flotante, noble attribut de sa dignité, est tombée sous le tranchant du ciseau, & déjà sur sa tête avilie le froc a remplacé la couronne. Déjà même elle orne le front d'un sujet audacieux & perfide. Il n'apperçoit plus de barrière entre le Trône & lui : il s'en empare, il y monte, & bien-tôt on oublie par quelle route il y est parvenu.

Tels sont les jeux de la Destinée. Elle ôte quelquefois la mémoire à tout un peuple, & quelquefois elle la lui rend, selon que ses desseins exigent qu'il la perde ou qu'elle lui revienne.

Fermons ici, pour quelques momens, le livre de l'avenir. Je me permettrai plus d'une fois de semblables poses; je ne veux ni me fatiguer, ni fatiguer autrui (14).



C H A P I T R E II.

SECONDE Epoque. Elle parait commencer à la seconde Race de nos Rois. Vaste Empire fondé & mal affermi. Guerres au dehors ; troubles intérieurs. Fautes & revers. Anarchie & servitude. Nouvelle révolution.

EFFRAYÉE de ce que j'avais vu ; rebutée d'avance de ce que je pourrais voir encore , j'hésitais d'interroger une seconde fois l'avenir ; je renonçais au triste avantage de prévoir & d'annoncer des forfaits. Alors une voix , qui semblait venir d'en-haut , me cria :
» Si les horreurs te rebutent , ne cher-
» che ni à te rappeler ce qu'ont fait
» les hommes , ni à prédire ce qu'ils
» feront. L'histoire du Genre-Humain
» serait courte si l'on voulait n'y confi-

» gner que les vertus ; mais le Tableau
» s'éclaircit quelquefois. Le Monde
» moral ressemble au Monde physique
» où des jours sereins succèdent à des
» jours orageux , où l'on voit une
» plaine fertile & riante à côté d'un
» rocher aride & d'un effrayant pré-
» cipice ».

Elle dit ; & je sentis renaître mon courage , & je sentis renaître sur-tout ma curiosité, bien supérieure au courage même dans une femme. Je portai de nouveau mes regards sur les champs fertiles de la Gaule ; il me sembla qu'un nouvel horizon éclairait ces vastes Contrées. Celui que la voix des Peuples n'avait point appelé au Trône , se montre digne d'être né sur le Trône. Ses vertus font oublier son crime , & sa gloire efface l'opprobre de sa grandeur.

Je le vois , comme un aigle rapide ,
franchir ces monts qui semblent défier
les Cieux. La victoire a marqué tous ses
pas. Il renverse les Trônes & fonde les
Puissances. Il donne aussi facilement
qu'il a conquis. Heureux si la Puissance
qu'il élève respecte toujours & la sienne
& celle de sa postérité ! (1)

Peuple, né pour vaincre , le tems est
venu où tes Guerriers feront par-tout
invincibles.

Un siècle, encore Barbare, verra naître
un homme digne d'être admiré de tous
les siècles. * Son génie égale son cou-
rage , & son courage est supérieur à
tous les obstacles. Tout ce qui est
grand , trouvera place dans son ame.
Ce qu'il tentera même sans l'effectuer ,
ne sera point perdu pour sa gloire.

* On croit pouvoir reconnaître ici Charlemagne.

Le Géant s'est armé de sa massue. Il terrasse l'Occident & fait trembler le Midi. Il passe rapidement de l'un à l'autre ; on le croit par-tout en même tems, & ce n'est que par ses triomphes qu'on peut reconnoître la trace de ses pas..... Épargne ces vaincus dont le seul crime est de n'avoir pas sçu te vaincre. Il t'est permis de leur offrir le flambeau de la vérité ; mais n'y joins pas celui de la destruction.

Les fondemens d'un vaste Empire sont jettés ; mais la main qui les pose manquera de tems pour affermir l'édifice. Les jours du Monarque ambitieux suffisent rarement à ses projets. Il a disparu celui devant qui tant de Nations baissaient leurs fronts humiliés & joignaient leurs mains captives. Son nom éclipsait tous les autres noms. Sa puissance faisait trembler celles même qu'il

qu'il ne menaçait pas ; & ce qu'il montra de vertus ne fut pas le moindre prodige de sa destinée (2).

Au bruit de cette mort, vingt Peuples captifs ont secoué vivement leurs chaînes & n'ont pu s'en délivrer.

Le cédre déraciné a reproduit un cédre : le fils n'est pas indigne de son pere ; mais il partage ce qui lui fut transmis en entier : le faisceau divisé perd sa force , & les flèches qui le composaient passent dans des mains perfides qui en dirigent le fer contre le sein de leur bienfaiteur... O fils dénaturés ! O Prêtres non moins audacieux ! Qui vous donna le droit de juger votre Juge ? Est-ce lui que je vois, dépouillé de ses riches ornemens , chassé du Temple que vous profanez , & revêtu de l'habit des coupables ? Sa

couronne , avilie par vos mains , n'est plus digne de parer son front. Il la céda par foiblesse , il la reprend par devoir ; mais cette marque de sa grandeur est devenue pour lui un signe d'opprobre (3).

Les fils dénaturés ne seront pas meilleurs freres : l'ambition les avait réunis ; l'intérêt les divise : leur postérité héritera de leurs fureurs comme de leurs possessions. Le globe de l'Empire passe, au hazard, d'une main dans l'autre ; plus souvent arraché que transmis, & transmis pour être encore arraché (4).

Est-ce le Souverain de tant de vastes Etats, que je vois rejeté, pros crit, opprimé, couché dans la fange , plus indigent & plus malheureux que le dernier de ses Sujets ? * Celui qui distribuait les Cou-

* On ne peut méconnaître ici Charles le Gros ;

ronnes ; celui par qui les Sceptres
étaient brisés ou raffermis , ne possède
plus rien sur la terre. O comble d'hu-
miliation ! il inspire à ses Ennemis la
compassion que son propre Sang lui
refuse ! (5)

Cependant , le Peuple que j'observe
se tourmente lui-même , comme il
tourmente ses voisins ; tantôt vain-
queur , tantôt vaincu ; toujours in-
quiet , toujours actif , toujours dange-
reux à lui-même & aux autres. C'est
un feu qui agite le centre , & qui ne
s'appaise que par de fréquentes explo-
sions.

qui, de Roi de France & d'Empereur d'Occident ;
se vit réduit au rang de simple particulier ; ne sub-
sistant , selon quelques-uns , que du revenu d'un
Village qui ne lui appartenait pas , & mort de faim ,
selon quelques-autres,

Je vois le Sceptre des Lys prêt à se briser dans les mains qui se le disputent. Le Chef n'est plus Chef , le sujet n'est plus sujet , & la plus grande partie de l'espèce humaine est devenue bête de somme. Le petit nombre enchaîne le plus grand. Le corps de l'homme n'appartient plus à son ame , ni son ame à son corps ; & le bœuf qu'on attache & qu'on façonne au joug , n'a plus rien à envier à ses conducteurs (6).

Et voici qu'il est arrivé du fond de l'Orient un monceau d'Enigmes , & ces Enigmes seront la loi du Peuple qui ne peut les entendre , & il sera puni s'il les entend mal. De graves Personnages seront chargés du soin de les interpréter ; mais s'ils se trompent , ce ne sera jamais sur eux que tombera le dommage de la méprise (7).

Et au pied de ce Tribunal est assis un Monstre à douze têtes & à soixante mains ; & ses têtes sont des têtes de léopard , & ses mains sont des mains de griffon. Regardez ces deux hommes qui se disputent ce bœuf : ils s'approchent du Tribunal pour le prier de les mettre d'accord ; mais le Monstre , à douze têtes & à soixante mains, se jette sur le bœuf, le déchire , le succe , le dévore , & distribue les os à ceux qui se disputaient la substance (8).

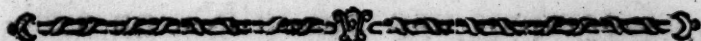
Je vois le chien du Berger dévorer le troupeau. Il ne se borne plus à le remettre sur la voie ; il l'étrangle , soit qu'il la suive , soit qu'il s'en écarte.

Letems se hâte d'achever sa moisson : toutes les têtes qui ombrageaient le Trône sont tombées sur ses degrés (9).
Peuple ! use de tes droits ; ils te sont

rendus. C'en est fait , un nouveau choix te donne un nouveau Maître. Mais long-tems encore , les Rois trouveront parmi leurs Sujets même d'audacieux Rivaux. Le lion qui aura cédé sa caverne aux léopards, n'y rentrera qu'après bien des assauts livrés & soutenus (10).

C'est ainsi que la main qui régit l'Univers se joue des fortunes de chaque individu qui rampe sur notre petit globe. Elle donne les Trônes comme elle enlève les feuilles de nos forêts sacrées. Ce qui fait pour nous révolution, n'est pour elle qu'un changement imperceptible , un pli passager sur le vaste sein des Mers.





CHAPITRE III.

LA SIBYLE nous peint ici un nouvel ordre de choses. Le cahos reprend peu à peu une espèce de forme. C'est l'aurore un peu sombre d'un jour lent à s'éclaircir.

UN calme éphémère laisse reprendre au vaisseau une assiette plus tranquille, & le gouvernail est devenu flexible sous la main du nouveau Pilote.

Il ne l'agite qu'avec précaution ; il ne parvient à le conduire qu'en paraissant quelquefois le négliger (1).

Tu ne jouiras pas long-tems de cette bonace , Peuple encore peu fait pour en jouir ! Tu portes dans ton sein le germe des maux qui vont t'accabler.

Comment une même Nation s'est-elle métamorphosée en tant de Nations différentes ? Comment une même contrée offre-t'elle tant d'Etats différens ? Tout canton est devenu Royaume ; tout sujet ambitieux est devenu Souverain (2). Une cabanne se change en forteresse, & les campagnes incultes sont de toutes parts hérissées de donjons menaçans. C'est l'ancre de l'ours : l'animal féroce n'en sort que pour fondre sur le Voyageur , & il n'y rentre que pour dévorer plus tranquillement sa proie (3).

On ne fera pas moins de violence à la raison qu'à l'humanité : ce qui sera vrai dans un lieu , deviendra faux dans un autre ; ce qui paraîtra juste ici, paraîtra injuste à quelques pas plus loin. Les nombres n'auront plus de valeur , les mesures n'auront plus d'étendue , la

pefanteur n'aura plus de poids qu'au gré du caprice de quelques hommes qui ignorent tout , & qui ofent tout. Ce même caprice enfantera une foule d'autres loix ridicules. Eh ! qui le croirait ? La raifon armée du pouvoir , les refpectera encore long-tems (4).

Alors j'apperçus dans l'éloignement un Fantôme dont la tête , ornée d'un casque , était tantôt lumineufe , & tantôt obfcurcie par une épaiſſe fumée. Son corps était couvert d'un acier reſplendiſſant. D'une main il tenait une lance démeſurée ; de l'autre , un bouclier épais ; & à ſes côtés pendait une épée maſſive. On liſait ſur ſon bouclier ces mots, écrits en caractères barbares : JE SUIS L'HONNEUR.

On quitte les fortereſſes, les donjons, & l'on vole à ſa fuite. Il diſtribue , à

ceux qu'il en juge dignes, des armes pareilles aux armes qu'il porte ; & le suprême honneur est de les obtenir.

Où courez-vous , braves Paladins , avec votre Dame en croupe ? Et pourquoi vouloir assommer celui qui la trouvera moins belle que la sienne ? Aimez toujours , si vous le pouvez , la vôtre telle qu'elle est. Aimez toujours, sur-tout, votre Patrie & l'humanité ; le véritable honneur vous en fait un double devoir (5).

Est-ce lui qui donne le signal de tant de troubles intestins , de tant de révoltes sanglantes & réitérées ? Barbares ! vous souillez le berceau qui vous a vu naître ; vous l'inondez du sang de vos freres , & cette fureur n'est suspendue que pour faire subitement place à une autre.

Où vont tous ces Brigands qui désertent leur Patrie ? Ils portent sur leur poitrine le signe de la paix , & dans leurs mains le fer de la vengeance. La terreur les précède , la fureur les accompagne , & la désolation les suit (6).

Que veut ce grotesque Prédicant ? * Son corps n'est couvert que d'un sac , mais son ambition perce à travers cette chétive enveloppe : il ne devait que prier , & il veut conquérir. Il parle , on l'écoute ; il s'avance , on le suit : Chef digne d'une telle entreprise ; entreprise digne d'un tel Chef (7).

Et j'interrogeai la voix du Sort , pour apprende d'elle ce que signifiait cette burlesque aventure ; & la voix

* Ce passage ne peut regarder que l'Hermite Pierre.

me répondit : Telle est ma volonté. Je me fers de ce moyen pour purger cette contrée d'une foule de bras qui la dévasteraient. Ces Barbares vont attaquer d'autres Barbares. Les uns & les autres s'entre-détruiront. C'est ainsi que j'en use à peu-près une fois par siècle, & c'est-là mon plus grand secret pour conserver une partie de la race humaine.

Est-ce un de ces Destrueteurs que je vois paisiblement assis au pied d'un chêne, jugeant avec équité les querelles du riche & du pauvre , protégeant le foible qui est opprimé, réprimant le fort qui opprime ? Tous les hommes sont égaux à ses yeux ; il exige seulement que chacun d'eux soit juste , & lui-même donne l'exemple des vertus qu'il exige dans autrui.... Hélas ! quel homme ou quel Monarque est exempt de se méprendre ? Pourquoi ces nouveaux pré-

parâtifs de carnage & de destruction? Ces Vaisseaux qui se couvrent de Soldats ; ces regards menaçans qui se tournent vers l'Asie ? C'est encore ce Roi si juste qui les dirige. Sa vertu s'est trompée une seconde fois , & la mort sera le fruit de cette nouvelle méprise (8).

Je vis la scène devenir plus riante, & les tableaux que traçait la main du tems prendre une teinte plus douce. On chante , & les accens de l'amour ont fait taire les cris de la fureur. Une Lyre encore grossière, mais quelquefois harmonieuse , est dans des mains où n'a guère étincellait le fer de la destruction. Le chant s'unit à la danse , & le génie, à peine éclos , épuise toutes ses ressources pour célébrer la beauté. A l'aspect de ces Héros pacifiques *, les

* Troubadours , Ménestrels ; Patriarches de la gaîté Française.

ponts suspendus s'abaissent, les donjons s'ouvrent, les Tyrans qui les habitent s'humanisent. Tel est le charme de l'harmonie, encore même imparfaite. Elle adoucit la féroce ; elle porte dans les cœurs une émotion douce qui les rapproche. On n'a plus d'ennemis, quand l'ame est satisfaite. Mais c'est peu que ces Chantres errans soient admis dans les Palais ; je vois plus d'un Souverain quitter son Palais pour errer avec eux ou comme eux. L'ambition de détruire fait place à l'ambition de plaire, & les premières lueurs du génie ont au moins été pour un tems le signal de la paix (9).

Je vois des Tribunaux érigés à l'Amour, ou plutôt c'est l'Amour qui les érige. * Celles qui imposent ses loix se

* La Cour d'amour en Provence, en Languedoc, en Picardie, &c.

chargent encore de les maintenir : la Beauté assigne des devoirs à la Constance. On n'entend à ce Tribunal ni les réclamations de l'avarice, ni les faux argumens de la chicanne. Celui qui est condamné se soumet & se rectifie. Tout se réduit à mieux aimer & à se rendre plus aimable. C'est, de tous les Tribunaux qui doivent exister, le seul dont les arrêts ne feront point de mécontents (10).





CHAPITRE IV.

NOUVEAUX troubles. Destructions & Etablissement. Guerre sanglante. Elans de vertus au sein de la licence. Aveuglement & fureurs du plus grand nombre.

QUE ce Peuple inconstant est peu fait pour être long-tems heureux & tranquille ! Le jour était serein , & le voilà qui se trouble : mille objets confus se succèdent & disparaissent rapidement. Je frémis du nouveau spectacle qui se prépare....

Pourquoi allumez-vous ces énormes bûchers ? Pourquoi y jetez-vous ces Vieillards , devenus physiquement incapables du crime dont vous les soupçonnez ?

connez? * Pourquoi punir tout le corps, des erreurs de quelques particuliers ; supposé même qu'il y en ait quelques-uns de coupables ? Quel pacte entre un Pontife & un Roi ! Il fera tout frémir , excepté ses Auteurs (1).

Ce règne ne sera pas moins fertile en établissemens qu'en destructions. La main qui parut un instant braver toute justice , lui érige le plus majestueux de ses Temples. C'est elle encore qui brise le joug sous lequel gémissait l'Humanité avilie : c'est un Roi qui ne veut dans ses États ni Tyrans , ni Esclaves (2).

Mais un bruit sourd , & lugubrement répété , annonce de loin la tem-

* Supplice des Templiers. On ne peut s'y méprendre , puisqu'heureusement cette horreur ne s'est commise qu'une fois parmi nous.

pête. La Mer vomira sur les rivages Celtiques des flots d'Ennemis amenés par les vents d'Aquilon. Quel est donc ton aveuglement, ô Peuple qu'ils veulent asservir ? Toi-même tu leur fournis des armes pour te combattre. Tu imites ces nuages tumultueux qui nourrissent dans leurs flancs la foudre qui doit les déchirer (3).

Un esprit de vertige s'est emparé des Chefs & des Soldats. Ils combattent moins pour vaincre que pour combattre. Ils dédaignent la prudence, qui doit guider la valeur. Prodiges de leur sang, & avarés de précautions, ils ne savent que braver & chercher la mort. On les croirait d'intelligence avec l'Ennemi pour hâter leurs propres défaites (4).

Ah ! que de Citoyens perfides com-

battent sous l'étendard de l'Etranger !
 Ils s'abreuvent du sang de leurs freres ;
 & le Maître impérieux qu'ils se don-
 nent , s'attribue en entier la gloire des
 triomphes qu'ils lui procurent (5).

J'en vois d'autres qui se dévouent
 pour leurs Concitoyens & pour leur
 Patrie. Je vois la classe du Peuple en-
 fanter des Héros (6).

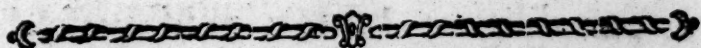
Arrête ! Monarque , aussi coura-
 geux qu'imprudent ! Ne t'obstines point
 à vaincre l'Ennemi , qui , sans com-
 battre , s'avoue vaincu. Mais ta con-
 fiance te perd , & son désespoir le sauve.
 Une poignée d'hommes a dissipé une
 armée. Celui qui s'avouait vaincu , est
 victorieux : celui qui pouvait donner
 des loix , est dans les fers (7).

Que d'Ennemis au dehors ! Que de
 maux intérieurs encore plus menaçans !

36 LA SIBYLLE

L'Etranger dévaste les campagnes ; la
discorde trouble & déchire le sein des
Villes. Ennemis , Citoyens , tout sem-
ble se réunir , tout agit de concert
pour ensevelir sous ses ruines cet Em-
pire malheureux.





CHAPITRE V.

*ORAGE appaisé, ou plutôt suspendu. Spectacle
d'un Sage sur le Trône. Ce que peut la
sagesse contre la fortune. Flambeau qui brille
un instant dans la nuit. Nouveaux orages.
Ressources imprévues.*

ET j'hésitais d'interroger davantage
l'éternel Agent des vicissitudes passa-
gères d'ici-bas ; & la même voix qui
s'était déjà fait entendre, se fit entendre
de nouveau. » Regarde , me dit-elle ,
» ces flots amoncelés prêts à fondre
» sur le rivage qui borde le vaste
» Océan. Ils menacent de tout englou-
» tir. Un bruit affreux se joint à cet
» appareil formidable. Que deviendront
» ces plaines fertiles , ces moissons
» prêtes à combler l'espoir du Labou-

» reur diligent ? Mais qu'il cesse de
» trembler. Ces montagnes liquides
» viennent se briser sur un sable mo-
» bile. Elles ne peuvent franchir la
» barrière invisible qui rompt leurs
» efforts, qui les repousse jusqu'aux riva-
» ges fortunés de l'Orient ».

! Ce discours produisit sur moi l'effet
qu'une douce rosée produit sur des
fleurs à demi-desséchées par l'haleine
brûlante du Midi,

* Tout était perdu, & tout est conservé.
Je vis un Sage * monter sur ce Trône
agité par tant de secousses , menacé par
tant de mains perverses. Il était jeune
encore ; mais en lui les lumières devan-

* Charles V , à qui le titre de Sage fut décerné
dans un siècle où cette épithète glorieuse dut pa-
raître bien nouvelle,

çaient l'instruction , & l'exemple du passé était pour son ame le miroir de l'expérience. Sa main ne quitte pas le Sceptre pour manier l'épée du Conquérant. Il fait régner , & on le sert comme il gouverne. Il trouve des Héros pour le venger , des hommes justes pour seconder ses vues , comme ils trouvent en lui un Roi qui récompense l'héroïsme & la vertu. Déjà la victoire s'est rangée sous ses drapeaux. Il est si prévoyant , qu'une défaite même lui ferait utile. Sa prudence a vaincu la Fortune : je la vois qui s'empresse à lui restituer ce qu'elle ravit injustement à ses Ayeux. Le Lion rugit en vain ; ses griffes émoussées ne répondent plus à sa fureur. Il est repoussé jusques dans sa caverne , & ses mugissemens redoublés n'annoncent plus que sa féroce impuissance.

On verra briller quelques lueurs d'une flâme qui sans cesse menacera de s'éteindre, faute d'aliment. Le sage Monarque essayera d'entretenir ce feu céleste ; mais il aura contre lui le siècle même qu'il veut éclairer, & la brièveté d'un règne que les Dieux devraient étendre en faveur des hommes (1).

C'en est fait , leurs vœux sont rejetés. Un règne glorieux finit ; un règne désastreux commence. Hélas ! le fils * serait digne de son pere , si les décrets du Sort n'eussent dérangé l'ouvrage de la Nature ! La main qui devrait tout diriger, ne peut agir elle-même sans qu'on la dirige, Le délire a remplacé la sagesse. La Cour , où ses décrets se firent tant de fois entendre, est devenue le repaire de l'intrigue , de la licence

* Charles VI.

& des forfaits. Tout est renversé jusqu'à l'ordre que la Nature avait pris soin d'établir.... Que dis-je ? elle-même cherche à détruire ce qu'elle avait si soigneusement conservé (2).

Quel changement ! Celui qui disait , en étendant ses regards sur toute la surface de ces belles Contrées : voilà mon héritage , est pros crit de cet héritage même (3).

Il voit son orgueilleux Rival porté jusques sur le Trône où lui-même devait un jour s'asseoir ; il le voit régner impérieusement sur deux Peuples que la Nature semblait n'avoir formés que pour être ennemis (4).

Eh ! quoi ? l'amour enchaîne de fleurs celui que ses ennemis menacent de chaînes plus dures , plus réelles , plus

humiliantes ? Quelle est cette jeune Beauté* qui fait oublier à son Amant la perte d'un Trône ? ... Mais que dis-je ? elle est digne de captiver des Rois , puisqu'elle ne leur permet d'oublier ni leurs devoirs , ni leur dignité. Elle réveille dans l'ame de celui-ci le sentiment de la gloire & d'une juste vengeance. Il s'arme , & , pour la première fois , l'héroïsme naît du sein de la volupté (5).

Pourquoi la plus juste cause n'est-elle pas encore la plus fortunée ? Pourquoi le sort balance-t-il , quand la justice parle & que la valeur agit ?

Regarde plus loin , me cria la voix ;
& j'obéis. Je vis accourir d'un chétif

* La Sibyle paraît n'avoir point dédaigné Agnès Sorel , que l'Histoire elle-même ne dédaignera pas.

hameau une simple & naïve Bergère. * Elle semblait à chaque pas acquérir un nouveau degré de force & d'éclat. Elle n'est déjà plus ce que je viens de la voir , & dans peu elle sera toute autre chose encore. L'épée brille dans la main qui maniait la houlette ; la Bergère est métamorphosée en Héroïne. Elle rend à son Roi l'espérance qui fuyait loin de lui , & le courage que l'espérance entraîne toujours avec elle.

Que le fil des plus brillantes destinées est mince , & qu'il se rompt aisément ! Où courent tous ces Héros qu'une femme poursuit & disperse ? Ils crurent que rien ne leur devait résister, & il n'a presque rien fallu pour les vaincre. Celui qui fuyait, fait fuir : celui qui poursuivait , est poursuivi. Trem-

blez, humains, sur la cause de vos triomphes & de vos défaites ! (6).

Quoi ! la vertu conduit au supplice, & le courage à l'opprobre ? Le Guerrier vaincu par une femme , ne se venge d'elle qu'à l'aide des bourreaux ? Mais la honte du supplice rejallira toute entière sur ses auteurs. Le feu les moissonnera comme la faux moissonne les épis , & leurs cadavres épars engraisseront les campagnes que leurs mains ont si long-tems dévastées (7).

* La tempête se calme ; des jours sereins succèdent à des jours orageux : tout semble prêt à rentrer dans l'ordre primitif ; mais cet ordre tient encore un peu du cahos. Ce n'est que par de violentes secousses qu'il essaye de se débrouiller.

Quel est ce Roi * qui marche dans

* Apparemment Louis XI.

l'ombre & qui ne délibère que dans les ténèbres ? D'une main il s'appuie sur la dissimulation ; de l'autre, sur la défiance : l'une flatte ceux que l'autre immole ; mais cette dernière ne frappe que dans le silence & l'obscurité de la nuit. O Prince vindicatif & sanguinaire ! tu éteindras l'incendie ; mais c'est en détruisant la partie de l'édifice que menaçaient les flâmes (8).

Rassure-toi , Nation opprimée ; je t'annonce un spectacle digne de fixer tes regards & d'attendrir ton cœur.

Il sera surnommé le Pere de son Peuple , * ce Roi qui regardera toujours ses Sujets comme ses enfans ; qui oublie ses injures personnelles pour s'occuper uniquement des maux de sa patrie ; qui connut autant les devoirs de sa

* A coup sûr Louis XII.

place, que la dignité de sa place ; qui fut économe & bienfaisant , belliqueux & juste. Il sera trop tôt enlevé à la terre ; mais il ne regrettera la briéveté de son règne que comme un larcin que la mort fait à son peuple & à l'humanité (9).

J'apperçois aux pieds du Trône de ce bon Roi un Ministre digne de lui. Leurs noms seront tous deux chers à la postérité, & l'un ne fera jamais oublier l'autre (10).





CHAPITRE VI.

ECLAT nouveau. Lumieres nouvelles. Règne plus brillant que fortuné. Disputes qui dégènerent en massacres. Forfaits inouis. Repos & félicité peu durables.

FAIBLES humains ! ce qui flatte votre espoir est mobile comme le sable qu'entraîne une mer tumultueuse, ou comme la poudre légère que le vent disperse à son gré. C'est au sein du jour le plus pur que se prépare l'aliment des orages : c'est de l'extinction des orages que renaît la pureté du jour. Telle est l'image de votre destinée : tel est le spectacle qu'offrent à mon œil prophétique les révolutions futures des siècles.

Avançons , puisqu'il le faut , dans cette carrière inégale & pénible. Mar-

chons, quelquefois sur les épines, quelquefois sur les roses ; quelquefois au grand jour , quelquefois dans les ténèbres. Cette variété d'objets , cette laborieuse alternative , réveille l'attention qu'affoupirait l'uniformité.

Déjà ce qui était , n'existe plus ; & ce qui n'était pas, vient d'éclorre. Qu'est devenue l'antique rusticité qui fatiguait mes regards ? Un jeune Monarque a paru comme un nouvel astre au milieu de cette Cour si long-tems austère ou barbare. Il répand son éclat sur tout ce qui l'environne. Il mêle aux exercices du Héros les délassemens de l'homme aimable. Les jeux précèdent les combats , les combats sont suivis des jeux. Plus grand que sa fortune lors même qu'elle le seconde , il fait encore être grand lorsqu'elle s'arme contre lui (1).

La

La Beauté quitte les donjons qui la rendaient inaccessible (2). Elle vient orner la Cour d'un jeune Monarque, ami des Arts, de la gloire & des plaisirs. La me des Héros a perdu sa dureté sans rien perdre de son courage. Les Arts sont appelés auprès du Trône. Ils accourent du fond de l'Italie, où ils s'étaient réfugiés pour la seconde fois. La Seine voudrait les enlever au Tibre; mais l'Arbre transplanté ne produira d'abord que des fruits éphémères. Bientôt même il se desséchera faute de culture (3).

Sous ce règne la Politique ne respectera pas toujours l'usage établi. Un changement utile fera vivement combattu & n'en paraîtra que plus nécessaire (4).

La nuit de l'ignorance était moins obscure. Quelques lueurs brillaient parmi

ses ténèbres ; mais on attendait l'Ange de lumière , & voici que survient à sa place le démon de la dispute. Il prendra diverses formes pour se produire.

D'où sortent ces noirs Bataillons prêts à fondre les uns sur les autres ? La fureur est dans leurs regards , le fiel distille de leur bouche écumante. Ils ont pour armes des argumens qui effrayent la raison ; ils ont pour appui des satellites armés de flambeaux & de poignards. On dispute sur les bancs, dans les Villes, dans les campagnes , jusqu'au pied des Autels mêmes. La lumière des Arts & de la raison est éteinte , & l'homme ne marche plus qu'éclairé par les feux sombres du Fanatisme (5).

On élèvera Autel contre Autel , Puissance contre Puissance, & c'est par le sang de ses Concitoyens qu'on essaye-

G A U L O I S E. 51

ra de cimenter ou de renverser l'une ou l'autre (6).

Otez de devant mes yeux ces cadavres mutilés ; ces freres égorgés par leurs freres ; ces Citoyens que massacrent d'autres Citoyens.... Disparaissez, Bourreaux & victimes ! (7)

Ce crime est ton ouvrage, ô Femme ambitieuse & cruelle ! toi pour qui le besoin de régner fut le premier des besoins ; toi qui sèmes la dissension autour du Trône & loin du Trône ; qui armes le frere contre le frere, le Courtisan contre le Courtisan , le Sujet contre le Prince , le Prince contre le Sujet. Tes mains allument le flambeau de la discorde , lorsqu'elle te devient nécessaire , & l'éteignent dans des flots de sang , lorsqu'elle peut t'être nuisible (8).

Que veulent ces deux Etrangers ? *
Est-ce la Couronne ? Ils ne sont pas
même nés sujets de l'Etat. L'ambition
les aveugle & l'apparence les trompe.
Ils creusent sourdement l'abîme dans
lequel on doit les précipiter ; mais ils
y entraînent celui même qui les y pré-
cipite (9).

Que d'attentats ! Que d'horreurs ! Le
Prêtre devient Soldat , & le Soldat
semble cesser d'être homme. La mere
gémira d'être mere , & l'enfant encore
à la mamelle va trouver son tombeau
dans le sein même qui l'a nourri. Tout
dans cette guerre est ou ridicule , ou
injuste , ou horrible.

Et parmi tant d'horreurs, je vois l'A-
mour qui mêle ses intrigues à celles de

* Les Guisès , sans doute.

l'Ambition. Je vois plus d'un Héros dirigé par une femme. Les guerres se décident au milieu des fêtes : l'on danse & l'on combat ; on chante & l'on assassine. Les plaisirs sont devenus le signal des forfaits , & les forfaits ne troublent pas même les plaisirs (10).

Mais c'en est fait ; la scène change , les jeux ont disparu. La discorde parcourt en Souveraine toute l'étendue de cette région malheureuse. Un Roi plus malheureux encore , chassé de sa Capitale & de son Palais , y peut moins rentrer qu'il ne peut les détruire ; mais le Fanatisme lui épargne ce triomphe douloureux (11).

Quel est ce hideux Frénétique , *

* Jacques Clément. L'ordre chronologique ne permet pas de s'y méprendre.

échappé de l'ancre du faux zèle & du crime ? Sa démarche est paisible , & son ame est agitée par les Furies. Son œil sombre , élevé de tems à autre vers les cieux , semble vouloir les rendre complices de son forfait. Il cache le poignard de l'assassin , sous la robe de l'austère pénitent. Il s'avance avec tranquillité vers sa victime ; il la frappe , il l'immole ; & cette victime est son Roi (12) !

Que de crimes un seul crime entraîne à sa suite ! Que de maux succèdent à d'autres maux ! Le frere est armé contre le frere ; le pere expire sous les coups de son fils. Les droits du sang sont effacés par le sang même ; il n'est plus de liens pour des furieux. O déplorable Patrie ! ce sont tes propres enfans qui déchirent ton sein ! Quel bras salutaire enchaînera tant de bras sacrilèges ? Qui te rendra le repos & fermera

tes blessures ? Hélas ! ton Libérateur se présente , & ton aveuglement le rejette !

Il existe, non loin de ma retraite, un petit amas de cabanes construites de joncs & couvertes de boue. * Ce repaire aquatique & fangeux ne semble pas même devoir être habité par des hommes : les hommes qui l'habitent ne figurent pas plus parmi leurs Concitoyens , que leur Ville parmi les autres Cités ; mais le sort , qui se plaît à faire de quelque chose rien , & de rien quelque chose , métamorphosera un jour ces cabanes en superbes Palais , & cet humble hameau en une Ville opulente & fastueuse. Elle deviendra la Reine des autres Cités , & le rendez-vous de toutes les Nations. L'opulence

* Rien ne ressemble mieux à l'ancien Paris.

& le goût s'empresseront de l'habiter & de l'embellir. On y trouvera tout ce qui manque aujourd'hui sur la terre, tout ce qu'elle pourra offrir alors de plus rare, & un Peuple encore plus singulier que tout le reste; bon par nature, méchant par faillies, frivole & laborieux, indulgent & caustique; s'amusant comme l'on s'occupe, s'occupant comme l'on s'amuse, & assez heureusement né pour s'occuper & s'amuser de tout (13).

Il ne fera pas encore tout ce qu'il doit être quand la Discorde viendra l'agiter & le séduire. Elle s'empare de tous les esprits, elle corrompt tous les cœurs. Ces murs, dont la fureur a déjà plus d'une fois troublé l'enceinte, deviennent encore une fois son Temple. On en ferme de nouveau l'entrée à celui qu'on devrait y recevoir en triom-

phe. Jette-toi dans les bras d'un Monarque toujours prêt à te les tendre , ô Peuple infortuné ! Il séchera tes pleurs , il foulagera tes misères. Il pleure lui-même sur les maux que tu souffres & sur ceux que tu te prépares. Il voudrait te sauver , & tu veux te perdre. Que d'horreurs ! quelle famine dévorante !... & quels mets plus affreux encore que la famine !.... Est-ce bien son propre fils qu'égorge à mes yeux cette mere forcénée ? Est-ce lui dont elle dévore les membres palpitans ?.... Ah ! c'est lui-même , & c'est dans le sein où il puisa la vie qu'il va trouver son tombeau (14).

Un tableau grotesque vient se mêler à ce tableau d'horreurs. Où s'avancent tous ces fantômes bigarrés qui joignent à l'habit de paix l'attirail de la guerre , & qui ne sont au fond ni guerriers ,

ni pacifiques ? C'est le corbeau qui veut animer le vautour contre l'aigle, & qui profite de leurs dissensions pour dévorer la proie qu'ils se disputent (15).

Mais, enfin, l'orage s'est calmé. Tout rentre dans le silence & dans l'ordre. La valeur a surmonté la brigue. La fureur se tait ; le devoir parle, & sa voix est écoutée. Il règne, enfin, ce Roi * qui ne voulut l'être que pour forcer sa patrie à devenir heureuse. Qu'il règne, qu'il vive, & elle le fera (16). Un sage Ministre (17) seconde les vues d'un Roi qui a pour son peuple celles d'un pere. Qu'il vive !... hélas ! mes vœux & ceux de tout ce Peuple ne sont point écoutés ! La Fanatisme a été vaincu, mais il n'est pas détruit. Son poignard s'ap-

* Henri IV !

proche encore une fois du Trône. Il frappe. O fureur ! ô désastre !... Pleurez, Peuples infortunés ! on vous enlève un pere, Pleurez, Rois d'Occident ! on vous enlève un modèle (18).





CHAPITRE VII.

*CONSTERNATION universelle & bien motivée.
Nouveau règne. Nouveaux troubles. Sceptre
& pouvoir affermis. Ministre ambitieux ,
mais utile à son Maître. Tentative de dix
siècles, effectuée en dix ans.*

LE voile du deuil & de la douleur
s'est déployé sur tout ce vaste Empire.
Tout pleure , tout gémit , tout est dans
l'accablement & dans l'effroi. Il sem-
ble que le fils ait perdu son pere , que le
pere ait perdu son fils , & que l'Em-
pire des Lys ne produise plus que des
cypres.

Au milieu de ce lugubre désastre ,
un enfant * monte sur ce Trône d'où

* Louis XIII.

vient de tomber un Héros. Une femme, plus ambitieuse qu'éclairée, est le guide qui doit diriger ses premiers pas. Elle va s'égarer plus d'une fois, & égarer son pupile. Trop de confiance dans ses propres lumieres & dans de vils confidens sème, la division où régnait l'ordre, & rallume un incendie encore mal éteint (1).

Le sceptre vacillera dans des mains trop foibles pour le porter, & dans d'autres trop foibles pour le soutenir.

L'intrigue essayera de suppléer à la vigueur ; mais elle ne contiendra ni l'ambition, ni la licence.

Sectes ennemies, Courtisans rivaux, la flâme est toujours prête à briller dans vos mains pour embrâser l'Etat qu'elles devraient défendre (2).

Les Harpies traverseront les montagnes pour venir fondre dans la plaine. Elles pénétreront dans les Villes, & se glisseront même à la Cour. Elles pilleront la Cour, la Ville & les campagnes. Quelquefois on leur fera rendre gorge; mais, grace à leur extrême prévoyance, la restitution sera bien inférieure au larcin (3).

Et toi, qui du sein de la poussière t'élèves à côté du Trône, audacieux & coupable Etranger ! ton élévation si subite le fera encore moins que ta chute. Il ne t'en coûte que la vie, & tu méritais l'opprobre. Ton pouvoir, au-dessus des Loix, ne leur permet pas de présider à ton supplice (4).

La compagne de ta fortune & de tes forfaits, subit un châtiment plus rigoureux. On la traîne échevelée sur le bû-

cher qui l'attend. On la punit d'un crime supposé ; mais n'est-ce point pour d'autres crimes qu'on a voulu la punir ? (5).

Les nuages qui obscurcissaient le Trône, vont-ils enfin se dissiper ? Non , je vois les serpens de la discorde ramper autour de la mere & du fils. Ils dressent leur tête altière ; ils sifflent, & leurs cris aigus deviennent le signal de la désunion. La paix ne règne point où règne la défiance. On se rapproche pour se séparer de nouveau. Je vois une Reine s'échapper de la Cour où elle donna des Loix , & chercher en vain l'appui d'une Cour Etrangère. Elle ne reverra plus ces lieux où elle vit naître tant de troubles , & sa destinée est de ne pouvoir pas même se choisir un tombeau (6)

Un homme quitte les marches de

l'Autel pour s'asseoir sur les degrés du Trône *. Il n'est point Roi , mais il en a la puissance ; il gouverne celui qui n'ose lui-même gouverner. Il abat les têtes du Dragon ; mais il frappe quelquefois celle du chien vigilant & fidèle. En lui, l'homme d'Etat étouffe la voix de l'homme sensible. Il est courageux , mais implacable ; actif , mais défiant. Il suppose ce qu'il ne peut que soupçonner ; il croit voir ce qu'il soupçonne. O vous ! Grands qu'il opprime , vous en avez tant opprimé d'autres ! Toi, Peuple qu'il dédaigne , il s'occupe de ta liberté. Vaste État qu'il régit, il travaille à relever ta puissance , à abaisser celle de tes rivaux. Jaloux des talens qu'il n'a pas , il les récompense dans ceux qui les possèdent. Haï , envié , admiré , di-

* Ce Portrait ressemble beaucoup à celui du Cardinal de Richelieu.

gne d'inspirer tous ces sentimens , il fera utile à sa Patrie, comme les orages le sont à certains fruits de la terre, qu'ils mûrissent & fortifient lorsqu'ils ne les détruisent pas (7).

Le Ministre , qui gouverna si impérieusement son Maître, ne semble avoir disparu que pour lui donner le signal de le suivre. Il meurt sans rien regretter , comme il avait vécu sans jouir de rien (8).





CHAPITRE VIII.

*DERNIERE explosion d'un volcan qui s'épuise.
Guerre civile & comique. Impulsion qui
remet tout dans l'équilibre du repos.*

QUOI ! c'est encore au berceau qu'un vaste Etat est réduit à chercher un Chef ? Une mere tendre, une Souveraine amie de la paix & digne d'en jouir , (1) veille autour de ce Trône qui attend un Roi. Je vois s'avancer vers eux un homme revêtu de la Pourpre du Sacerdote * ; mais il veut moins présider dans les Temples que régner dans les Cours, & bientôt ses vœux sont remplis. Il a toute l'ambition & presque tous les talens de celui qui l'a précédé. Il le remplace

* Le Cardinal Mazarin.

dans ses emplois , adopte ses vues & ne fuit point ses traces. Le lion se revêtit de la peau du renard. Il est devenu timide ; mais il substitue la ruse à la force. Les vents s'élèvent ; l'orme courbe sa tête : elle se replie en différens sens & paraît céder à toutes leurs attaques ; mais ils s'apaisent , & elle se relève plus droite & plus altière qu'auparavant. On décorera de fleurs & de guirlandes cet arbre qu'on aurait voulu voir abattu dans la fange ; & lorsqu'il disparaîtra , il en restera encore des fruits qui annonceront qu'il a existé (2).

Brisez vos poignards & supprimez vos bons mots , frondeurs comiques & rébèles ! Ni une bataille, ni un couplet ne vous garantiront d'un joug devenu nécessaire. Prêtre guerrier , tu n'es qu'un factieux ridicule. Tu cabales pour cabaler , tu agis sans projets comme sans

motifs ; & lorsque tu renonceras à tes intrigues , ce sera , en effet , ne renoncer à rien (3).

Le démon de la discorde va-t-il être enfin pros crit de ces belles contrées ? C'en est fait ; on l'attaque dans ses derniers retranchemens : on lui arrache ses armes , si long-tems meurtrières. Le sang des Citoyens ne coulera plus à sa volonté , ni par ses mains. Il s'enfuit , & n'osera plus reparaître que sous la robe d'un gradué , ou caché à demi dans la poudre des Ecoles.

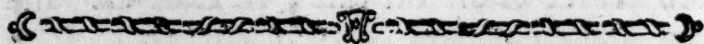
Qu'ai-je dit ? N'est-ce pas encore lui que je vois se reproduire sous mille formes différentes ? Il ne combat plus ; mais il écrit , il argue , il médit , il prêche , il persuade..... Non , le sang ne coulera plus ; mais , hélas ! je vois couler des

larmes... C'en est fait , le trait est lancé: on ne voulait atteindre l'oiseau qu'à l'aîle , & on l'a frappé au cœur (4).

Ecartons ces tristes nuages. Leur ombre n'a troublé que la moindre partie d'un jour pur & serein.

Peuples! voici le siècle de lumière & celui des métamorphoses. Tout se perfectionne lorsque tout paraît changer. C'est un édifice majestueux , élevé sur les ruines d'un donjon gothique. Je ne vous promets pas , toutefois , un bonheur sans mélange : il n'existe point sur ce globe , en bute lui-même à tant de vicissitudes : mais vos ressources vont s'accroître & votre repos s'affermir. Je doute que les Dieux aient jamais promis rien de plus à l'homme (5).





CHAPITRE IX.

ECLAT subit & qui éclipse tout. Vaste Etat repris en sous-œuvre. Etablissemens utiles; encouragemens nécessaires; événemens glorieux. Règne du génie & de l'ordre. Monarque étonnant, lors même qu'il cesse d'être fortuné.

QUEL éclat nouveau s'est répandu sur cette Cour, le modèle & l'objet de la jalousie de tant d'autres Cours ! C'est l'assemblage de tous les plaisirs nobles, & le triomphe de tous les Arts d'agrément. La galanterie a remplacé l'intrigue ; on ne cabale plus que pour plaire, & pour plaire à celui contre lequel on avait si long-tems cabalé. On ne voit plus la Beauté attifer de ses propres mains les feux de la guerre civile,

& contribuer à mettre en cendres une contrée dont elle ne doit faire que l'ornement. Elle fait maintenant celui de la Cour du Souverain : elle y règne sans usurper les droits de la Royauté , mais sans rien perdre des siens. On déserte les donjons , & tous les tyrans subalternes viennent ramper dans le Palais des Rois. Le Monarque est devenu Monarque , & le peuple a cessé d'être esclave (1).

Le génie des arts , tour-à-tour appelé & proserit dans cette contrée , y fixe enfin sa demeure auprès d'un Roi qui l'accueille & l'encourage. Il dit au génie : produis des chefs-d'œuvres , & les chefs-d'œuvres naissent. On fait pour lui plaire , ce qu'on n'eût point fait pour enchanter les siècles futurs (2).

Est-ce la main des hommes qui a

construit & décoré tous ces Palais ? Qui a donné la vie à ce marbre & l'action à ces figures sans consistance ? Mon œil regarde , & il voit éclore des êtres de de toute espèce ; ma main s'approche , & elle ne trouve qu'une surface unie. Quel est cet homme dont la voix impérieuse & mâle appelle , à ses leçons sublimes , tant d'autres hommes ? Ils accourent en foule , ils admirent & ne se trouvent grands qu'autant qu'ils ont sçu admirer (3).

Quel est cet autre Enchanteur qui veut moins étonner que séduire ? C'est à l'ame seule qu'il s'adresse. Il ne veut que des larmes pour hommage & pour tribut. Qu'il en fera verser de délicieuses ! C'est à lui que l'homme devra la plus précieuse de toutes les découvertes ; celle de se trouver un cœur sensible (4).

Voici qu'un autre ami de l'humanité en fera le rigide censeur. Armé du ridicule, il deviendra le fléau des travers & des vices de son siècle. C'est en traçant leur image qu'il leur apprendra à rougir de leurs traits. Ses tableaux sont la chose même, ses saillies sont de profondes leçons. On accourt, on écoute, on rit, & l'on se corrige; du moins on se masque mieux, & cette contrainte même devient un châtiement (5).

J'entends parler le quadrupède & l'oiseau. Ils empruntent le langage de l'homme pour lui tracer de sages leçons. Que leur morale est sublime dans sa simplicité! Celui qui leur prête son organe paraît être lui-même le plus simple des humains. C'est qu'il est un des plus grands (6).

Ecoutez ce concert mélodieux. Il

unit aux charmes séduifans de l'harmonie , la pompe du plus brillant appareil. La vue , l'ouïe & l'ame , font délicieusement affectées. Il n'est pas encore ce qu'il peut être ; mais c'est une heureuse ébauche que doit perfectionner la main du tems (7).

La raison se pare des plus riches couleurs pour se faire accueillir ou supporter (8). Je vois plus d'un heureux génie contribuer à sa parure. Elle est tantôt plus riche , tantôt plus simple ; toujours élégante , & toujours accompagnée des grâces , fans lesquelles la beauté même ne saurait plaire (9).

Quelle émulation nouvelle s'empare de tout ce peuple qui ne fut jusqu'ici que barbare & guerrier ? Ses campagnes , si long-tems stériles , sont fertilisées par ses mains. Les mers se cou-

vrent de ses vaisseaux. Il crée , il invente , il perfectionne ; il met à contribution l'un & l'autre hémisphère ; & les éternels rivaux de sa puissance , vaincus par le besoin , viennent en foule rendre hommage à son industrie (10)

C'est toi qui la fais naître & qui la soutiens , sage Ministre * , toi qui , sans avoir la puissance de tes prédécesseurs , contribues bien plus puissamment qu'eux au bonheur de tes Concitoyens. Tes travaux seront moins éclatans que ne le furent leurs projets ; ils n'en seront que plus utiles. Ce n'est pas en troublant ses voisins qu'on assure le mieux son propre repos.

Tu songeras moins à nuire aux ennemis de ton Roi , qu'à faire le bien

* Colbert est bien digne d'avoir été prédit & d'être deviné.

de tout ce qui lui est soumis. Il approuvera tes soins , il les protégera. Pourquoi l'ambition vient-elle en disperser les fruits ? Ces trésors , enfantés par un travail industrieux , deviennent le salaire des bras destructeurs de toute industrie. On minera l'édifice à mesure que tes mains voudront l'élever. Cependant il ne sera pas entièrement abattu. On jugera de ce qu'il aurait pu être , par ce qu'il est. Compte sur les éloges de la postérité ; mais non sur la reconnoissance de tes contemporains. Les peres outrageront ta cendre ; les fils adoreront ta mémoire (11).

Et toi, dur Agent d'un Roi toujours absolu , tes mains préparent dans le secret l'aliment de son tonnerre. Tu seras le Ministre des vengeances , comme ton Rival fut le Ministre des bienfaits : tous deux également dignes de votre

place ; tous deux sublimes , lui dans l'art de faire éclore l'abondance , toi dans celui d'assurer la destruction (12).

Cet art funeste sera perfectionné comme tant d'autres plus utiles. Ce règne étonnant ne souffrira rien de médiocre. Quels hommes , quels Héros il verra naître & combattre pour l'illustrer ! L'un , plus rapide que l'aigle dans sa course , semblera porté par la foudre , & la traînera par-tout avec lui. Il ne paraît que pour triompher ; ou si le Sort trahit sa valeur , sa gloire triomphe du Sort même (13). L'autre , plus mesuré dans ses coups , plus modéré dans son effort , s'élèvera par degrés jusqu'au sublime de son art. Il deviendra ce que l'autre est né. L'un & l'autre feront dignes de s'estimer & de se combattre ; mais la renommée hésitera de prononcer entr'eux (14).

Ces deux grands Rivaux trouveront des disciples & des émules. Celui-ci impétueux comme le premier (15) : celui-là prudent & actif comme le second. (16) J'en vois d'autres, qui, dans des jours de désastre, où la fortune semblera vouloir quitter pour toujours un Roi qu'elle sert si long-tems, lutteront avec gloire contre ses caprices ; & rappelleront ses faveurs à force de génie & de courage. Mais l'éclat des premières prospérités a disparu. Le commencement & le milieu du jour furent brillans & seréins ; la fin en est orageuse. Toutefois, ce soleil, à son couchant, laisse encore échapper des rayons qui rappellent le souvenir de ce qu'il fut à son midi ; ou plutôt il ne parut jamais plus grand que lorsqu'il est prêt à disparaître (17).

Un nouvel ordre de choses remplace l'ordre auparavant établi. Celui qui

pouvait tout lorsqu'il était , ne peut plus rien lorsqu'il n'est plus. Il se flatta vainement que sa puissance lui survivrait. Ainsi , lorsque l'arc est détendu , la flèche refuse de lui obéir.





CHAPITRE X.

*SONGE de la Sibyle & d'un grand Peuple.
Réveil fâcheux. Régime plus sage. Jours
brillans. Jours plus sombres. Alternative
trop commune ici-bas.*

C E jour-là je fis un songe. Il me sembla qu'une plante commune devenait or, & que l'or était redevenu cuivre. On en dédaignait l'usage ; on l'échangeait avec joie contre la plante si long-tems dédaignée. Cette métamorphose en produisit encore beaucoup d'autres. Je vis le pauvre devenu riche , & le riche devenu pauvre. Je vis l'Esclave monter dans le char du Maître , & le Maître prendre humblement la place de l'Esclave. La fortune voltigeait à travers une foule inombrable. Elle répandait

au

au hafard , & fans aucun choix , fcs nouveaux dons. Il femblait , enfin , qu'elle eût fait éclore en faveur de ce Peuple tous les tréfors cachés dans les entrailles de la terre.

Je m'éveillai , & je crus que le fongé durait encore. Les mêmes objets frapperent mes regards : la même opulence éclatait dans tous les lieux qu'ils parcoururent. Celui qui s'était levé pauvre , fe couchait riche ; & la même plante que j'avais vue en fonge , était encore le figne de cette richeffe. On jetait , avec dédain , aux paffans , l'ancien métal qui l'avait fi long-tems représentée. Mais voilà que tout-à-coup la plante redevient plante , & que l'or redevient or. Il eft vrai qu'en circulant il s'était diffous en partie , & que le refte s'égara tellement dans fa route qu'il ne retrouva point fa premiere demeure.

Ce fut alors que j'aperçus & beaucoup d'indigens , & beaucoup de riches , tous également étonnés de l'être (1).

Le corps était robuste , quoique malade ; mais les remèdes trop violens l'ont affaibli. Cependant un régime plus doux rétablira ses forces. Je vois un Sage * gouverner en paix sous les auspices d'un jeune Roi , sage lui-même dans l'âge des passions & de l'ambition. Tous deux préfèrent ce qui est utile à ce qui n'est que brillant (2). Mais tous les anneaux de la chaîne des événemens ne sont pas de la même trempe. Le Lion passerait pour être foible, s'il dédaignait toujours d'employer sa force. Le signal est donné : il faut s'armer , il faut combattre. Console-toi, peuple belliqueux, la victoire se rangera de nouveau sous

* Ce nom est du au Cardinal de Fleuri.

tes enseignes ; & le Roi le plus pacifique sera réduit au malheur d'être conquérant.

Mais si quelques revers se mêlent à tes succès ; si le souffle dévorant de l'adversité vient ternir quelques fleurs de tes couronnes triomphales , garde-toi bien d'engémir ; c'est le destin des triomphes d'ici-bas. (3).

Ce règne semblera offrir les événemens de plus d'un règne , & ce pays les révolutions de plus d'un pays. Ce qu'on avait prévu n'arrivera point , & l'on verra éclore ce qu'on ne prévoyait pas. De vieux préjugés politiques disparaîtront ; de vieilles querelles seront assoupies ; d'injustes haines seront éteintes. La raison fera taire la fausse politique , & une alliance utile remplacera trois siècles de divisions sanglantes.

84 L A S I B Y L E

L'amour , qui a dérangé tant d'autres plans , achevera d'arranger celui-ci. Il apportera le signal du bonheur du sein des mêmes lieux d'où le démon de la guerre apporta si souvent le signal de la destruction (4).

J'entrevois d'autres révolutions particulières, & toujours imprévues. Tout est mobile sur la terre , qui est mobile elle-même.

La discorde est enchaînée au dehors; mais pourquoi ces dissensions intérieures ? On dispute , on argumente , on s'invective des deux parts. On fait tout pour ne pas s'entendre , & l'on y réussit.

Cependant, le cercle des révolutions continuera de tourner , conduit par une main invisible , & ce ne fera pas toujours sans causer quelques secousses.

L'édifice le plus solide en apparence ne lute pas toujours avec avantage contre la main du tems ; elle n'élève guères que pour abattre.

Il existait un grand arbre apporté du midi depuis trois siècles. Chaque année sa tête s'élevait de plus en plus vers les cieux , & ses rameaux cherchaient à s'étendre vers les quatre parties de l'horizon. Plus d'une fois le rossignol y vint essayer ses chants , & il n'en revenait qu'avec une voix plus harmonieuse. On disait seulement que le tronc de l'arbre ne valait pas les branches ; mais voici que les vents déchaînés viennent fondre sur lui avec fureur , dispersent les branches , déracinent le tronc ; de manière que le voyageur curieux en chercherait vainement par la suite les moindres vestiges. On lui dira : l'arbre subsisterait encore s'il n'avait pas cru pouvoir luter

contre l'orage ; mail il cherchait à élever de plus en plus sa tête , & il ne put même défendre ses racines (5).

Je vis d'autres changemens produits par la désunion , & que la politique enveloppait de ses nuages (6).

Et il me sembla que ce peuple , naturellement parleur , parlait encore davantage. De tous côtés on moralisera, & la morale n'en sera guères mieux pratiquée. Une hypocrisie n'aura fait que succéder à une autre ; celle-ci plus pénible , celle-là plus commode,

On s'efforcera de ramener l'homme au niveau de la brute , & l'on croira avoir de beaucoup anobli son existence (7).

Tant de gens se diront Citoyens de l'univers , qu'on trouvera difficilement un Citoyen de sa Patrie (8).

Ce peuple oubliera l'ancienne estime qu'il eut de lui-même , & qui le rendit si long-tems supérieur à tant d'autres. Il exagérera les avantages de ses rivaux, & rabaissera les siens : une fausse impartialité le conduira à l'indifférence , & l'indifférence à la pusillanimité. C'est le Lion devenu raisonneur , qui s'amuse à calculer les dimensions des griffes de l'Ours, & qui oublie l'énergie des siennes (9).

Jamais les raisonneurs ne furent si communs , ni les raisonnemens si rares. Cependant la somme des idées s'accroîtra comme on voit s'accroître la masse des richesses dont l'homme est si avide. On fouille la mine : quelques matières hétérogènes peuvent se mêler à une matière plus précieuse ; mais analysez , séparez ; l'argile couvrait de l'or (10).



CHAPITRE XI.

SUITE & conclusion du précédent.

JE continue de parcourir le siècle qui vient de remplacer un siècle à jamais célèbre. Le fils n'offre point à mes yeux tous les traits du pere , mais il en a d'autres qui le distinguent du premier. J'apperçois un mélange bizarre d'étourderie & de gravité ; de popularité & d'orgueil ; d'importance & de futilité ; d'actions folles & de raisonnemens sages. Le tems de tout éclaircir paraît être arrivé ; mais on aspire moins à convaincre qu'à éblouir ; à faire le bien, qu'à mettre au jour des opinions ; à bien étayer les siennes, qu'à détruire celles qu'on n'a pas eues. On veut être distingué plutôt que se rendre utile (1).

J'entends l'Orateur qui élève la voix.
Il s'adresse à mon esprit ; mais il devrait
dire aussi quelque chose à mon cœur.

On interroge les siècles ; on en ras-
semble tous les événemens ; ils seront
décrits avec intérêt ; mais souvent
l'Historien dira moins ce qu'il fait, que
ce qu'il veut faire croire (2),

On fera encore verser des pleurs ;
mais le plus gai des peuples ne saura plus
rire : ceux qui alimentaient sa gaieté
ont disparu. On l'amusait , en le cor-
rigeant ; on l'attriste , sans le corriger.
On pervertit l'heureux caractère qu'il
tenait par exclusion de la nature. Il de-
viendra morne & raisonneur. Il est per-
du s'il est une fois trop sage (3).

Tout n'est cependant pas anéanti. Le
flambeau du génie jette encore quel-

ques lueurs qui découvrent à l'homme de nouvelles routes. La nature est mieux interrogée ; on entend mieux ses réponses. Que dis-je ? on lui arrache par force ses secrets. Son livre est ouvert : déchiffrez-le page par page , mais ne vous hâtez point trop de le commenter.

On a dérobé au tems ses mesures les plus exactes. Ses révolutions semblent obéir au calcul de l'homme. Un jour viendra où les cieux n'auront plus rien de caché pour la terre ; mais, en mesurant la marche & les distances de ces grands corps suspendus , qui soulèvera le voile sous lequel se cache la main qui les fait mouvoir ?

L'homme, cet animal si foible , multipliera ses forces par son industrie. Il peut presque mouvoir tout ce qu'il tou-

che ; il peut donner du mouvement aux êtres inanimés. Il fait se créer des aides pour le soulager dans ses travaux ; mais vous qui prétendez tout réduire en machines , vous qui leur donnez presque la même aptitude que la nature a donnée à certains hommes , n'oubliez jamais que les hommes réduits à cette modique faculté , ont le même droit de vivre que ceux à qui elle a donné du génie (4).

D'autres talens se soutiennent ou se déploient. On copie encore la nature , & l'on paraît l'animer. Je crois voir agir cet homme , & ce n'est pas un homme : je veux toucher à ces fruits, & ce ne sont pas des fruits. Le marbre prend une ame , & la toile prend un corps ; mais à force de vouloir donner de l'action à des êtres factices , l'on

imitera les contorsions de la nature plutôt que ses mouvemens (5).

Ecoutez ces nouveaux accords. Ils sont plus heureusement combinés qu'ils ne l'étoient ; ils ont plus de mouvement, plus d'énergie : ils peignent mieux , ils expriment quelquefois : la musique est sortie de son berceau ; mais si vous ne coupez , enfin , les lisières , l'enfant sera tardif à prendre l'essor (6).

Les chemins où marche le génie seront battus ; mais la route ne fera point entièrement abandonnée : on pourra même en découvrir de nouvelles. Quel est cet homme qui lute lui seul contre presque tous ses Prédécesseurs ? Il atteint aux extrêmes ; il enlève fierement une multitude de couronnes dont il surcharge sa tête. Son génie embrasse tout & n'est étranger à rien (7).

Je vois d'autres hommes qui contribueront aussi à la gloire de leur tems , & leur propre gloire lui survivra. Ce même siècle ne se croira pauvre , que parce qu'il enviera un peu trop les richesses de son Prédécesseur (8).

Il se plaît à voir humilier ceux qui l'éclairent. Il cueille avec empressement le fruit de l'arbre , & voudrait voir à l'instant même l'arbre couché sur la terre (9).

Et l'on verra aussi quelques-uns de ceux qui prétendaient l'éclairer , se restreindre à le divertir ; & il s'amuse de leurs joûtes satyriques ; & il compte les coups qu'ils se portent ; & il n'en trouve jamais le nombre assez grand ; & il aime à les voir se rouler dans la fange ; & il ne désire pas que l'un triomphe de l'autre ; mais que tous deux fassent également fouillés & vaincus.

Peu de talens , & beaucoup d'intrigue , sera la devise de plus d'un homme célèbre dans ce siècle. On pourra , sans rien faire , persuader à d'autres qu'on est propre à tout. On pourra être propre à tout , & se voir à peu près compté pour rien , si l'on est assez mal avisé pour être modeste.

On se disputera un peu de fumée , comme les serpens se disputent quelques rayons du soleil , en sifflant & en se mordant. Le fiel des Ecrivains sera presque égal au poison des reptiles (10).

Et il y aura plus d'un Reptile Ecrivain qui s'élèvera, en rampant, jusqu'où l'aigle s'efforcera vainement d'atteindre.

Et il s'établira dans la société quelques bureaux d'esprit où l'on ne se piquera pas d'être toujours en fonds.

Et la cabale fera tout , & le mérite ne fera rien.

Et l'on cabalera pour les plus petites choses , comme pour les plus grandes ; & l'on attachera de l'importance à ce qui en mérite le moins ; & l'on ne sera indulgent que pour soi-même ; & l'on gardera toute sa sévérité pour autrui ; & l'on se conduira dans le monde comme si l'on était seul sur la terre ; & l'on comptera , excepté soi-même , tout ce qui existe pour peu de chose ; & l'on parlera beaucoup d'amitié sans y croire, sans daigner être l'ami de personne.

Et l'aménité remplacera la franchise, & l'on fera poli pour s'exempter d'être humain.

Et , lorsqu'on verra toutes ces choses , quelqu'un dira : nous valons moins que nos peres ; & il aura tort.

Et un autre , plus sage , dira : nous sommes plus aimables , fans valoir beaucoup mieux ; & il aura raison.

Et un autre plus sage encore , ajoutera : nous avons substitué les petits travers aux grands crimes , les défauts à de plus grands vices ; nous sommes plutôt mauvais raisonneurs que mauvaises gens ; nous faisons le mal & le bien , presque sans projet : espérons autant de bien que de mal de notre incon séquence (11).

Et lorsque j'écrivais toutes ces choses ; l'Esprit fit passer en revue devant moi une foule d'écrits éphémères ; & j'en parcourus beaucoup que j'ai oubliés & qu'on oubliera ; & je vis quantité de vers qui ne rimaient à rien ; & je vis bien de la prose qui ne valait pas mieux que les vers ; & je conçus que
certains

certains Auteurs s'épargnaient la peine de penser , & je trouvai qu'un grand nombre d'autres s'épargnaient jusqu'à celle d'écrire ; & je vis aussi des critiques ; & toutes voulaient être méchantes , & le plus grand nombre n'étaient que mauvaises ; & je lus quelques éloges qui ne valaient pas mieux ; & l'Esprit avait conçu le projet de me pousser à bout ; & il m'étala quatre gros volumes longs comme trois siècles ; & j'en voulus lire quelques articles par alphabet ; & j'en lus presque un tout entier ; & je m'endormis.

Et je fus réveillée subitement par le spectacle d'une pompe funèbre.

Il existe une loi commune aux Souverains & aux derniers de leurs Sujets. La distance est la même , du Trône au tombeau , & de la chaumière au cer-

cueil. Il n'est plus ce Roi qui a vu
paraître & disparaître tant d'autres Rois;
& , comme eux , il ne fera bien jugé
que par les générations qui naîtront
après lui (12).





CHAPITRE XII.

ICI la Druidesse apperçoit un nouvel ordre de choses. Le ton qu'elle prend annonce la satisfaction qu'elle éprouve. Elle finit sa prédiction à ce moment, comme une abeille, après avoir simplement essayé des autres fleurs d'un parterre, s'arrête à celle qui lui promet le suc le plus onctueux.

JE détournai mes regards de ce lugubre appareil. Je les portai vers ce Trône qui attirait tant d'autres spectateurs; vers le nouveau Monarque, objet de tant de nouveaux hommages. Mais il me parut moins occupé de sa grandeur que des devoirs qu'elle impose. Il ne voyait dans sa couronne qu'un signe brillant qui les lui rappelait; & tandis que de toutes parts ses Peuples formaient des vœux pour lui, il méditait profondé-

ment sur le bien qu'il pouvait leur faire : Ses regards semblaient dire à la multitude immense qui l'environnait : vous serez tous heureux. Que l'équipage se repose sur le Pilote du soin de régler la marche du vaisseau. Il est de son intérêt & de sa gloire de le bien conduire : mais de longues secousses l'ont fatigué ; il faut le réparer en le conduisant ; il ne faut pas qu'il perde rien de son activité tandis qu'on le répare.

La vérité osait s'approcher du Trône ; elle y était accueillie , & le Courtisan lui-même était contraint d'emprunter son langage.

A côté de ce jeune Monarque , est assise une jeune Reine qui partage avec lui l'hommage des cœurs & qui mérite de le partager.

Elle n'oubliera point son rang , mais elle en dédaignera l'impérieux orgueil ;

ses vertus & la noblesse de son ame attesteront seules sa dignité (1).

La flatterie reste muette , & la licence n'ose plus lever le front.

L'humanité rentre dans tous ses droits sans rien dérober à ceux de la Grandeur, ou plutôt la Grandeur n'use des siens qu'en faveur de l'humanité.

Les Sages sont appelés auprès du Trône ; leur voix est écoutée dans les conseils. On y pèse les inconvéniens & les avantages ; ce qui est utile , ce qui est praticable ; & tout le bien qui peut se faire est toujours la mesure des résolutions qui s'y prennent.

Tout prendra une forme nouvelle , & cette forme sera toujours la meilleure.

Le luxe éblouissant , mais destructeur , simplifie ses livrées. La décence n'est plus une vertu hors d'usage , & les vrais plaisirs n'en sont que mieux connus.

Les Arts seront accueillis & encouragés. Ils ménageront aux hommes des amusemens qui ne laissent ni remords , ni regrets : ils les consoleraient de la nécessité d'être sages , si cette nécessité pouvait être un malheur (2).

On n'entendra plus le faible gémir ; ou , s'il gémit , ses plaintes ne seront point étouffées. Les barrières du Trône s'ouvriront pour le Vassal comme pour le Seigneur ; l'homme du Peuple aura un Roi , comme les chefs du Peuple ; & ce Roi qui donne à la terre de si grands exemples touche encore à peine à son cinquième lustre.

On cherchera vainement à égarer ou à décourager sa vertu ; il fera le bien malgré la flatterie & les frondeurs (3).

Cessons de parcourir le Livre impérieux du Destin ; arrêtons-nous à cette époque fortunée , comme un voyageur après avoir franchi les rochers escarpés , les montagnes arides , se repose délicieusement au sein d'un valon chéri de la Nature , & orné de ses plus riches présens.

Mais j'entends déjà le Peuple qui fait l'objet de cette prédiction murmurer de la réticence. Il est né curieux & questionneur ; il aime qu'on lui parle , comme il aime à parler.... Hé-bien ! encore un mot sur sa destinée. Je le vois toujours très-content de son existence , & ayant une manière d'exister à lui ; se mêlant de tout , sans paraître s'occuper de rien ; agissant pour agir , élevant pour abattre,

& abattant pour élever de nouveau ce qu'il doit bientôt abattre encore. Il pourrait à lui seul occuper toute la scène du monde sans laisser aucun vuide au Théâtre. Il n'est ni entierement sage, ni entierement insensé. Il fera les plus grandes choses comme on fait les plus petites, & les plus petites comme on fait les plus grandes. Il se maintiendra malgré ses envieux, & peut-être malgré lui-même. Original dans ses vertus comme dans ses travers ; modèle qu'on suivra de loin, tout en le blâmant ; rival qu'on recherchera sans l'aimer, & qui ne saura ni haïr, ni rechercher personne : aimable, tant qu'il voudra se ressembler, & ne pouvant supprimer un seul de ses défauts sans perdre de ses agréments ; de même qu'on ne pourrait altérer un seul de ses traits sans changer toute sa physionomie (4).

Fin de la Prédiction.

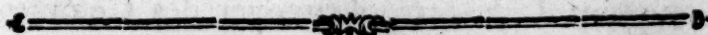


COMMENTAIRE

OU

NOTES

SUR LA PRÉDICTION DE LA DRUIDESSE.



OBSERVATION.

C'EST une rude tâche que de vouloir commenter des prédictions ! Quelquefois on n'entend pas le Prophète ; quelquefois le Prophète ne s'est pas entendu lui-même. Que faire alors ? Ce qu'on a toujours fait ; écrire , écrire , écrire : ce sera un Commentaire comme tant d'autres. De plus , chaque lecteur aura l'avantage de pouvoir y joindre le sien.





N O T E S

SUR LE CHAPITRE PREMIER.

(1) **C'**EST dommage qu'on ait si peu de lumières sur l'Histoire des anciens Gaulois : j'ai assez bonne opinion d'un Peuple qui savait cultiver sa terre & la défendre ; qui peuplait au point d'être forcé d'envoyer des Colonies dans presque toutes les parties du Monde ; qui avait bâti plusieurs grandes Villes, & qui ne put être dompté que par César. Les Sacrifices des Druides paroissent être le seul acte de barbarie qu'on exerçât dans ces Contrées ; mais cette barbarie avoit eu lieu par toute la terre. Le pouvoir de ces mêmes Druides pourrait aussi prêter un peu à la critique ; il était devenu excessif, & ils en abusaient, comme cela s'était pratiqué ailleurs. Ils anéantirent le Tribunal des Femmes, dont on ne se plaignait pas, & peut-être parce qu'on ne s'en plaignait pas. Les bons Gaulois, moins galans que nous, respectaient ce Sexe que nous idolâtrons sans le respecter.

(2) V O I L A à quoi tiennent les plus grandes destinées. Les cris de quelques Oïes sauvèrent les restes de Rome , & ces restes conquirent par la suite le Monde entier. Moins d'activité de la part de ces Oïes , & le Monde fût resté libre. On sait aussi que les Romains tromperent les Gaulois, qui savaient mieux combattre que négocier ; mais sans l'art du Négociateur , il sera toujours difficile d'être Conquérant. C'était aussi la grande maxime des Romains : ils tromperent & soumirent successivement presque toutes les Nations. César en usa de même envers les Gaulois. Il était aussi brave , & infiniment plus habile qu'eux ; la partie n'était pas égale. Il eut même l'adresse , après les avoir soumis , de s'en servir pour soumettre les Romains ; voilà le fruit de la politique unie au courage. Ces deux puissans ressorts ont causé bien des révolutions sur la terre. Quelques-uns lui ont été favorables ; & tel est le malheur des hommes , qu'il faut les tromper quelquefois pour les faire souscrire à ce qui peut leur être utile.

(3) O N sait qu'il parut successivement dans les Gaules plusieurs Peuples barbares

dont le nom même était auparavant ignoré , & dont l'origine ne fut jamais bien connue. Où s'étaient cachés jusqu'alors ces essains si nombreux & si différens ? On eût dit que les cavernes du Nord venaient de les enfanter à l'instant même , & qu'ils cherchaient pour la première fois une habitation sur la terre.

(4) Nous disputons encore sur notre origine comme sur tant d'autres choses qu'on n'éclaircira jamais. Ce qu'on peut affirmer , c'est que les plus grandes Nations ne furent d'abord que des hordes presque Sauvages. Les premiers Romains n'étoient que des bandits ; & lorsqu'ils formerent un Corps de Nation, ils volerent des Etats, comme ils avoient détrouffé les passans.

Les premiers Francs ne cultivaient point la terre ; or il faut que , pour vivre , un pareil Peuple pille ceux qui la cultivent. Il était chasseur ; & en fait de Nation , ce titre équivalait à celui de brigand. Les Francs conquièrent les Terres des Gaulois , & ne les cultivèrent pas encore : mais ils se réservèrent exclusivement le droit de chasse. Ils en furent toujours singulièrement jaloux : c'est de-là , sans doute ,

que dérive l'usage soutenu de bien châtier un malheureux Payſan qui aura oſé tirer ſur le lapin qui déſolait ſon champ.

(5) LA première Race de nos Rois a produit quelques hommes diſtingués , mais encore plus de Princes barbares & ſanguinaires. Clovis en fut un, malgré ſes grandes qualités & ſes grands exploits. La douceur de Clotilde, & celle que doit inſpirer le Chriſtianiſme, ne mitigèrent point le caractère féroce de ce Conquérant. Il fit maſſacrer tous ceux qui ſe déclarèrent ſes concurrens, & ceux qui auraient pu le devenir. A cela près, il fut aſſez bon politique pour ſon tems. Il flatta les Evêques , dont il avait beſoin , & ne rejeta point l'alliance des Empereurs de Conſtantinople, qu'il continua de dépouiller à titre d'ami.

(6) On a reconnu , un peu trop tard en France , qu'une Monarchie était un enſemble indiviſible. Clovis, en partageant ſes Etats entre ſes quatre Fils , forma quatre Royaumes des débris d'un ſeul, & mit aux priſes quatre Rivaux irréconciliables. De-là ces guerres ſanglantes qui s'éleverent entr'eux ; ces trahiſons,

ces fraticides , ces meurtres de toute espèce , dont les deux premières Races de nos Rois nous offrent tant d'exemples : de-là encore le malheur des Peuples, quel que fût l'événement de la guerre , des intrigues ou des forfaits. Ces désastres ne finirent qu'avec l'usage qui les avait fait naître. Il s'ancanta sous la troisième Race. La France n'eut alors qu'un seul Souverain : l'ordre de la Succession s'établit ; & c'est à cet ordre salutaire qu'elle dut le maintien de sa Grandeur. L'Empire d'Occident serait encore sous sa domination , si ses Rois eussent adopté cet usage deux siècles auparavant.

(7) On est plus frappé du rayon qui perce inopinément un nuage obscur , que de la lueur constante du soleil. Tout était encore si barbare sous la première Race de nos Rois , qu'un Prince qui , à travers beaucoup de vices , montrait quelques vertus , était envisagé comme une sorte de phénomène. Le nombre de ceux-là fut bien borné. On en compte au plus quatre ou cinq parmi les Successeurs de Clovis. Clo-taire I , qui survécut à tous ses frères , eut des talens & du courage ; mais il fut ambitieux , cruel & vindicatif. On fait qu'il fit mettre le

feu à une cabanne où son fils Chramme s'était réfugié avec sa femme, les enfans, & qu'il vit de sang-froid les flâmes consumer cette Famille malheureuse. Théodebert, qui gagna par ses Généraux la première Bataille Navale donnée par les Français au même instant qu'il en gagnait une en personne contre les Danois sur terre, fut presque aussi redouté de ses ennemis que Clovis son ayeul; mais il faut plutôt le placer au nombre des Guerriers valeureux, que dans la liste des Rois bienfaisans. Sigebert eut des qualités qui lui gagnèrent le cœur du Roi des Abares dont il était le prisonnier. On le regarde comme le Roi le plus parfait qu'ait produit la Race de Clovis; mais il épousa Brunehaut, & eut par-là le malheur de faire un bien mauvais présent à la France. Gontran, Roi d'Orléans & de Bourgogne, obtint durant sa vie un éloge bien supérieur à tous ceux qu'on pourrait lui donner aujourd'hui. Ses Sujets ne l'appellaient que leur BON ROI GONTRAN. Ils ne le voyaient jamais paraître sans crier unanimement, VIVE LE ROI ! & c'est peut-être à lui que cette acclamation si flatteuse a commencé. On peut juger de la sobriété & de la bienfaisance de ce Monarque par le trait sui-

vant. Il avait trouvé dans la dépouille du Duc Mummol , qui , après l'avoir bien servi avait osé lui faire la guerre , trois cens quarante marcs de vaisselle d'argent. C'était un luxe bien excessif pour ce tems-là. Gontran fit briser cette vaisselle, & la distribua aux pauvres. Il en réserva seulement deux plats pour son usage. « C'en est assez , disait-il , pour le service de » ma table ». Ce Roi , si sobre à cet égard , le fut moins sur un autre article. Il répudia Mercatrude sa femme pour épouser une concubine de la plus basse extraction , & fit mourir les freres de Mercatrude pour avoir murmuré de l'outrage fait à leur sœur.

On trouve dans Clotaire II de grands traits de courage & de capacité. Cependant il fit de la dignité de Maire du Palais, une Charge à vie, de précaire qu'elle était auparavant. Il prépara donc , sans le savoir , la ruine de la Royauté & de sa propre Maison. Ce même Prince fit subir aux Saxons qu'il venait de vaincre , un supplice aussi bisarre que cruel : il fit couper à chaque Prisonnier la partie de la tête qui excédoit la hauteur de son épée. Ce fut lui encore qui fit attacher à la queue d'un cheval indompté la trop célèbre Brunehaut , fille , sœur ,
tante

rante, épouse, mere, ayeule, bifayeule de Rois, & yeuve de l'oncle du Roi son meurtrier.

Les Ecrivains du tems, qui étaient ou Moines, ou Ecclésiastiques, parlent avec éloge de Dagobert, si libéral envers eux. Il fut, dit-on, également magnifique dans tout le reste, & joignit quelques bonnes qualités à beaucoup de faiblesses. L'Histoire parle encore d'un Roi que l'Eglise a placé au nombre des Saints: c'est Sigebert II, Roi d'Austrasie. Le nom de Pepin le Vieux, son Maire du Palais, se trouve aussi dans le Calendrier. Il est un des ayeux de cet autre Pepin qui se montra moins jaloux d'obtenir la Couronne ecclésiastique, que celle de France dont il osa s'emparer, & qu'il transmit à ses descendans. Il ne reste plus rien à dire des autres Rois de la première Race. L'Histoire de ces Princes n'est autre chose que celle de leurs Maires.

(8) Il suffit de nommer Frédégonde & Brunehaut pour justifier l'étonnement de la Prophétesse. On ne déciderait pas facilement quelle fut la plus méchante de ces deux femmes: toutes deux eurent les mêmes fai-

blesSES ; toutes deux commirent à peu près les mêmes crimes. Cependant le supplice de Brunehaut paraît l'avoir assez bien servie auprès de la postérité. On incline à la croire moins coupable , uniquement , peut-être , parce qu'elle a été punie. Frédégonde , au contraire , nous révolte presque autant par ses succès que par ses attentats. On voit qu'elle eut plus de génie & plus de fermeté que sa Rivale ; mais il est triste que ces qualités servent si souvent de sauve-garde au crime.

(9) Il y eut alors en France , dans l'espace d'environ trois siècles , trois femmes qui se montrèrent dignes de gouverner. C'est encore beaucoup dans des siècles si barbares : c'est d'autant plus , que cet espace de temps n'offre pas trois Souverains dont on puisse faire le même éloge. Ceux qui eurent quelques vertus , les obscurcirent par des vices dont une femme , réputée vertueuse , est toujours exempte. Quoi qu'il en soit , Clotilde , veuve de Clovis , Nantilde , veuve de Dagobert , & Barilde , veuve de Clovis II , déployèrent , après la mort de leurs époux , des talens dont les plus grands Rois se feraient honneur. Elles prouvèrent l'empire que la douceur a sur la férocité

même, & que ce n'est point avec un sceptre de fer qu'il faut gouverner les hommes.

(10) Il se forma d'assez bonne-heure en France quelques Sociétés d'Hermites qui défrichaient la terre, & qui vivaient de ses fruits. Il prit en fantaisie à quelques-uns de nos Rois d'enrichir ces hommes qui avaient fait vœu de pauvreté. On leur construisit des Cloîtres somptueux, & l'on y joignit des revenus dignes de ceux qu'on logeait si noblement. Tel de nos Rois qui ne fortifia jamais une seule de ses Villes frontières, érigea nombre de Couvens qu'on eût pris pour autant de forteresses. Les défricheurs ne tarderent point à oublier leur premier emploi; ils eurent des Vassaux, des Droits honorifiques, des Serfs mêmes: ils devinrent puissans Seigneurs, & quelquefois Souverains. Il faut tout dire: ces asyles de l'abondance ne le furent pas toujours de l'oïveté; ils renfermaient des hommes d'une vertu rare, quelquefois aussi des Savans très-distingués pour leur siècle. Ceux-ci recueillirent & entretenrent le reste de lumière que jettaient encore les Sciences humaines. Ce n'était guères qu'une lampe sépulchrale; mais, sans eux, cette lampe se ferait peut-être pour jamais éteinte.

Au reste , ces établissemens n'étaient pas toujours le fruit de la piété des Rois leurs fondateurs. Quelques-uns croyaient par-là expier leurs crimes , souvent même acquérir le droit d'en commettre d'autres. Certain Habitant d'une assez petite ville vantait à un Etranger le grand nombre d'Hôpitaux qu'elle renfermait. En ce cas , lui dit l'Etranger , ou vous êtes tous bien riches , ou vous êtes tous bien pauvres. L'on aurait pu dire de même à nos anciens Rois : *vous êtes ou bien pieux , ou bien criminels.*

(11) ALLUSION aux entreprises des Maires du Palais. Il n'est point question de ces Officiers sous Clovis qui savait combattre & gouverner , ni sous quelques-uns de ses successeurs qui savaient gouverner par eux-mêmes. Le Maire du Palais n'était rien quand le Monarque était quelque chose. Il y a plus d'une opinion sur l'origine de cette charge. Elle ne se donnait d'abord que pour un tems, Clotaire II la rendit inamovible. On ne voit cependant pas qu'il en ait étendu les fonctions , bornées alors à régler l'intérieur de la Maison du Souverain. Mais ces fonctions s'accrurent par la faiblesse de quelques Rois de la première

Race , & par l'ambition de leurs Maires. On vit Ebroin , Pepin d'Heristal , &c. porter successivement les plus rudes atteintes aux droits de la Royauté. Le Monarque n'était plus qu'une ombre qui servait à masquer tant soit peu leurs usurpations. Charles Martel , malgré ses victoires , crut avoir besoin d'un pareil simulachre. Pepin , son fils , osa davantage ; il abattit celui que ses mains avaient élevé ; il osa se mettre à sa place , & l'autorité qu'il s'était acquise étouffa toutes les voix qui eussent pu réclamer contre cette usurpation. Il fut la tige d'une seconde Race des Rois de France ; mais l'exemple qu'il avait donné devint fatal à ses successeurs. Les Comtes du Palais , qui avaient remplacé les Maires , firent ce que ceux-ci avaient fait. Ils déposèrent leurs Souverains , se mirent à leur place , les rétablirent à volonté : en un mot , quand cette seconde Race s'éteignit en France , le pouvoir des Rois n'était déjà plus rien.

(12) C'EST peut-être à tort qu'on a surnommé *fainéans* tous les derniers Rois de la première Race : il est difficile d'agir quand on a les mains liées. Il n'y avait plus de Rois ,

parce qu'il y avait des sujets trop puissans. Les Maires du Palais tenaient dans leurs mains les rênes & toutes les forces de l'Etat. Ils transmettaient cette puissance à leurs successeurs, & qui plus est, à leurs enfans. L'impulsion une fois donnée, il était difficile à un Prince, né captif, & détenu en captivité toute sa vie, de reprendre le pouvoir que ses peres s'étaient laissé ravir. On ne doit donc en accuser que le premier d'entr'eux qui laissa prendre tant d'empire aux Maires du Palais, & tout au plus à son successeur. Que pouvaient faire les autres ? Et pourquoi les surnommer *fainéans* ? Est-ce parce qu'ils n'ont fait massacrer personne ?

(13.) *Tout était perdu s'il n'eût rien usurpé.* Cet Usurpateur secourable fut CHARLES MARTEL : ce fut lui qui sauva la France & même l'Europe entière du joug des Sarazins. La Bataille de Tours décida s'ils en seraient les maîtres, comme celle d'Actium avait décidé qui d'Octave ou d'Antoine serait le maître du Monde. Mettons à la tête de la petite armée des Français un Général moins courageux, moins habile que Charles Martel, & nous voilà tous coiffés d'un Turban. Voilà

donc aussi à quoi tiennent les plus grandes révolutions. C'est presque toujours un homme seul qui les détermine. L'épée de Scanderbeg ne coupait bien que quand il la maniait lui-même. Que de bonnes épées ont perdu leur fil dans des mains peu faites pour s'en servir !

Je ne quitte pas encore la comparaison. Mettons Charles Martel à la tête de quatre cents milles Sarazins , qui avaient fait preuve de courage , & Abderame à la tête de soixante mille Français , encore plus courageux , mais à qui la Nature n'avait donné à chacun que deux bras ; j'imagine déjà voir la France , l'Europe entière couverte de Mosquées. Les Annales du Monde ne sont qu'un répertoire de pareils exemples. Mais , enfin , il restera toujours à savoir pourquoi tel homme est né dans tel pays plutôt que dans tel autre , & pourquoi des accidens qu'on ne pouvait prévoir ont si souvent dérangé les mesures les plus sages. Nous ressemblons un peu aux fourmis dont un passant a foulé aux pieds la pépinière sans que lui-même s'en soit aperçu : elles gémissent de cet accident , n'y conçoivent rien , & pensent qu'il est arrivé une grande révolution sur la terre.

(14) On ne peut qu'applaudir à la discrétion de la Sibyle. Un grand Ecrivain a dit qu'il était impossible de lire les commencemens de notre Histoire, de quelque maniere qu'ils pussent être présentés. Le tableau de tant d'horreurs de toute espèce est trop rebutant. Il suffit d'en montrer un coin pour ôter aux regards les plus curieux l'envie de parcourir le reste.





NOTES

SUR LE SECOND CHAPITRE.

(1) **C**E souhait de notre Sibyle tient de la crainte , & cette crainte était prophétique. La puissance fondée menaça plus d'une fois la puissance fondatrice. Le tems a tout remis à sa vraie place. Chacun a fini par mieux connoître ses droits , & par mieux respecter ceux d'autrui.

Pepin donna vingt-deux Villes à l'Eglise de Rome. Ce fut ce qui commença le Patrimoine de S. Pierre. Charlemagne l'accrut encore , & quelques Papes firent ensuite par eux-mêmes ce qu'on avait d'abord fait pour eux. Les uns conquièrent des Etats avec des Bulles , d'autres avec des armées. On vit Jules II, le casque en tête , la cuirasse sur le dos , assiéger & prendre des Villes , n'y vouloir entrer que par la brèche , & mettre dans ses actions la hauteur du Conquérant plutôt que la charité du Pontife. D'autres firent bien pis encore ; mais ce n'est point une satire des Papes qu'on a voulu faire ici.

Depuis long-tems la Capitale du Monde Chrétien jouit d'une paix constante: elle a vu régner dans son sein plus d'un Pontife digne de servir d'exemple aux Souverains qui ne sont pas Ecclésiastiques, & aux Ecclésiastiques qui ne sont pas Souverains.

(2) Charlemagne eût été un homme extraordinaire pour tous les siècles , à plus forte raison l'était-il pour le sien. Il fut à la fois vaillant Guerrier , sage Politique & bon Législateur. On cite encore aujourd'hui ses Capitulaires. C'était ce qu'il pouvait faire de mieux , eût égard au tems où il vivait , & aux hommes qu'il avait à gouverner. Il eut la gloire de fonder un vaste Empire ; mais ses Successeurs ne conserverent pas ce qu'il avait acquis.

Il aima & protégea les Lettres , quoique lui-même ne fût peut-être pas signer son nom. Ses bienfaits , ses invitations attiraient auprès de lui les plus sçavans Hommes de toutes les parties du Monde. Il fonda l'Université qui fut parmi nous la Mere nourrice des Sciences. Il fonda même une Académie , la première que l'Europe moderne ait vu naître. Elle tenait ses

Séances dans le Palais de l'Empereur. Tous les Membres de cette Société prenaient un nom adoptif. Charlemagne , qui était du nombre , choisit celui de David. On peut juger de l'intérêt qu'il prenait au progrès des Lettres par ce qu'il écrivait aux principaux Ecclésiastiques de ses Etats: « Quoiqu'il vaille encore mieux , leur » dit-il , faire le bien que de le connaître , » cependant il faut le connaître avant que » de le faire. Les Lettres que nous avons reçues de plusieurs Monastères nous ont paru » raisonnables pour le sens , mais barbares » quant au style & à l'expression Nous » souhaitons que vous soyez comme doivent » l'être des soldats de l'Eglise , des hommes » pieux & savans ; que vous viviez bien & que » vous parliez bien ».

Charlemagne trouvait du tems pour veiller à tout. Son Clergé partageait ses soins comme les autres Ordres de l'Erat. Un Evêque venait de mourir , & n'avait légué aux Pauvres qu'une somme très-modique. Un jeune Clerc s'écria en présence de l'Empereur : *C'est un bien petit viatique pour un si long voyage.* Cette réflexion lui valut l'Evêché. Charlemagne en avait donné un autre à un de ses Chapelains. Celui-ci , au

lieu de se rendre aux Matines, comme à l'ordinaire, en employa le tems à se réjouir, avec ses amis, de sa nouvelle fortune. L'Empereur donna l'Evêché à un pauvre Clerc qui, pour cette fois, avait remplacé le nouvel Evêque dans ses fonctions de Chapelain.

On a reproché à ce Conquérant d'avoir traité les Saxons avec trop de rigueur. Il leur avait pardonné plus d'une révolte, si pourtant on peut appeler ainsi les efforts que fait un Peuple, subjugué malgré lui, pour recouvrer sa liberté. Il eût fallu, sans doute, leur pardonner de nouveau. Quoi qu'il en soit, c'est la seule cruauté qu'on reproche à Charlemagne, &, vû le tems où il vivait, cette restriction est presque un Eloge.

(3) Ce Monarque si maltraité fut Louis le Débonnaire. Nul d'entre ses Sujets n'eut à se plaindre de lui. Il fut persécuté par ses propres enfans. Détrôné par eux, déposé, avili par quelques Evêques rebelles comme eux, les dernières années de sa vie ne furent pour lui qu'une carrière d'infortunes. Jamais Prince ne porta l'indulgence plus loin, ni ne fut plus souvent offensé. Avec moins de facilité dans le ca-

raçtère, il eût éloigné de lui bien des chagrins; il eût épargné à ses fils bien des attentats, & à la France bien des malheurs.

(4) Il existe, à coup sûr, plus d'un Allemand & même plus d'un Français qui ignorent que les Français ont fondé l'Empire d'Occident. Tout est changé au point qu'il reste fort peu de traces visibles de cette Institution mémorable. Il y a plus : depuis que le Sceptre Impérial a glissé des mains de nos Rois, nul d'entr'eux, à l'exception de François I, ne s'est mis sur les rangs pour être élu Empereur; & l'on sait que François I ne fut point élu. On fait même que sa prétention étonna les autres Puissances de l'Europe. Ce trait nous rappelle un peu la Fable du Lapin & de la Belette. Il n'est guères d'Apologues d'une application plus fréquente & plus universelle.

(5) Si quelque chose peut démontrer aux hommes l'instabilité des Grandeurs humaines, c'est à coup sûr l'exemple de Charles-le-Gros. Tout promettoit à ce Prince une vie glorieuse & fortunée. Il fut long-tems victorieux dans routes les guerres qu'il entreprit. Il fut cou-

ronné Empereur d'Occident, & appelé à la Couronne de France; mais, arrivé au faite des Grandeurs, il cessa de s'en montrer digne; il parut accablé de sa fortune. Ses disgrâces furent encore plus rapides que ne l'avait été son élévation; elles furent même encore plus extraordinaires. Dépouillé de tout, privé de tout secours, & accablé d'infirmités, il a été comparé par quelques Ecrivains au Job de l'Ancien Testament: avec cette différence, que cet antique Arabe n'avait été ni Roi, ni Empereur; qu'il guérit de ses maux; qu'il rentra dans ses biens; & que le malheureux Charles ne recouvra jamais rien de ce qu'il avait perdu.

(6) De tous les Tyrans qui ont figuré sur la Terre, les moins puissans furent toujours les plus dangereux pour leurs sujets. Ils pensaient accroître leur domination en l'appesantissant: ils croyaient tripler le nombre de leurs esclaves lorsqu'ils avaient triplé leurs fers. Telle fut à peu près la conduite de tous les Seigneurs Français durant l'anarchie féodale. Moins ils croyaient devoir à leur Souverain, plus ils exigeaient de leurs propres Vassaux. Tout fut esclave autour d'eux, & ce mot

était pris dans toute sa rigueur. On vendait un Village avec ses Habitans, comme on vend aujourd'hui une Ferme avec les animaux qui servent à la cultiver. Le sort des uns & des autres était alors à peu près le même. Plus d'une fois l'homme & la brute se virent physiquement attachés au même joug.

On a éloquentement discuté si l'Artisan, le Manœuvre, enfin la classe la plus nécessaire du Peuple, n'avait point à regretter son ancienne servitude. Oui, peut-être, physiquement parlant. Ces Hommes, devenus libres, mais toujours pauvres, toujours condamnés à un travail qui peut leur manquer, & d'où dépend toutefois leur existence, n'ont guères qu'une liberté idéale : ils auraient constamment du pain ; avantage dont ils ne jouissent pas toujours : mais ils auraient un Maître souvent dur, & toujours en droit de les maltraiter, soit qu'il eût à s'en plaindre, soit qu'il ne voulût que faire acte de pouvoir. Le pis encore est qu'ils ne pourraient s'y soustraire par la fuite, ni chercher ailleurs une servitude plus douce. Maintenant, au moins, ils peuvent promener leur hache, leur hoyau ou leur truelle d'un Canton à l'autre. Ceux à qui la

Nature a donné plus que des bras, peuvent même s'élever à d'autres professions, je ne dis pas plus utiles pour la société, mais infiniment plus lucratives pour eux; ajoutons, plus honorables, puisque l'usage & la convention, qui régulent tout sur la terre, l'ont ainsi décidé. Que d'habiles Artistes, que de grands Ecrivains, que d'hommes célèbres dans tous les genres, n'eussent jamais connu que la Glèbe, sans la main salutaire qui coupa d'avance la chaîne qui les y eût retenus attachés! Enfin, l'esclavage est peu fait pour l'homme: il ressemble à ces oiseaux qu'on encage avec soin, qu'on nourrit avec profusion, mais pour qui la plus élégante volière ne vaut pas le bosquet le plus rustique. La volière s'ouvre-t-elle? ils s'échappent en foule, & vont gaiement affronter le froid, la faim, toutes les intempéries de l'air; accidens qui leur paraissent mille fois moins fâcheux que les barreaux d'une cage.

Je le répète; un Peuple composé d'esclaves manque absolument d'émulation & d'énergie. Il ne peut être ni bon Cultivateur, ni bon Négociant, ni même bon Soldat. Il est également inhabile aux Arts, aux connoissances nécessaires, aux travaux de pur agrément.

Qu'importe

Qu'importe ? dira quelque frondeur de tous les Arts & de toute Industrie. On peut manger du gland , & se passer de comédie & de souliers. Chacun a son goût , répondrai-je : mais en ce cas , déferons les Villes , ne vivons plus que dans les bois , & nous trouverons encore que le gland est une bien chétive nourriture.

(7) Ce *monceau d'Enigmes* ne peut être que le Code Justinien & les autres compilations de cette espèce venues d'Orient en Occident. Ces énormes Recueils ont été pour nous la Boîte de Pandore, qu'il eût fallu ne jamais ouvrir. Notre Jurisprudence était simple ; elle pouvait se compléter , s'étendre , mais sans se compliquer au point où nous la voyons. Un Savant de la Chine meurt , dit-on , octogénaire sans avoir eu assez de loisir pour apprendre à connaître tous les signes de sa Langue. Nos plus savans Jurisconsultes sont dans le même cas à l'égard de nos Loix. Elles forment , surtout si l'on y joint leurs Commentateurs , une Collection aussi embarrassante à placer , que dispendieuse à acquérir. Nos Ordonnances mêmes sont devenues encore plus volumineuses.

Quelques-unes ont été rectifiées en partie ; mais il ne faut pas moins les consulter sur le reste. Une des choses les plus utiles qu'un Roi de France pût faire pour ses Sujets, ce serait de rendre toutes ces effrayantes Collections inutiles ; d'éclairer ce Dédale où l'on se perd ; d'en simplifier les routes qui se croisent, & dont aucun fil n'enseigne à reconnaître les tortueux détours.

(8) Remarquez bien que jamais notre Sibyle ne charge ses tableaux. En voici un qu'elle paraît même avoir beaucoup adouci. La chicane, en naissant, ne fut qu'un animal à quatre pattes, suffisamment armées de griffes ; mais chaque année, le nombre de ces pattes & de ces griffes s'accrut, de manière qu'il n'est plus maintenant soumis au calcul. Ce serait une histoire assez curieuse que celle de ses progrès. Cependant, on ne s'imposera point ici cette tâche ; l'in-folio est passé de mode.

Les Loix Etrangères, écrites dans une langue que nos anciens Barons n'entendaient pas, les dégoûterent des fonctions de la Magistrature. Peu à peu ils s'éloignèrent des Tribunaux, qui prirent insensiblement une nouvelle

forme. Il en résulta aussi de nouvelles formalités que le tems n'a fait qu'accroître, & qui se sont multipliées au point qu'on en a fait une science presque aussi compliquée, aussi épineuse que l'étude des Loix mêmes. On n'arrive au Temple de Thémis qu'en se traînant tortueusement sur la route. Les formes sont nécessaires pour éviter la surprise ; mais il ne faudrait pas qu'elles devinssent une fessource pour la mauvaise foi : il ne faudrait peut-être pas toujours leur sacrifier le fonds. Cependant on a érigé en axiôme qu'elles doivent l'emporter sur lui. On peut les étendre en matière criminelle, parce qu'un jour de plus peut amener une lumière de plus. D'ailleurs, l'inconvénient est moindre de punir un peu plus tard un coupable, que de faire périr un innocent par trop de précipitation. Mais dans une matière purement civile, toute lenteur superflue est nuisible & destructive. Abrégez. Si celui qui possède & qu'on attaque, possède à juste titre, son droit sera plutôt reconnu & confirmé : s'il n'est qu'un usurpateur ou un détempreur injuste, la restitution en sera plus prompte.

Il résulte de toutes ces formes établies, re-

ques ou tolérées, qu'il ne reste que les os du bœuf à ceux qui se le disputent ; que ce n'est qu'en tremblant qu'on attaque ; & que celui qui est attaqué, ne tremble jamais. Il ressemble à cet ancien Athlète qui en tombant ne s'avouait pas vaincu , parce qu'il entraînait toujours à terre son vainqueur.

(9) Presque aucun des Successeurs de Charlemagne ne se montra digne de ce Grand Homme ; aucun ne jouit pleinement de la faveur publique. Charlemagne avait lui-même plutôt captivé l'admiration que l'amour de ses Sujets. Rien ne prouve mieux que la Nation s'accoutumait difficilement à regarder les Princes de cette seconde Race comme ses Souverains légitimes. Les Successeurs de Clovis , au contraire , quoique faibles ou barbares pour la plupart, ne trouverent que de l'attachement & de la fidélité dans leurs Peuples. Ceux d'entre les Grands qui usurpaient leur autorité , ne le faisaient qu'à l'ombre de cette autorité même. On aimait encore le nom , quoiqu'on ne vît presque jamais la personne. C'était le Grand Lama , qui ne se montrait point , mais qui était supposé ne point mourir.

(10) Les Grands Vassaux étaient devenus encore plus redoutables aux Rois de la seconde Race, que les Maires du Palais ne l'avaient été à ceux de la première. Les derniers Successeurs de Charlemagne n'avaient ni armées à leur disposition, ni pouvoir dans l'Etat dont ils étaient appelés Souverains. Le dernier d'entr'eux n'y possédait pas même une Ville en propre. Il ne pouvait assembler aucunes Troupes, puisqu'il fallait les lever dans les Villes, les Bourgs & les Villages, qui tous étaient au pouvoir des Seigneurs; & il ne pouvait les assembler eux-mêmes que pour un tems trop limité, en un mot, pour quarante jours; terme qu'ils se permettaient d'abréger encore. Hugues Capet, devenu Roi & déjà très-puissant par lui-même, eut, pour se faire obéir, des ressources qui manquaient à son Prédécesseur. Il rétablit l'Autorité Royale dans une partie de ses Droits, & ouvrit la route à ses Successeurs pour achever ce grand Ouvrage. C'étaient, au moins, les douze Travaux d'Hercule, & il fallut plus d'un Hercule couronné pour les mettre à fin.





NOTES

SUR LE TROISIÈME CHAPITRE.

(1) **L**A situation des premiers Rois de la troisième Race exigeait de leur part un mélange perpétuel d'adresse & de fermeté , de politique & de vigueur. Ils étaient contraints d'en user avec leurs Grands Vassaux de même qu'avec ces courtiers fougueux qu'il faut corriger quelquefois , & flatter encore plus souvent : c'est l'unique moyen de les assujettir. Ce fut aussi le double expédient dont ces Monarques se servirent. Ils semblaient ne voir que les abus qu'ils pouvaient rectifier , & les révoltes qu'ils pouvaient éteindre. On peut juger quelle était alors l'indocilité , l'ambition de certains Seigneurs , par ce trait d'un simple Comte de Corbeil, Vassal de Louis le Gros , & révolté contre lui. Il allait partir pour combattre son Souverain : » Comtesse, dit-il à » son Epouse , donnez-moi vous-même mon » épée ». Elle la lui donne. » C'est , poursuit-il , un Comte qui la reçoit de vous ; mais

» lorsqu'il vous la rapportera , vous la recevrez d'un Roi ».

(2) Un homme possédait à lui seul un jardin de la plus vaste étendue. Il avait aussi nombre de Jardiniers pour le mettre en valeur. Content de leur assiduité , il dit à quelques-uns d'entr'eux : c'est assez travailler pour moi , travaillez maintenant pour vous. Je donne à celui-ci telle part , à celui-là telle autre. Cultivez-les à votre profit : la mort seule pourra vous les enlever & me les rendre. Elle les lui rendit , & il en fit part à d'autres. Ceux-ci prétendirent les transmettre à leurs descendants. Ils se liguerent contre le possesseur qui ne se trouva pas le plus fort & qui souscrivit à ce qu'ils exigeaient. Au moins , leur dit-il , n'oubliez pas que ces différentes portions faisaient ci-devant partie de mon Jardin , & venez , quand il le faudra , m'aider à défendre le reste. Ils le promirent ; mais plus d'une fois ils essayèrent d'envahir le domaine qu'ils avaient juré de défendre ; & le Possesseur libéral trouva que de tels Défenseurs ne ressembaient qu'à des ennemis.

Rien ne ressemble mieux non plus au Gouver-

vernement Féodal. Telle fut son origine , tels furent ses progrès. Charles-le-Chauve y donna lieu en rendant les fiefs héréditaires. Bientôt on vit éclore cette Anarchie d'une espèce nouvelle , & non moins funeste au Peuple qu'au Monarque. Le Seigneur particulier s'érigea en Souverain , & traita ses Vassaux moins en sujets qu'en esclaves. Tout devint serf , ou maître absolu. Ces nouveaux Monarques se cantonnerent , suspendirent toute communication entre leurs sujets respectifs , & crurent que leur petit Etat ne serait paisible qu'autant qu'il serait isolé. Ils prirent à ce sujet des précautions aussi bisarres qu'efficaces : de-là cette différence entre les poids , les mesures , les loix , les coutumes & les usages de chaque Canton. Elle formait entre eux une barrière presque insurmontable , & cette barrière n'a pas même été détruite avec l'Anarchie. Les Peuples qui , sans doute , murmurèrent de son établissement , murmureraient encore davantage de sa destruction. Le temps & l'habitude consacrent tout. Je n'ai jamais été surpris de voir les Samoïedes se laisser couper la tête plutôt que la barbe.

Un homme de génie, qui laisse beaucoup

à penser, quoique lui même pense beaucoup, M. de Montesquieu, a écrit, que le Gouvernement Féodal *était un beau spectacle*. C'est aussi un spectacle très-imposant que l'incendie d'une grande ville quand on en peut jouir à l'écart, & qu'on peut sur-tout oublier qu'un grand peuple est alors étouffé dans les flammes ou écrasé sous des ruines.

(3) La Sibyle revient encore sur des abus qu'elle a déjà déplorés. C'est qu'ils subsisterent long-tems après leur origine. Avait-on fait dix, quinze, vingt lieues en France, on croyait se trouver dans un nouvel Etat, & de celui-là bientôt dans un autre. Malheureusement ces petits Souverains connaissaient plus d'une espèce de ressources. Ils ne se bornaient point à vexer leurs Vassaux, ils détroussaient encore les passans. Un Châtelain était communément un voleur embusqué. Il ne quittait guères son Donjon que pour fondre sur sa proie, & n'y rentrait qu'avec ses dépouilles. L'ingénieux, l'élégant, l'éloquent M. de Saint-Foix, attribue au desir de réprimer ces excès, l'établissement de la Chevalerie en France. On ne peut pas lui donner une origine plus respectable; mais les Eloges que mérite une pareille Insti-

tution, font en même tems la satire du siècle qui la rendit nécessaire.

(4) Il est doublement absurde qu'un même Etat renferme une immensité de Coutumes qui se contrarient , & qu'il emprunte d'un Etat étranger des Loix qui lui sont encore plus étrangères. D'ailleurs, pourquoi des Loix que les trois quarts d'une Nation ne peuvent entendre ? On peut s'adresser à leurs Interprètes ; mais le Payfan du Forez & de l'Auvergne , ne pourra-t-il cultiver en paix son champ qu'après avoir interrogé l'Oracle ? Cet Oracle n'est pas toujours infallible , & celui qui l'interroge sera puni d'avoir été trompé. Donnez-lui un Code qu'il puisse consulter lui-même. Solon écrivit ses Loix dans la Langue du Peuple pour qui elles étaient faites ; il n'emprunta point le Langage Persan pour parler à des Grecs. Les Décemvirs , les Consuls & les Empereurs de Rome rendaient leurs Décrets en Langue Romaine. La compilation de Justinien n'est qu'un ramas informe de toutes ces Loix , rendues dans des cas différens , & qui , presque en aucun cas , ne peuvent nous convenir. Par exemple , on y trouve beaucoup de Loix qui

concernent les Esclaves, & il est reconnu qu'il n'y a point d'Esclaves parmi nous. On a même, par cette fastidieuse compilation, érigé en Loix ce qui n'était d'abord que de simples Commentaires. D'autres Commentateurs sont encore venus depuis embrouiller le texte; de manière que le mot de l'énigme est peut-être pour jamais perdu.

(5) LA Sibyle Gauloise paraît faire ici allusion à la Chevalerie ; Institution qui n'eut point d'exemple dans l'Antiquité, si ce n'est peut-être celui d'Hercule, de Thésée & de quelques autres Héros ambulans. Ceux-ci eurent leurs Compagnons, comme nos Paladins eurent leurs Ecuyers. Mais ces Héros Grecs ne firent point Corps entr'eux ; ils n'eurent aucun Institut à part. Nos Paladins, au contraire, se firent des Loix, & ces Loix on les regarde encore comme le plus beau Monument des siècles barbares. C'était, sans doute, une action bien louable que de faire vœu de *rectifier les torts* dans un siècle où ils étaient si communs ; de se déclarer protecteurs de l'honneur du Sexe & des Possessions du faible, dans un tems où presque tout était ra-

vissieur, oppresseur ou brigand. Tel fut cependant l'objet des travaux de notre ancienne Chevalerie. Les Dames prirent beaucoup d'intérêt à une institution formée en partie pour elles. Rien n'était moins rare que de les voir suivre ces nobles Aventuriers. Un même cheval portait le Paladin & la Dame. Rencontrait-on un autre *Preux* escorté de la même manière ? Les Dames quittaient soudain la croupe, & laissaient à leurs Champions la liberté de décider à coups de lance laquelle des deux était la plus belle.

(6) ON a tant argumenté contre les Croisades, qu'il ne reste rien à dire sur cette pieuse folie. C'était celle du tems, & chaque tems a la sienne. Celle dont il s'agit dépeupla l'Europe, & sur-tout la France. Un Politique tranchant dirait que la France était alors peuplée d'un si grand nombre d'hommes inutiles & portés à nuire, qu'il fallut bien les reléguer en Syrie. On lui répondra, qu'il eût mieux valu les rendre utiles. Mais il répliquera, (car un Politique ne se rend pas aisément,) il répliquera, dis-je, que la chose était impraticable ; & voilà tout-à-coup les Croisades justifiées. Je

serais même tenté de prêter ces vues à Louis IX, si Louis IX n'était pas un Saint. Il est si grand & si habile dans tout le reste de sa conduite, qu'on ne peut guères supposer qu'il ait agi sans réflexion dans deux entreprises de cette importance. Mais, me dira-t-on, il y était; il donna lui-même l'exemple à tous ses Croisés. Je répondrai qu'il le fallait bien. N'a-t-on pas vu le dernier Roi d'Athènes se dévouer pour le salut de son Etat? On conviendra, du moins, qu'au retour des Croisades la Noblesse se trouva si pauvre & si affaiblie qu'elle cessa de remuer. Chacun s'occupa à remettre en valeur ses domaines, long-tems négligés, & presque tous entramés. D'autres, qui n'avaient plus de domaines à faire valoir, se tournerent vers celui qui pouvait rétablir leur fortune. Dès-lors le Souverain eut une Cour plus nombreuse & moins de Vassaux à contenir. Voilà de ces opérations que tolère la politique, & qu'elle seule peut approuver; car, moralement parlant, il n'est pas plus permis d'aller assommer un Sarazin au pied du Mont-Liban, qu'un Albigeois au pied des Alpes.

(7) ALLUSION à l'Hermite Pierre. On sait qu'il prêcha la première des Croisades, & qu'il

osa courir lui-même les risques de l'aventure : exemple qui ne fut pas toujours imité.

(8) IL y eut deux hommes dans Louis IX. Ne s'agissait-il ni de représentation , ni d'affaires , ni de combats ? on l'eût pris pour un particulier très-ordinaire. C'était un fils respectueux & même timide , un mari tendre , un Chrétien assujetti à toutes les pratiques intérieures de la dévotion. Mais fallait-il que le Roi se montrât ? on le retrouvait toujours. Ses vertus domestiques ne nuisirent jamais aux talens & aux devoirs du Monarque. Intrépide au milieu des plus grands périls , & les cherchant même lorsqu'il pouvait les éviter ; soumis à l'Eglise , mais sachant contenir l'ambition de ses Ministres ; aimant la justice , & la rendant lui-même à ses Peuples ; que peut-on justement lui reprocher , sinon une méprise qui fut plutôt l'erreur de son siècle que la sienne propre ? L'Eglise Chrétienne a cru devoir l'inscrire dans les fastes de ses Héros : l'Historien le plus incrédule ne lui refusera jamais un rang parmi les plus grands Rois.

(9) CE fut un bon tems que celui des Trou-

badours. Presque tout le Monde était ignorant, & la Science n'en était que plus honorée. Quiconque avait assez de génie pour produire une Romance, & assez de voix pour la chanter, était accueilli avec plus de vénération que ne le ferait aujourd'hui l'Auteur d'un Poëme Epique. On s'accoutume à tout. Les Péruviens faisaient peu de cas de l'or, parce qu'ils le trouvaient sous leurs pas.

Il y eut des Troubadours en France dès la seconde Race de nos Rois ; mais ils furent dans la plus grande faveur à la Cour d'Henri I, fils du *bon* Roi Robert, & petit-fils d'Hugues-Capet. Cette faveur ne déclina point sous les Règnes subséquens, & alors presque tout devint Troubadour. La plus haute Noblesse ne dédaigna point cette nouvelle Profession. Le fameux Raoul de Couci, plus connu aujourd'hui par ses amours que par ses vers, était Troubadour. On en pourrait citer beaucoup d'autres de cette Classe ; tels que les Mailli, les Tristan, les Duchâtel ; un Henri, Duc de Brabant ; un Pierre Mauclerc, Duc de Bretagne ; un Raoul, Comte de Soissons ; un Thibaut, Comte de Champagne, &c. Richard, *Cœur de Lion*, Roi d'Angleterre, pourrait aussi

figurer dans ce nombre. Il luttait en vers contre les Troubadours, comme en courage contre les Sarazins. Ce fut même un Troubadour qui contribua à le retirer de la prison où le retenait le Duc d'Autriche. Il y languissait depuis un an ; toute l'Europe, & ses propres Sujets ignoraient le lieu où il était détenu ; ignoraient même s'il était prisonnier. Le Troubadour Blondel, appelé par quelques-uns Blondel de Nesle, avait été chéri de ce Prince & s'en ressouvénait. Il forma un projet qu'une amitié plus froide aurait pu lui faire envisager comme inutile. Ce fut de parcourir toute l'Europe, & d'y chercher quelques traces de ce Prince. Il visita inutilement bien des Contrées. Enfin, le hazard le conduisit aux environs du Château qui renfermait Richard. Blondel ne s'en doutait pas ; mais il fit, selon sa méthode, plusieurs questions à diverses personnes du voisinage, & même à quelques-uns de ceux qui habitaient ce Château. Il apprit que ce lieu renfermait depuis plus d'un an un Prisonnier inconnu ; mais il ne put parvenir à le voir. » Il vint un jour, dit une vieille Chronique, en droit d'une fenêtre de la tour où
» était le Roi Richard prisonnier ; & commen-

» ça à chanter une chanson en Français que le
» Roi Richard & Blondel avaient une fois fai-
» te ensemble. Quand le Roi Richard entendit
» la chanson , il connut que c'était Blondel ;
» & quand Blondel eut dit la moitié de la chan-
» son , le Roi Richard se prit à dire l'autre
» moitié & l'acheva. Et ainsi sçut Blondel que
» c'était le Roi son maître. Si s'en retourna en
» Angleterre, & aux Barons du Pays conta l'a-
» venture ». Cette heureuse découverte pro-
cura la liberté à Richard, qui eût peut-être pas-
sé ses jours dans cette triste demeure, s'il n'eût
jamais fait de chansons.

On cite encore aujourd'hui celles de Thi-
baut , Comte de Champagne & Roi de Na-
varre. Il fut le Troubadour de la Reine Blanche ,
& tous ses confreres étaient bien venus dans sa
propre Cour. D'autres Souverains se sont fait
honneur d'enfler la liste des Ménestrels, & lors
même que nos mœurs & notre genre de Poësie
ont changés , il s'est encore trouvé des Poëtes
parmi nos Grands & nos Rois ; témoins Fran-
çois I & Charles IX. L'Allemagne en offre un
exemple bien plus moderne ; celui d'un Souvè-
rain qui serait cité comme un grand Poëte , s'il
n'était pas un grand Roi ; qui fait des vers ,

comme il donne des Batailles ; trace des leçons de goût , comme des règles de Tactique ; & quitte avec la même aisance l'épée pour la plume , la plume pour l'épée.

(10) Je ne puis me résoudre à regarder comme barbare le siècle où *la Cour d'Amour* fut érigée. C'est le premier , & peut-être le seul Tribunal dont la création n'ait point fait la satire de l'Espèce humaine. Les Provençaux eurent encore la gloire de cette Institution , comme ils eurent celle de créer notre Poésie. *La Cour d'Amour* n'était composée que de Femmes , presque toutes du plus haut rang. Il faut croire que toutes aussi avaient acquis l'expérience qu'exigeaient leurs fonctions ; mais cette expérience ne les menait pas trop loin. On ne jugeait à ce Tribunal que l'amour de sentiment , & des devoirs qu'un tel amour entraîne. C'était beaucoup qu'on sût aimer alors de cette manière. Les Provençaux réalisèrent ce qui n'est qu'imaginé dans quelques Romans. Ces Tribunaux s'étendirent dans d'autres Provinces , & à peu près dans toute la France. Elle renfermait alors moins de Tribunaux d'une autre espèce. On n'avait point encore érigé en

Art celui de bien défendre une mauvaise cause, & de trouver dans le *Digeste* des raisons pour s'approprier la vigne & le champ de son voisin. On plaiderait sans frais, sans appareil ; & si les Juges se trompaient dans leurs décisions, celui sur qui tombait le dommage, n'en payait pas encore les dépens.

On proposait aussi à ces Tribunaux des questions, souvent même très-subtiles, sur quelque point de galanterie. Par exemple, on demandait : » s'il est plus flatteur de sup-
» planter un rival, que de se faire aimer d'une
» personne qui avait jusques-là résisté à l'a-
» mour ».

» S'il vaut mieux être aimé d'une personne
» très-belle & médiocrement sage, ou d'une
» personne très-sage & médiocrement belle ».

» S'il est plus triste de voir marier, ou de
» voir mourir celle que l'on aime tendre-
» ment ». &c. &c.

Il y a près de six cents ans qu'on faisait ces questions en France. Elles prouvent que le Français avait de l'esprit lors même qu'il était un peu barbare, & qu'il fut galant bien long-tems avant que d'être poli.



NOTES

SUR LE QUATRIÈME CHAPITRE.

(1) **C**E pacte, les suites qu'il eut , forment dans notre Histoire une de ces taches que le tems ne peut effacer. Y eut-il quelques Templiers coupables ? il falloit les punir ; mais le Corps devait être épargné. J'ai assez bonne opinion de notre Espèce pour croire qu'il est encore plus rare que tous les membres d'un corps soient vicieux , qu'il ne l'est que tous ayent de la vertu.

(2) Au supplice des Templiers près , supplice qui étonnera même les siècles barbares , s'ils viennent à renaître , les autres actions de Philippe-le-Bel caractérisèrent un grand Roi , & même un habile Politique. Il acheva d'affranchir les serfs dans ses Etats : il en donna l'exemple aux grands Vassaux qui par-là furent contraints de l'imiter. Il admit dans l'Assemblée des Etats le Tiers-Ordre qui servit à contrarier l'autorité des deux autres , sur lequel il

eut toujours le plus entier ascendant , & qui en se jettant de tel ou tel côté , mettait un poids décisif dans la balance. Philippe-le-Bel fit plus , il donna aux Tribunaux une consistance qu'ils n'avaient pas eue jusqu'alors. Il rendit le Parlement sédentaire à Paris ; & ce changement mit ce grand Corps en état d'être encore plus utile aux Peuples & au Souverain ; faculté dont il a si fréquemment fait usage.

Quant à l'affranchissement des serfs , ce fut un de ces traits dont l'humanité peut se féliciter autant que la politique. Le Peuple y gagna & le Monarque lui-même s'en trouva bien : il régna sur un plus grand nombre d'hommes ; il parvint à n'avoir plus de rivaux dans ses propres Etats. On régla , on affermit les droits de la propriété. Chacun put se dire : voilà ce que je possède , & je ne serai point troublé dans ma possession. Ce fut un nouveau lien entre les Sujets & le Monarque. On tient peu à une terre où l'on ne possède rien ; mais quand on combat pour les foyers & pour celui qui les protège , il est difficile , il est impossible que le zèle se relâche. Le Monarque & la Patrie ne font plus qu'un ; il la représente ; elle se confond en lui. Disons

plus ; dans une Monarchie telle que la nôtre, le Prince ne peut avoir d'autres intérêts que celui de l'Etat qu'il gouverne, qu'il a reçu de ses peres, qu'il doit transmettre à son fils, ou à quelque autre héritier de son sang. On voit peu de possesseurs mettre volontairement le feu à leur maison. Si le contraire arrive, c'est une exception à la règle ; comme ces Phénomènes effrayans en font une à l'ordre établi dans le mécanisme de l'Univers : ils y dérogent, mais ils ne le détruisent pas, & bientôt il reprend son cours naturel, supérieur à tous les accidens momentanés.

Joignons ici une observation qui se présente à quiconque lit sans prévention notre Histoire. C'est que sous la troisième Race de nos Rois il s'est établi entre le Souverain & le Peuple une relation plus intime & plus directe qu'auparavant. On voit souvent le Monarque assembler les Etats pour les consulter dans certaines occurrences critiques ; pour entendre leurs remontrances ; pour avoir même leur avis sur quelques points d'administration, sur quelques loix relatives à l'ordre intérieur de la Monarchie. Il est vrai que l'expérience a démontré que ces Assemblées

ramultueuses , dispendieuses , le plus souvent peu d'accord entr'elles , n'ont presque jamais rien produit d'utile. On y a suppléé en autorisant les Parlemens & quelques autres Cours Souveraines du Royaume à faire au Roi les représentations que peuvent leur suggérer leurs lumières , leur zèle & les circonstances : institution utile , précieuse , & qu'il est même de l'intérêt du Souverain de conserver. Je le répète , il n'a , il ne peut avoir nul intérêt de faire le mal ; & il a le plus grand intérêt de faire le bien. Dès-lors il lui importe que la vérité arrive jusqu'à lui , comme il importe à sa gloire & à sa grandeur qu'il la saisisse aussi-tôt qu'il croit la reconnaître.

Une autre observation , non moins frappante , c'est que dans la longue liste des Rois de la troisième Race , dans un intervalle de près de huit cents ans , on ne compte qu'un seul Souverain qu'on ait taxé de cruauté ; encore ce Roi si sévère aimait-il la justice.

(3) Les plus grands démêlés , comme les plus grands événemens , ont eu quelquefois une cause bien puérile. On a prétendu que les longues & sanglantes querelles de la

France & de l'Angleterre avaient eu pour origine une partie d'Echecs. Les Enfants de Guillaume le Conquérant vinrent, dit-on, rendre visite à ceux de notre Roi Henri I. Ils jouèrent aux Echecs, se querellerent, se battirent, & cette rixe fut le signal d'une guerre qui dura plus de trois siècles. D'autres soutiennent qu'elle dut son origine à un bon mot, ou plutôt à une mauvaise plaisanterie de Philippe I, fils & successeur de Henri. Ce Prince, qui au fond haïssoit Guillaume, se moquait souvent de son énorme embonpoint. Il lui envoya même demander à Rouen s'il accoucherait bientôt. Guillaume répondit qu'il viendrait faire ses relevailles dans Paris avec soixante mille lances qui lui tiendraient lieu de cierges. Il n'entra point dans Paris; mais il vint brûler Mantes. La raillerie ne méritoit pas une réplique si sérieuse. Du reste, on peut choisir entre ces deux causes de rupture, & gémir ensuite bien sincèrement sur le sort de l'humanité.

Il n'est pas inutile d'observer que Guillaume étoit plus vindicatif que reconnaissant. Il oublioit que Henri, pere de Philippe, l'avait fait Duc de Normandie; & que les Français

avaient contribué à le faire Roi d'Angleterre. Ses successeurs n'en conserverent pas mieux le souvenir. C'est ce qui arrivera presque toujours. On sait les motifs des autres guerres entre les deux Nations. Celle qui eut pour objet la Couronne de France entre Philippe de Valois & Edouard, Roi d'Angleterre, fut la plus sanglante & la plus acharnée : injuste d'une part, mal conduite de l'autre, mais finissant comme presque toutes les autres, par ne laisser aux deux partis que le regret de l'avoir commencée.

(4) Les succès d'une guerre seront toujours bien douteux, quelques mesures qu'on puisse prendre pour les assurer ; mais si l'on néglige toute espèce de précautions, la perte n'en devient que plus certaine. On peut assigner plus d'une cause aux disgraces qu'essuya la France dans ses guerres contre l'Anglais. Les principales furent le peu d'harmonie qui régnait alors parmi la Nation, les intelligences qu'y entretenait l'Ennemi, & les vastes possessions qu'il avait dans ce Royaume. C'étaient autant de portes ouvertes à ses incursions. D'ailleurs, le Militaire en France n'a-

avait alors ni subordination , ni discipline. On le menait facilement aux coups ; mais il n'était pas facile de le gouverner pendant l'action. Chaque Chef était encore le maître absolu des troupes qu'il commandait , & il les dirigeait à sa volonté plutôt que sur celle du Général. On était obligé d'employer beaucoup de Troupes Etrangères , toujours moins affectionnées que des Troupes Nationales , sur-tout dans un siècle où l'honneur ne suppléait pas , comme aujourd'hui , à cette différence d'origine.

Les Anglais , au contraire , étaient alors mieux armés , mieux disciplinés , plus d'accord entr'eux que l'Ennemi qu'ils avaient à combattre. Leurs succès ne furent plus les mêmes quand ces avantages devinrent égaux des deux parts. Il faut observer aussi qu'alors Edouard était absolu , & son Rival contrarié. Ce Prince avait peu ménagé la Noblesse à qui il devait la Couronne , ou du moins qui avait affermi ses droits par son suffrage. Elle sçut se faire tuer à la Bataille de Créci , sans peut-être désirer que Philippe restât victorieux. Philippe lui-même , dans cette Journée , agit plutôt en Soldat intrépide qu'en

Général expérimenté. Il donna mille exemples de valeur, & presque pas un ordre, si non celui de tuer les Génois qui formaient son avant-garde. Enfin l'artillerie des Anglais assura leur victoire. C'était la première fois qu'on s'en servait dans les batailles où elle n'aurait jamais dû paraître. On sent quel désordre l'effet de ces machines destructives dut jetter dans une Armée qui ne s'y attendait pas, & qui n'avait rien de pareil pour y faire face. On peut assurer que l'ennemi qui usa le premier de ce terrible expédient, redoutait beaucoup l'ennemi contre qui il l'employait. D'ailleurs, dans cette Bataille & dans celles qui la suivirent, les Anglais combattirent moins pour la gloire que pour la vie. Ils furent toujours attaqués lorsqu'ils ne demandaient qu'à se retirer, en payant les frais de la guerre. Un ancien Général, qu'on ne taxera point de timidité, a eu raison d'établir pour maxime : *Qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui se retire.*

(4) Il n'était que trop ordinaire alors aux Français mécontents, ou à ceux qu'on ne pouvait contenter, d'appeller l'Anglais à leur

secours. Les troubles de la Bretagne fournirent à Edouard l'occasion de se mêler des affaires de cette Province : les Flamans feudataires de la France s'unirent à lui. Charles *le Mauvais*, Roi de Navarre, en fit autant par la suite : quelques autres Seigneurs suivirent ce mauvais exemple ; mais ce ne fut que le très-petit nombre. Les Grands, quoiqu'en général peu satisfaits du Monarque, restèrent fidèles au Trône & à la Patrie. Rendons pleinement justice à la Noblesse Française. On la vit encore plus souvent se sacrifier pour ses Rois que se liguier contr'eux. Ces ligues furent le fruit & l'abus du Gouvernement Féodal, si propre à les faire naître. Mais lorsque la Monarchie commença à reprendre une forme, on ne vit plus chez la plupart des Seigneurs Français que zèle, héroïsme & dévouement. Souvent même, au milieu des plus grands troubles intérieurs, si la France était menacée par quelque ennemi du dehors, tout se réunissait à l'instant contre lui. Louis le Gros faisait une guerre très-vive à quelques Vassaux révoltés. L'Empereur Henri crut devoir saisir cette conjoncture pour pénétrer en France. Il y entra à la tête de quatre-vingt mille

hommes. Aussitôt les troubles s'apaisent : tout se rassemble autour du Roi. Les Vassaux rebelles sont les plus prompts à s'y rendre. En peu de jours Louis le Gros se trouve une armée de quatre cents mille hommes, que l'Ennemi n'attendait pas. Une invasion qui semblait devoir désoler la France, y rétablit la tranquillité.

Ce fut la Noblesse qui maintint le droit de Philippe de Valois à la Couronne. Aucun Seigneur Français, excepté Geoffroi d'Harcourt, ne servit dans l'armée d'Edouard ; mais dans le même tems les frères du perfide Geoffroi combattaient & mouraient pour la Patrie. Lui-même ne tarda point à expier son crime par les plus vifs remords.

Charles VII, pros crit par son pere, ou plutôt par une mere indigne de ce nom, réfugié dans une petite Province du vaste Royaume qu'on lui enlevait, trouva dans sa Noblesse un appui & des secours qu'il eût en vain cherchés dans sa propre maison. Sans les Dunois, les la Trémouille, les Richemond, les Saintrailles, les la Hyre, &c. &c. Jeanne d'Arc serait, sans doute, arrivée trop tard, ou serait accourue inutilement.

On pouvait se plaire à la Cour de Fran-

çois I. Il avait soin d'y rassembler les plaisirs. Le bruit se répand qu'une armée Française va livrer bataille au-delà des Monts. A l'instant même la Cour est déserte. La jeune Noblesse vole en foule à cette Armée, la paye à ses propres dépens, & l'aide puissamment à vaincre dans les plaines de Cérifoles.

Ces exemples se sont renouvelés bien des fois. On ferait un livre énorme si l'on voulait détailler tous les traits de courage, de zèle, de désintéressement & de patriotisme dont la Noblesse Française a donné si constamment des preuves. On sait qu'au premier signal de la guerre elle quitte gaiement les plaisirs, pour voler aux hazards. C'est pour elle une faveur que d'y être employée, & elle y accourt gratuitement si on ne l'emploie pas. Cette conduite ne s'est jamais démentie : on peut même répondre, d'après le caractère national, qu'elle ne se démentira jamais. Un Ambassadeur Espagnol témoignait un jour sa surprise à Henri IV de le voir si étroitement pressé par les Seigneurs qui l'environnaient : » Si vous » m'aviez vu un jour de bataille, répond ce » grand Roi, ils me pressaient bien davantage ».

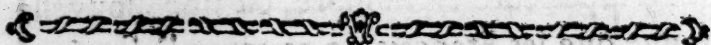
(6) C'EST toujours au milieu des plus grands désastres d'un Etat que brillent les plus grandes vertus de ses Citoyens. Le Siège de Calais en offre la preuve. On vit une demi-douzaine de Particuliers étaler aux yeux d'Edouard menaçant, un dévouement patriotique, un courage, une fermeté dont l'ancienne Rome eût enrichi ses Fastes. Elle n'eut qu'un Curtius, en supposant même qu'il ait existé, & la seule petite ville de Calais en présente six dont l'existence n'est point douteuse. La France entière offrirait une foule d'autres exemples de cette espèce, ou d'un genre non moins héroïque. L'illustre Auteur de *l'Esprit des Loix* a dit, qu'il y avait plus de vertu dans une République, & plus d'honneur dans une Monarchie. La distinction est peut-être un peu trop subtile. D'abord, on n'imagine point qu'il y ait de vertu sans honneur, ni d'honneur sans vertu. On trouve des modèles de l'un & de l'autre dans les Monarchies comme dans les Républiques. Horatius Coclès qui défend seul un Pont contre une armée entière; Léonidas qui périt avec toute sa petite troupe en défendant les Thermopiles; huit Soldats Français qui défendent le Château de Crém-

ne durant plusieurs mois contre toute une armée ; huit autres qui dans la dernière guerre en Allemagne osent tenir dans un Moulin contre une troupe de plusieurs mille hommes , & qui n'en sortent qu'avec une capitulation honorable , emportant chacun sur leurs épaules , en guise de bagage , un autre Soldat malade ou blessé : toutes ces actions , dis-je , tiennent de l'honneur & de la vertu ; toutes ont été communes à des hommes , les uns sujets d'une République , les autres d'un Roi. Quelle est donc l'espèce de vertu particulière aux Républicains ? M. de Montesquieu nous dit qu'un Républicain se regardant comme propriétaire en partie de l'Erat dont il est membre , n'en est que plus disposé à le bien servir. Mais je ne vois-là d'autre vertu que celle de l'avare qui meurt en défendant son trésor. Elle peut également subsister dans une Monarchie où chacun jouit de la propriété de ses biens & de sa liberté personnelle. Une preuve que la chose est possible , c'est qu'elle est réellement. Il faudrait n'ouvrir jamais notre Histoire pour n'en pas retrouver à chaque instant les traces.

(7) La défaite du Roi Jean avec une armée

mée si supérieure en nombre, est une nouvelle preuve que les Français de ce tems-là savaient mieux se battre qu'ils ne savaient combattre. Elle prouve aussi que le courage sans la prudence est un guide souvent dangereux. La victoire du Prince de Galles démontre, au contraire, que la prudence unie au courage peut suppléer à tout. On reconnut trop tard en France la nécessité d'avoir un corps de troupes toujours subsistant, & sur-tout une bonne Infanterie exercée d'avance à ces évolutions, à ces manœuvres qui contribuent si essentiellement au gain des batailles. Ce n'est pas le nombre des hommes qui fixe la victoire; c'est celui de soldats.





NOTES

SUR LE CHAPITRE V.

(1) **C**HARLES V fut surnommé le Sage & mérita ce beau surnom par une conduite opposée à celle de ses prédécesseurs. Il répara par sa prudence les malheurs de deux règnes : le sien doit servir de modèle à tout Prince qui veut relever un Etat abattu. Il fit heureusement la guerre sans être né Guerrier. Le bon choix qu'il fit de ses Généraux lui épargna la nécessité de l'être lui-même. Sa prévoyance assura leurs succès. Du reste , il ne déclara la guerre qu'à ceux qui avaient envahi une partie de ses Etats, & il ne la finit qu'après les en avoir expulsés. Voilà presque les seules guerres qu'il soit permis d'entreprendre ; voilà encore la seule manière de les bien commencer , & de les bien finir.

Ce Prince aima les Lettres. Nous n'aurons jamais à parler de grands Rois sans avoir occasion d'en faire le même éloge. On ne fait le bien

qu'avec des lumieres, au moins naturelles, & celles-là conduisent nécessairement au desir de les accroître. Charles V, dans un siècle où les Livres étaient infiniment rares & non moins ignorés, était parvenu à rassembler jusqu'à 900 volumes. C'était le fruit de beaucoup de recherches & de dépense. Il plaça au Louvre ce trésor Littéraire qui lui valut le titre de premier Fondateur de la Bibliothèque du Roi, si prodigieusement accrue depuis deux siècles.

(2) Les nouveaux malheurs qui accablèrent la France, eurent pour première cause le malheur particulier de Charles VI. Ce Prince, qui avait plus d'une qualité éminente, perdit tout-à-coup la raison. Ce fut la suite d'une foule d'accidens produits par le hasard, ou par l'atrocité qui régnait dans ce siècle barbare. Charles VI fut presque toujours entouré de factieux & de traîtres. Ses ennemis les plus dangereux étaient ses parens les plus proches. Sa propre femme, Isabeau de Baviere, fut également ennemie & de son époux & de son fils & de la France entière. Elle contribua à faire passer le Royaume entre les mains de l'Étranger; elle dicta elle-même la proscription de l'héritier

ségitime dont elle était la mere. L'affreux délire de sa haine fut mille fois plus funeste à la France que le délire malheureux de Charles VI, qui dans les intervalles où il recouvrait la raison s'occupait à réparer les fautes qu'on lui avait fait faire lorsqu'il n'en jouissait pas. Ce siècle fut celui de tous les crimes & de tous les malheurs. Les factions d'Orléans & de Bourgogne, ruinerent & désolèrent la France. La mort des Chefs de ces deux Maisons, tous deux assassinés, ne fit qu'accroître les troubles. La proscription du Dauphin & le Traité de Troyes mirent le comble à l'humiliation de l'Etat. Charles VI eut la douleur de voir un autre Roi s'emparer de sa place, &, pour surcroît de disgrâce, ce Roi était Etranger, était Anglois.

(3) On a vu des Conquérens subjuguier des Etats qui ne leur appartenaient point ; mais ils étaient les maîtres dans ceux qui leur appartenaient. Charles VII eut à conquérir la France où il lui restait à peine une Province, & sans avoir aucun allié, sur un ennemi qui était le maître de la France & de l'Angleterre. Si l'on mesure la gloire d'une conquête par les difficul-

tés qu'il a fallu vaincre , Charles VII doit être mis au rang des Conquérans les plus illustres ; mais il semble y avoir une destinée pour les réputations comme pour le cours de la vie humaine. Le bonheur , l'intrigue ou les circonstances font tout & régulent tout. L'Histoire n'a peut-être pas moins négligé de noms véritablement grands , qu'elle n'en a illustré de médiocres.

(4) *Que la Nature semblait n'avoir formés que pour être ennemis.* Cette maxime est un peu hasardée. Aucun peuple n'est réellement fait pour être l'Ennemi d'un autre. La Nature, qui a créé tant de moutons & tant de prairies, n'a point prétendu que les prairies fussent un sujet de discorde entre les moutons. Il y paissent & ne se les disputent pas. L'homme est beaucoup moins raisonnable. Il est presque toujours moins jaloux de posséder que d'envahir. Il lui faut des guerres ou des procès ; des discussions , des rivalités , des haines. Ce dernier point est peut-être le plus ridicule de tous. On a peine à concevoir comment toute une Nation peut en être affectée , ou plutôt infectée. Un motif , quelquefois bien puéril , peut désunir deux

légitime dont elle était la mere. L'affreux délire de sa haine fut mille fois plus funeste à la France que le délire malheureux de Charles VI, qui dans les intervalles où il recouvrait la raison s'occupait à réparer les fautes qu'on lui avait fait faire lorsqu'il n'en jouissait pas. Ce siècle fut celui de tous les crimes & de tous les malheurs. Les factions d'Orléans & de Bourgogne, ruinerent & désolèrent la France. La mort des Chefs de ces deux Maisons, tous deux assassinés, ne fit qu'accroître les troubles. La proscription du Dauphin & le Traité de Troyes mirent le comble à l'humiliation de l'Etat. Charles VI eut la douleur de voir un autre Roi s'emparer de sa place, &, pour surcroît de disgrâce, ce Roi était Etranger, était Anglois.

(3) On a vu des Conquérans subjuguier des Etats qui ne leur appartenaient point ; mais ils étaient les maîtres dans ceux qui leur appartenaient. Charles VII eut à conquérir la France où il lui restait à peine une Province, & sans avoir aucun allié, sur un ennemi qui était le maître de la France & de l'Angleterre. Si l'on mesure la gloire d'une conquête par les difficul-

tés qu'il a fallu vaincre , Charles VII doit être mis au rang des Conquérans les plus illustres; mais il semble y avoir une destinée pour les réputations comme pour le cours de la vie humaine. Le bonheur , l'intrigue ou les circonstances font tout & régulent tout. L'Histoire n'a peut-être pas moins négligé de noms véritablement grands , qu'elle n'en a illustré de médiocres.

(4) *Que la Nature semblait n'avoir formés que pour être ennemis.* Cette maxime est un peu hasardée. Aucun peuple n'est réellement fait pour être l'Ennemi d'un autre. La Nature, qui a créé tant de moutons & tant de prairies, n'a point prétendu que les prairies fussent un sujet de discorde entre les moutons. Il y paissent & ne se les disputent pas. L'homme est beaucoup moins raisonnable. Il est presque toujours moins jaloux de posséder que d'envahir. Il lui faut des guerres ou des procès ; des discussions, des rivalités , des haines. Ce dernier point est peut-être le plus ridicule de tous. On a peine à concevoir comment toute une Nation peut en être affectée , ou plutôt infectée. Un motif, quelquefois bien puéril , peut désunir deux

individus ; ils ont entr'eux une relation personnelle que deux Peuples ne peuvent avoir. Ceux-ci n'ont jamais que des intérêts généraux à discuter ; les individus n'y sont intéressés que pour une très-petite part , & le plus souvent même pour aucune. Pourquoi donc cette haine entre deux grands Peuples , contraints malgré eux de s'estimer en se haïssant ? Il est vrai que cette haine n'existe plus guères que d'un côté , & même seulement parmi la portion la moins instruite du Peuple qui la conserve. Quant à nous , peut-être n'avons-nous que trop exalté les Anglais qui affectent de ne faire cas que de nos vins ; qui n'estiment nos Ecrivains qu'autant qu'ils les louent ; qui rabaisissent dans leurs histoires nos plus belles actions , & qui aggravent nos moindres fautes. Quoi qu'il en soit, toutes ces petites injustices valent encore mieux que des guerres injustes. Mais rien ne vaut l'exemple que donnerent les Français & les Castillans sous Louis XI. Il subsistait entre les deux Nations une ancienne alliance , & une amitié que l'alliance la plus étroite ne produit pas toujours. Des raisons de politique engagèrent la France à secourir le Roi d'Aragon , qui était en guerre avec les Castil-

lans. Ceux-ci rencontrèrent les Français auprès d'Ixir ; mais aucune des deux armées ne put se résoudre à attaquer l'autre , & la paix se fit sur le lieu même où devait se donner une sanglante Bataille.

(5) IL est rare que les Favoris & même les Favorites des Rois jouissent de la faveur publique. Agnès Sorel obtint l'une & l'autre. Elle eut même celle de la Reine dont elle était la rivale préférée. C'est sans doute le premier exemple de cette espèce ; mais Agnès n'était pas elle-même d'une espèce ordinaire. Il ne s'agit pas seulement des charmes de sa personne, quoique Monstrelet qui l'avait vue dise ingénument & ingénieusement qu'*entre les plus belles elle était la plus belle*. Son ame étoit aussi élevée que son humeur était douce. Elle profita de l'ascendant qu'elle avait sur le cœur de Charles VII pour lui rendre le courage que ses malheurs , & peut-être le gout des plaisirs , avaient un peu trop affoibli. On fait qu'elle lui dit un jour : » qu'un Astrologue (on croyait alors à l'astrologie) lui avait prédit qu'elle » serait aimée du plus grand Roi du Monde ; » qu'elle avait cru son horoscope accompli

» lorsqu'il avait daigné jeter les yeux sur elle ;
» mais qu'apparemment cette prédiction ne le
» regardait point , & que pour la voir ac-
» complir, elle serait réduite à passer à la Cour
» du Roi d'Angleterre. » Cette menace pro-
duisit son effet ; Charles reprit les armes pour
conserver sa Maîtresse & conquérir son Royau-
me. Il n'a souvent fallu que le premier de ces
motifs pour armer des Conquérans. L'Amant
d'Agnès remplit heureusement l'un & l'autre
objet. Il n'oublia point celle qui avait autant
aimé sa gloire que sa personne ; mais la mort
la lui enleva , & cette mort passa pour n'être
point naturelle. On voit encore le tombeau de
la belle Agnès dans le cœur de l'Eglise Collégiale
de Loches. Les Chanoines de cette Eglise qui
avaient accepté les bienfaits d'Agnès de son
vivant & qui en jouissent encore , voulurent,
après la mort de Charles VII , reléguer dans
un lieu moins apparent le tombeau de leur
bienfaitrice , d'autres disent le supprimer en-
tièrement. Ils s'adressèrent à Louis XI , qui
avait toujours montré beaucoup d'aversion
pour la belle Agnès ; mais , pour toute réponse,
ce Prince leur conseilla d'être un peu plus re-
connaissans envers la mémoire d'une personne

qui leur avait fait tant de bien. François I fit encore plus à la gloire de cette Favorite ; il fit des vers , & nous les citerons parce que ce sont les vers d'un Roi. Les voici , tels qu'il les écrivit au bas du Portrait d'Agnès même :

Plus de louange & d'honneur tu mérite ,
La cause étant de France recouvrer ,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrir
Close Nonain , ou bien dévot Hermite.

Il ne s'agit point d'examiner si ces vers pèchent contre les règles & contre la Langue. On n'y regardait point de si près alors , & François I en accueillit plus d'une fois qui ne valaient pas les siens.

(6) La *Pucelle* fut-elle vraiment inspirée d'en-haut , ou simplement mise en jeu par la politique ? C'est ce qu'on ne discutera point ici. De quelque part que lui vînt sa mission, elle la remplit bien. Elle rendit le courage à des Troupes qui l'avaient perdu , & sema la terreur chez l'Ennemi victorieux. Rien ne fait mieux connaître combien le fil des succès est délié & facile à rompre. Un instant peut substituer la honte à la gloire. Un Conquérant ne devrait

prendre ce titre que le dernier jour de sa vie.

(7) ON a mis en question depuis quelques années si Jeanne d'Arc avait réellement été brûlée par les Anglais. On a déterré de vieux monumens que semblent témoigner le contraire. On y voit cette Héroïne reçue en triomphe à Orléans quatre années après son prétendu supplice : on y voit que la pension que lui faisait cette même Ville a continué de lui être payée. Ce n'est pas tout ; Jeanne d'Arc se rend à Vaucouleurs ; elle y est reconnue par son frere & par les Notables du lieu où elle est née. L'un lui fait présent d'un cheval & l'autre d'une corte d'armes. Elle épouse Robert des Armoises, Seigneur Lorrain, & dans son contrat de mariage elle prend le nom de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans. Elle prend ces mêmes noms dans d'autres contrats d'acquisition & de vente, & c'est également sous ces noms qu'elle est enterrée dans la Cathédrale de Toul où l'on voit encore son épitaphe. D'un autre côté, plusieurs Historiens nous attestent que Jeanne d'Arc fut condamnée au supplice du feu & que cette arrêt inique eut son exécution. Il est cer-

tain qu'il fut exécuté , & qu'on brûla soit la Pucelle , soit quelqu'autre femme à sa place. Une tradition qui s'est conservée à Rouen paraît confirmer cette dernière opinion. Il courut dès-lors un bruit que la Pucelle s'était échappée de sa prison , & qu'on avait brûlé à sa place une aventuriere vraiment coupable. Il est possible que les Anglais aient pris ce dernier parti pour dissiper l'effroi de leurs Troupes , que le nom seul de Jeanne d'Arc faisait trembler. Mais , dira-t-on , Charles VII fit réhabiliter la mémoire de la Pucelle & punit les Juges qui l'avaient condamnée. Je répondrai qu'une sentence injustement rendue , n'en est pas moins injuste pour n'avoir pas eu son exécution ; & que l'honneur d'une femme ne lui est pas moins nécessaire de son vivant qu'après sa mort. Il était difficile que dans un tems où toute la France retentissait du nom de Jeanne d'Arc , où tant de personnes pouvaient se rappeler sa figure , sa taille , sa démarche & jusqu'au son de sa voix , quatre années après son supplice vrai ou faux , & lorsque chacun s'entretenait encore de ce tragique événement ; il était difficile , dis-je , qu'une autre femme conçût le projet de se faire passer pour cette

Héroïne ; qu'elle en imposât & à la Ville que Jeanne d'Arc avait secourue, & aux personnes qu'elle avait le plus fréquentées, sans excepter son propre frere. Mais comment Jeanne s'est-elle échappée ? ... Comme on s'échappe en pareil cas. Elle put même être secondée par quelqu'un de ses gardiens : j'aime à croire que tous les Anglais n'approuvaient pas la barbarie dont on usait envers elle. On put donc lui faciliter les moyens de s'enfuir ; mais on put exiger d'elle qu'elle cacherait quelque tems sa fuite, & qu'elle ne s'armerait plus contre les Anglais. Peut-être aussi fut-elle reléguée dans une prison plus secrète ; tandis que pour rassurer les Troupes Anglaises, on brûlait, sous son nom, une aventuriere qui, pour son propre compte, avait mérité la mort. Voilà tout ce qu'on peut dire en faveur de l'opinion qui veut que Jeanne d'Arc ait survécu à l'arrêt prononcé contr'elle. D'autre part, tous les Ecrivains du tems attestent le contraire. C'est un problème historique devenu insoluble parce qu'on s'est avisé trop tard de vouloir le résoudre.

(8) Il s'agit sans doute ici de Louis XI. Ce Prince, dont on a tant vanté la politique, n'a

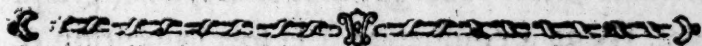
presque jamais rien fait que par crainte. Il était rusé parce qu'il était faible : il fut cruel par la même raison ; car presque toujours la cruauté , dans un homme qui peut tout , ne part que d'un principe de faiblesse. Il est vrai que le caractère de Louis XI le servit assez bien ; mais les circonstances le servirent encore mieux. L'ambition du dernier Duc de Bourgogne & sa mort qui en fut la suite , délivrèrent son Roi d'un Vassal dangereux , & toujours prêt à servir d'appui aux autres Vassaux rebelles. Cette mort valut à Louis le Duché de Bourgogne ; mais s'il eût voulu marier celle qui s'en disait l'héritière au Comte d'Angoulême qui fut pere de François I , ce mariage eût valu de plus à la France les Pays-bas , & même ce qu'on a depuis nommé les Provinces-Unies. Sans doute, que ce Prince défiant , craignit d'augmenter la puissance d'un de ses Vassaux ; il aima mieux accroître celle de ses ennemis. Je laisse à d'autres le soin d'apprécier cette politique. Elle eut des suites fâcheuses pour les successeurs de Louis , & n'assura point sa propre tranquillité.

(9) IL faut voir les hommes à leur place pour bien juger de ce qu'ils font & de ce qu'ils

peuvent être. Tant que Louis XII ne fut que Duc d'Orléans à peine laissa-t-il entrevoir quelques bonnes qualités ; il devint Roi , & presque tous les défauts disparurent. On a dit la même chose de Titus. L'un fut surnommé les délices du Peuple Romain ; l'autre le Pere de son Peuple. Tous deux furent dignes de ce beau surnom , & leur mémoire ne périra jamais. Le bien qu'on fait aux hommes est la plus sûre & la plus forte recommandation auprès de la postérité.

(10) On placera toujours le Cardinal d'Amboise au rang des meilleurs Ministres. Il fut digne d'être celui de Louis XII. On prétend qu'il ambitionna de se faire Pape ; mais ce fut peut-être pour mieux servir encore la France. Depuis assez long-tems tous les Papes se déclaraient contr'elle : il est à croire que si d'Amboise eût pu le devenir , cette politique aurait changé.





N O T E S

SUR LE CHAPITRE VI.

(1) **F**RANÇOIS I réunissait en lui toutes les brillantes qualités & une grande partie des défauts de la Nation qu'il gouvernait. On peut dire qu'il était en tous points un Français de ce tems-là. Vaillant , plein de franchise , actif lorsqu'un projet l'occupait vivement , & changeant de projet avec une activité presque égale. Il appella les femmes à sa Cour. Il y introduisit cette galanterie noble & brillante , qui alors ne procura que des plaisirs , mais qui dégénéra bientôt en intrigues de Politique. Les intrigues d'amour occupèrent aussi un peu trop ce Monarque. Il est triste qu'avec une bonté égale à celle de Louis XII , ce Prince n'ait pu ni rendre son Peuple heureux , ni l'être lui-même. Il fut le plus brave des Souverains de son tems, & n'eut jamais des succès bien soutenus à la guerre. Cependant l'Europe lui doit sa liberté qu'une Puissance formidable aurait

envahie sans le courage & les efforts de ce grand Roi. Il eut à combattre à la fois l'ambition & la fortune de Charles-Quint, & il arrêta l'une & l'autre. La France lui est redevable des premiers rayons de lumière que les Arts aient versés dans son sein. C'était dans ce Prince un goût inné , & ce goût put le consoler de bien des disgrâces. Malheureusement l'édifice qu'il avait élevé fut négligé par ses premiers successeurs ; & lorsque deux siècles après , on voulut le réparer , il fallut le reconstruire.

(2) JusQU'AU règne de François I, les femmes vivaient en France presque aussi isolées qu'en Orient. Celles des plus grands Seigneurs ne quittaient guères leurs Châteaux. Elles y tenaient avec leurs maris une espèce de Cour composée de leurs inférieurs ; mais une étiquette gothique rendait cette Cour aussi morne qu'ennuyeuse. François I les appella à la sienne. Elles y accoururent , & lui donnerent un éclat nouveau. Les fêtes se multiplièrent , la galanterie se perfectionna , les mœurs s'adoucirent. Cette époque fut celle de la politesse Française. On connut , on goûta les amusemens de l'esprit , sans lesquels il n'y aura jamais ni politesse , ni
aménité

aménité chez aucune Nation. Les femmes elles-mêmes s'en occupèrent. Marguerite de Valois, sœur de François premier, fit l'ornement de la Cour de son frere & celui de la Littérature de son tems. Les intrigues de politique firent place aux intrigues d'amour. On regarda comme le suprême bonheur de figurer dans cette Cour que l'on fuyait auparavant. Les femmes, les plaisirs, avaient rapproché les Sujets du Monarque & le Monarque des Sujets. Tout rentrait dans l'ordre, & la paix intérieure était peut-être pour jamais rétablie, quand les disputes sur le dogme s'éleverent. On vit bientôt nombre de femmes y prendre part. Le premier soin des Novateurs fut presque toujours de gagner un sexe dont les opinions influent si puissamment sur celles de l'autre. La spirituelle Marguerite de Valois devint sectatrice de Calvin : cet exemple entraîna beaucoup d'autres femmes ; les femmes entraînerent leurs maris ou leurs amans ; la politique & l'ambition de quelques Grands les porterent à se couvrir de ce nouveau masque. On disputa, on combattit ; & les femmes, sans cesser d'être galantes, ne s'en montrèrent pas moins zélées.

Il est vrai que le sérieux des disputes n'influa

* M

point sur les amusemens. La date des Ballets remonte en France à celle de la réforme. Les femmes dansaient en même tems qu'elles animaient les Prédicans & les Guerriers. Elles ne mirent depuis ce moment aucun intervalle entre les divertissemens & l'intrigue ; & lorsque les guerres de Religion furent terminées , elles furent encore se mêler dans celles de Politique. Les belles Duchesses de Longueville , de Châtillon , de Chevreuse , &c. figurerent avec éclat dans *la Fronde* ; mais ce fut la dernière tentative de cette espèce. La Beauté connut mieux ses intérêts : elle sentit que son véritable règne n'était point celui des troubles : elle ramena les plaisirs à la Cour de Louis XIV , & n'y sema plus la dissension.

Cette conduite ne s'est point démentie sous les règnes suivans. Les femmes sont devenues précisément ce qu'elles doivent être dans un Royaume où elles jouissent d'une entière liberté. Leur Empire n'y a rien perdu , & leur règne n'en est que mieux établi. Beaucoup d'entr'elles réunissent aux graces de leur sexe des qualités dignes d'être enviées par le nôtre. Elles ont acquis des lumières ; la nature les a douées d'un goût délicat qui les dispense d'une étude

plus approfondie. Ces Françaises, si légères en apparence, si attachées aux menus détails de leur toilette, sont capables de réflexion, sans paraître à peine réfléchir; ont dans le jugement une précision qui étonne, & dans l'esprit des ressources qui éclairent. Elles ont plus d'une fois appuyé le mérite; & lorsqu'elles l'appuient, ce n'est jamais faiblement. Elles ne savent ni approuver, ni s'intéresser à demi. Elles seules, peut-être, connaissent bien toutes les délicatesses de l'amitié; aussi est-il plus rare de les voir tromper un ami qu'un amant. C'est que l'amour ne raisonne pas son choix, & que l'amitié apprécie le sien. Il est vrai que nos Dames Françaises ne se piquent plus d'être des Héroïnes Guerrières: mais un Héros est toujours sûr de leur estime; & tout Guerrier faible, de leur mépris. En un mot, elles n'ont point cessé d'être une partie essentielle du Public; mais elles se croient plutôt destinées à faire le bonheur de l'autre, qu'à accélérer sa destruction.

Disons plus, elles donnent le ton à toutes les femmes de l'Europe qui peuvent les imiter. Elles gouvernent despotiquement l'Empire de la Mode; Empire qui pénètre jusqu'en Asie & en Amérique. Toute Française qui a de la beauté,

est plus belle qu'une autre qui en aurait davantage. Si la beauté lui manque, elle fait encore être jolie; & lors même qu'elle ne l'est pas, elle fait encore suppléer à cette privation. Si donc il se trouve une Française qui n'ait jamais plu à personne, on peut presque répondre que c'est qu'elle n'y a jamais pensé.

(3) IL ne suffit pas de transplanter, il faut que l'arbre ait le tems de reprendre racine : il faut avoir soi-même le tems de le cultiver. François premier fit pour les Arts tout ce qu'il était possible de faire alors. Il recueillit une portion de leurs débris échappés de l'Orient & réfugiés en Italie. Ils eussent peut-être entièrement disparu de la Terre s'il n'eût existé des Médicis dans cette contrée. Accueillis en France, ils se manifestèrent par plus d'un chef-d'œuvre; mais les guerres qui suivirent le règne de leur Protecteur couperent brusquement le fil de leurs progrès. On n'en doit pas moins de reconnaissance au grand Roi qui les appella autour de son Trône. Quelques-uns des établissemens qu'il fit en leur faveur subsistent dans tout leur éclat. Tel est en particulier le Collège Royal; telle est la Bibliothèque du Roi, qu'il

acçrut au point qu'on peut l'en regarder comme le vrai Fondateur. Il fit venir du fond de l'Italie d'excellens Artistes pour former ceux qu'il voulait faire naître en France , & une foule de chefs-d'œuvres antiques pour leur servir de modèles. Nous jouissons des fruits de ses recherches plus qu'il n'en put jouir lui-même. Il faut du repos & du tems pour affermir le règne des Arts. Il n'en est pas moins vrai que François I employa les moyens les plus efficaces pour les encourager ; les bienfaits & les distinctions. Lorsqu'un homme de Lettres lui était présenté pour la première fois , il faisait quelques pas en avant pour le recevoir. On fait la réponse qu'il fit à quelques Courtisâns qui s'étonnaient de la douleur que lui causait la mort de Léonard de Vinci , Poëte , Peintre & Architecte. » Je puis , leur dit-il, faire quand » il me plaira vingt Seigneurs opulens ; mais » il faut des siècles pour produire un homme » tel que celui que je regrette ».

(4) Ce passage , un peu énigmatique , regarde sans doute le Concordat ; nom par lequel on désigne certaine convention faite entre François I & le Pape Léon X. Elle assure à nos

Rois le privilège de nommer aux Evêchés de France, & au Pape la première année du revenu de chaque Evêque. Auparavant, ce Chef spirituel était élu par le Clergé séculier & régulier, même par les principaux Laïcs du Diocèse vacant ; mais il fallait que le Roi autorisât l'Evêque Métropolitain à faire procéder à cette élection ; autrement elle était nulle. Il fallait encore que cette élection fût confirmée par le Roi, & même tenue secrète jusqu'à ce qu'il l'eût approuvée : enfin, il fallait que le nouvel Evêque subît un examen rigoureux en présence du Métropolitain. Etais-il jugé incapable de bien remplir les fonctions de l'Episcopat ? alors son élection était regardée comme non avenue : le Clergé & le Peuple perdaient, pour cette fois, le droit d'élire leur Evêque. Ce droit était dévolu au Monarque, & quelquefois au Métropolitain, ou à ses Suffragans.

Tant de précautions n'empêchaient cependant pas l'intrigue de prévaloir dans certains cas. On sait ce qui se pratique dans la plupart des élections prétendues libres. Celle des Evêques occasionna souvent les plus grands troubles dans l'Eglise de France. Le Concordat y ramena la paix, malgré toutes les oppositions qu'il

essuya d'abord. Il n'a peut-être pas extirpé tous les abus ; il coûte même au Royaume une sorte de rétribution contre laquelle on s'est plus d'une fois élevé ; mais le repos qu'il assure est un bien préférable à ce qu'il coûte. On serait trop heureux , dans bien d'autres circonstances , de pouvoir l'acquérir à prix d'argent.

(5) Aussi-tôt que l'on crut pouvoir raisonner , on argumenta , & tout fut perdu. Les disputes sur le dogme éteignirent toute autre émulation. Il est vrai qu'elles réveillèrent celle des Théologiens. Notre Clergé , qui alors en avait peu , fut obligé de s'instruire , parce que les Ministres Protestans étaient instruits. On craignit de se compromettre en ne combattant point à armes égales. De-là un dévouement nécessaire à l'étude , & ce goût une fois ranimé ne fait que s'accroître & s'étendre. Les Ecrivains Polémiques écrivirent bientôt sur d'autres matières. On prêcha beaucoup des deux parts , & il en résulta au moins des essais d'éloquence : l'histoire naquit du désir d'appuyer son opinion sur des faits. En un mot , l'impulsion une fois donnée , chacun dirigea ses lumières au gré de sa vocation. Mais il n'en fut

pas ainsi des beaux Arts , des Arts de pur agrément. Ils dépérissent & furent abandonnés durant plus d'un siècle. On ne construit , on ne décore , on ne chante point au milieu d'une guerre civile. Il n'y eut que la Poésie qui jeta de tems à autre quelques étincelles , parce que ce bel Art est un fruit de la Nature encore plus que de l'étude , & qu'une source abondante philtre ses eaux à travers le limon dont on s'efforce de la couvrir.

(6) LES Sectes de Luther & de Calvin mirent l'Europe en feu. Elles furent d'une part poursuivies par le zèle , & de l'autre appuyées par la politique. Il y eut même souvent du fanatisme des deux parts. Les révoltes, les guerres, les massacres furent le résultat de ces disputes. L'histoire a tenu registre de routes ces horreurs que notre Prophetesse avait prévues ; mais ces tableaux sont trop rebutans pour qu'on entreprenne ici de les retracer. J'aurais quelque regret de parvenir à les bien peindre.

(7) ON a déjà si bien décrit ailleurs les horreurs de la Saint-Barthelemy , & il est si triste de les décrire , qu'on s'épargnera ce tableau

C'est ici que le voile de Tymante est sur-tout nécessaire. On ne fait que trop que Charles IX , séduit par sa mere , & par cette yvresse que le fanatisme communique à tout ce qui l'environne , consentit au massacre d'une foule prodigieuse de ses Sujets. Cette cruauté est aussi absurde qu'inconcevable ; aussi révoqua-t'il cet ordre affreux jusqu'à trois fois. Il fut plutôt surpris qu'obtenu. Les Historiens parlent tous des terreurs & des remords que ce crime lui inspirait d'avance ; & lors même que le carnage était déjà commencé , il envoya ordre de le suspendre ; mais il ne fut point obéi. Est-il vrai qu'il trempa ensuite lui-même.... Si une telle horreur est prouvée , gémissons sur l'inconséquence de l'esprit humain , & sur les excès où un moment de délire peut l'entraîner. La cruauté se communique. Le Souverain qui permet un crime, n'est pas éloigné de commettre lui-même ce qu'il a permis.

(8) CATHERINE de Médicis fut toujours mieux intriguer que se conduire. On serait tenté de ne lui prêter aucun caractère , mais seulement beaucoup de manège & une indifférence absolue sur le choix de ses moyens. Elle crai-

gnait moins la guerre civile que de petites cabales ; la faveur des Guises l'inquiétait plus que les progrès des Protestans , & elle mit plus d'une fois l'Etat en péril pour maintenir son autorité à la Cour. On sait qu'elle alliait l'ambition d'un Tyran à toutes les faiblesses d'une femme ; l'intrigue aux divertissemens, les plaisirs à la cruauté. Elle prescrivait un massacre du même ton dont elle ordonnait un bal. Elle introduisit à la Cour des amusemens & des forfaits également inconnus à la Nation. Sa politique ne consistait qu'à brouiller ou à détruire. Ce fut aussi celle de Louis XI ; mais au moins sa cruauté appaisa pour quelque tems les troubles , & celle de Catherine de Médicis ne fit que les accroître.

(9) Les Guises ne paraissent pas avoir eu des projets bien arrêtés. Ils étaient coupables , puisqu'ils troublaient l'Etat ; mais s'ils espéraient en devenir les Souverains , ils n'étaient qu'insensés. Un pareil dessein n'eût jamais réussi ; & tel qui embrassait leur défense , parce qu'il y avait un Roi , leur eût disputé le Trône s'il eût été vacant. Tout ce qu'on peut démêler parmi ces intrigues ténébreuses , c'est que le

Roi craignait les Guises, & que les Guises craignaient le Roi. Ils étaient trop puissans pour qu'il pût se venger en Monarque ; il eut recours à un moyen peu digne de lui , mais qui était le seul qui lui restât :

Quiconque à pu forcer son Monarque à le craindre,
A tout à redouter , s'il ne veut tout enfreindre.

a dit un de nos grands Poètes en faisant parler un grand Roi.

(10) Au milieu des plus grands embarras de la guerre , » il fallait que le Bal marchât » toujours, dit Montluc. « Le même équipage traînait des machines de guerre & des machines de ballers. On dansait, comme dans nos Opera, au moment d'une bataille & après les plus grands désastres. Catherine de Médicis avait toujours à sa suite une centaine des plus belles femmes de la Cour, *qui menaient en leste*, dit Mézerai, deux fois autant de courtisans. Elles lui servaient aussi à faciliter & accélérer ses négociations ; mais elle échoua dans une circonstance où elle avait employé le même expédient auprès de Henri , Roi de Navarre , depuis Henri IV. Elle ne prévoyait sans doute pas

ce mauvais succès. *Que voulez-vous donc*, Monsieur, lui dit-elle enfin ? *Je ne vois rien là qui me convienne*, Madame, répond Henri, en jettant les yeux sur l'escorte brillante qui accompagnait Catherine. C'était, d'ailleurs, à peu près la même chose des deux parts. Les Dames du parti Protestant avaient recours à des moyens tout semblables pour le maintenir & l'accroître. Elles influèrent sur toutes les résolutions qui s'y prenaient. La guerre qui fut terminée par le Traité de Nérac, est encore appelée aujourd'hui *la guerre des Dames*.

(11) HENRI III n'étoit point né cruel. On ne peut lui reprocher que le meurtre des Guises qu'il étoit hors d'état de faire punir légalement. Il eût cependant mieux valu pour sa gloire en courir les risques. Ce qui étonnera toujours, c'est de voir la même action autant louée dans Brutus & Cassius, qu'elle a été blâmée dans Henri III. Ce Prince étoit certainement plutôt le juge des Guises ses Sujets, que les Conjurés n'étoient les Juges de César leur Concitoyen. Ce n'étoit point le Sénat qui avoit décidé sa mort ; c'étoit une poignée d'hommes à qui il

avait laissé la vie. Revenons au règne malheureux de notre troisième Henri.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier ,
Il devint lâche Roi d'intrépide Guerrier.

Il fut même encore Guerrier intrépide lorsqu'il n'était qu'un Roi faible. Il aurait pu conquérir son Royaume comme Henri IV , & il ne fut pas le gouverner. Ces exemples ne sont point rares. Disons , de plus , qu'il était difficile de rétablir le calme dans un Etat où l'ambition des Grands , le Fanatisme du Peuple , l'inquiétude des Protestans , les intrigues de la Reine-Mere , les factions de toute espèce , & l'or de l'Espagne , entretenaient des divisions toujours renaissantes. Ceux qui regrettent qu'il n'y ait plus de Sujets assez puissans pour mettre le feu aux quatre coins de la France , n'ont , sans doute , ni femmes , ni filles , ni possessions à conserver. L'homme qui habite les forêts s'inquiète peu si l'incendie menace les Villes ; mais l'homme qui habite une cabanne court éteindre le feu qui prend à celle de son voisin.

(12) ON n'a pas encore bien décidé si Jacques Clément était ou un Dévot fanatique ,

ou un Libertin crédule. Il passe pour constant qu'une Femme de la Cour employa, pour le séduire, un expédient qui n'eût pas réussi auprès d'un homme uniquement épris des félicités célestes. Mais, sans remonter aux causes, jugeons l'effet, & frémissons des suites qu'entraînent les dissensions civiles.

(13) IL en est de la destinée de certaines Villes comme de celle de certains hommes. La fortune les néglige assez long-tems ; mais lorsqu'une fois elle les adopte, leur faveur devient exclusive, & ils éclipsent tout par leur éclat. L'ancien Paris figura assez tristement sous les Rois de la première race, fut oublié par ceux de la seconde, & remis en faveur par Hugues Caper qui en avait été Comte avant que d'en être Roi. Ses successeurs travaillèrent à lui donner l'air d'une Capitale, & ils y parvinrent. On fait le cas qu'en faisait Louis XI. Il était, disait-il, sûr de conserver sa couronne tant que *sa bonne Ville de Paris* lui resterait. Il fut toujours bien servi & quelquefois chansonné par les Habitans de sa bonne Ville. Au retour de ce voyage imprudent où il était allé se mettre au pouvoir du Duc de Bourgogne son

ennemi, il apprit que tous les Perroquets élevés par les Parisiens répétaient le nom de *Péronne*. C'était celui de la Ville où il avait été détenu prisonnier.

Ce penchant à la raillerie fut toujours le caractère dominant des Parisiens : défaut qui n'exclut point en eux la bonté. On aurait pu leur faire autrefois un reproche plus grave : c'était de se laisser trop aisément remuer par les factions. Il est vrai que jamais leurs emportemens ne furent de longue durée. Le repentir précéda toujours le reproche & le châtimement. Peu de jours après les Baricades ils faisaient des processions pour expier cette faute. Leurs Députés furent à Chartres, en habits de Pénitens, supplier Henri III de revenir dans la Capitale. Ils avaient à leur tête une procession de Capucins, qui tous portaient à la main quelque instrument de la Passion. Frere Ange de Joyeuse, le même qu'on a vu successivement Courtisan & Capucin, Maréchal de France & Capucin encore une fois, portait une grande croix sur ses épaules. On arrive dans cet attirail à l'Eglise de Chartres où le Roi entendait les Vêpres, entouré de ses principaux Courtisans. Les Députés criaient *misericorde*, les Capucins chantaient

le *Miserere* , & deux d'entr'eux frappaient à grands coups de discipline sur les épaules de Frere Ange. Le brave Crillon, qui était son parent & du nombre des spectateurs , cria aux deux Cupucins : » Frappez, fouettez fort ! C'est » un lâche qui a endossé le froc pour ne plus » porter les armes ».

Le mot de Religion , semé adroitement dans toutes ces brigues dont l'ambition était l'unique source , fit retomber les Parisiens dans de nouveaux écarts. Paris osa refuser ses portes à Henri III & même à Henri IV. Cette Ville ne renfermait alors que deux cens mille personnes. C'en était bien assez pour pouvoir se défendre, & trop pour pouvoir long-tems subsister. Mais les Prédicateurs de la Ligue & les menaces des Ligueurs , déterminaient ce Peuple à braver toutes les horreurs de la famine. On entendait un sermon bien séditioneux , & l'on revenait chez soi consolé d'y manquer de tout. Il est vrai que ce même Peuple marqua autant de joie de voir Henri IV dans ses murs qu'il avait montré d'ardeur pour lui en fermer l'entrée. Il lui fut toujours depuis constamment & vivement attaché. On sait quelle désolation la mort de ce grand Roi répandit dans toute sa Capitale ,

Capitale, & combien son nom seul y produit encore d'attendrissement.

Paris avait également pris le change du tems de la Fronde. On faisait la guerre au Roi, croyant ne la faire qu'à Mazarin. L'illusion se dissipa, & Louis XIV n'eut depuis qu'à se louer du zèle de sa Capitale. Il y comprait bien lorsqu'il disait au Maréchal de Villars en lui ordonnant de donner une Bataille qui pouvait ruiner la seule armée qui lui restât » : s'il vous arrive » quelque malheur, vous me l'écrirez à moi » seul... Je monterai à cheval : je passerai par » Paris, votre Lettre à la main. Je connais les » Français : je vous menerai deux cens mille » hommes, & je m'enfèvelirai avec eux sous » les ruines de la Monarchie ».

On sait quelle marque de zèle, d'attachement & de désintéressement Paris a donné encore depuis à ses Rois. C'est le caractère dominant & universel de la Nation. Du reste, il n'est pas surprenant qu'il existe quelques frondeurs, quelques faux raisonneurs, dans une Ville qui renferme tant d'hommes déseuvrés. Elle forme en quelque maniere l'assemblage de plusieurs Nations. C'est un point de réunion où accourent en foule & le riche qui veut satisfaire ses

goûts , & le nécessaire qui veut subsister , & l'ambitieux qui veut parvenir. Ainsi il est plus facile aujourd'hui de peindre les mœurs générales des habitans de Paris, que le caractère particulier des Parisiens. Ces mœurs varient même d'un canton de cette Ville à l'autre. L'habitant du Marais est à celui du quartier Saint-Germain ou du Palais Royal, ce qu'est une Ville du troisième Ordre à la Capitale. Le quartier de l'Université pourrait être comparé à l'Héliopolis, ou *la Ville des Sciences* des anciens Egyptiens. On y dispute , on y argumente , on s'y invective , comme on a fait dans toutes les Villes savantes depuis l'origine des siècles. Ne le dissimulons cependant point , c'est à Paris que se réfugient , par préférence , le goût , les arts , les grands talens ; c'est-là encore que se trouvent les grandes ressources pour eux. Le commerce y est coulant , facile , & l'habitant affable. On sert avec chaleur ceux même que l'on raille sans ménagement ; on n'en estime pas moins ceux que l'on satyrise. Il existe dans toute cette Ville une circulation de malignité & de bons Offices qui tient sans cesse le cœur & l'esprit en haleine. C'est le vent qui souffle sur une mer dont

le fond est tranquille & qui ne sert qu'à accélérer la route du vaisseau.

(14) Le siège de Paris serait mémorable quand même il n'eût pas été fait par un Roi de France. Il prouvera dans tous les tems le danger des factions, leurs effets, leur pouvoir, quand ceux qui les fomentent parviennent à couvrir leur révolte des apparences du zèle, quand ils réussissent à persuader au Peuple que combattre pour eux c'est combattre pour la Religion. Il est bien prouvé qu'elle fut moins le motif que le prétexte de la Ligue. L'ambition des Chefs remuait tout. Elle faisait mouvoir & Catholiques & Protestans & Royalistes mêmes. Ce fut, sur-tout, dans Paris qu'elle épuisa toutes les ressources de l'intrigue. Mille instrumens de toute espèce la servirent à son gré. Elle fut déterminer un Peuple immense à braver toutes les horreurs d'un long siège, à supporter celles de la famine, plus effrayante que tout le reste; en un mot, à préférer une mort presque certaine à une paix facile à obtenir. C'est peu d'avoir fait usage des mets les plus dégoûtans, on vit ces malheureux fouiller dans

les tombeaux, troubler la cendre de leurs peres pour essayer de se repaître de leurs os desséchés. On vit une femme égorger & manger son propre fils.... N'appuyons pas plus long-tems sur ces horreurs, & rendons graces au ciel de ce que tout nous annonce qu'elles ne se renouvelleront plus.

(15) LE récit des horreurs peut exciter le rire quand le ridicule s'y mêle ; c'est ce que prouve la procession de six cens Moines cuirassés, casqués, conduits par un Curé Irlandais & exercés dans leurs évolutions par un petit Franciscain boiteux. Cette Milice maladroite borna tous ses exploits à blesser l'Aumônier du Nonce & à faire grand-peur au Prélat à qui elle voulait faire honneur. Cependant elle servit à réveiller la fougue du Peuple, & l'on ne voulait pas autre chose. Il serait, au surplus, bien absurde & bien injuste de vouloir juger des Prêtres & des Moines de tous les tems par ceux de ce tems-là. C'est heureusement une époque unique dans notre histoire. On avait vu, dans d'autres siècles, des Prêtres Guerriers. On avait sur-tout remarqué l'Evêque de Paris, Gozelin, combattre & repousser cou-

rageusement les Normands qui assiégeaient cette Capitale ; mais il combattait pour ses Ouailles & pour son Prince. C'était-là un héroïsme légitime : aussi fut-il bien réel.

(16) L'amour des Français pour Henri IV se soutient encore deux siècles après que ce Prince a cessé de vivre , & cet éloge pourrait suppléer à tout autre. On fait qu'il eut des faiblesses , mais on se rappelle encore mieux ses vertus. S'il n'eût été que vaillant , il pourrait occuper un rang distingué dans nos fastes sans en avoir aucun dans nos cœurs ; mais il fut bon ; il aima son Peuple : c'est à ce titre que son nom est si souvent répété parmi nous , & toujours avec un mouvement de tendresse. Il excite pour les bons comme pour les mauvais Princes une tradition qui se perpétue sans le secours même de l'histoire. Leur nom simplement prononcé est encore au bout de vingt siècles ou un éloge ou une satire : le respect ou la haine qu'il inspire perpétue la récompense ou le châtiment de leur conduite. Il n'est aucune action indifférente dans un Monarque. Il fait le mal s'il ne fait pas le bien. Ce n'est pas qu'on doive exiger qu'un Roi commande aux événemens , & qu'il répare

en un moment de longs désastres comme Dieu dissipâ le cahos. Henri IV avec toute sa bienfaisance , tous ses talens , joints à ceux de Sully son Ministre , lûta bien long-tems contre ces extrêmes difficultés, Son cœur paternel eut encore plus d'une fois à gémir ; mais , enfin , il voulait réparer les malheurs de la France, & il y parvint , uniquement parce qu'il le voulut.

(17) Le Duc de Sully était digne de seconder les vues de Henri IV ; on peut dire même que plus d'une fois le Ministre dirigea le Souverain. On aime à voir le rigide Sully , qui au fond idolâtrait son Maître , l'aborder quelquefois avec le front d'un Censeur. On adore Henri IV , qui le plus souvent daigne se montrer docile à la censure , & qui ne la punit point lorsqu'elle l'afflige. Sully eut plus d'une fois à combattre l'intrigue & la colomnie ; mais le cœur du Monarque était toujours de moitié avec lui pour la confondre. Tous les Souverains de la Terre devraient faire graver en lettres d'or dans leur cabinet la fameuse scène de la Galerie de Fontainebleau. Elle servirait également de leçon aux Rois & aux Ministres.

Il importe tellement aux Rois de bien placer

leur confiance , que Henri IV en donnant la
sienne à tout autre qu'à Sully , eût peut-être
perdu la moitié de sa gloire. Sully était précisé-
ment l'homme & le Ministre qu'il lui fallait.
Tout autre eût mal rempli ses vues , on n'eût
point suppléé aux distractions qu'il ne se refu-
sait pas toujours. Il est difficile de bien se re-
présenter l'état déplorable où Henri le Grand &
son Ministre trouverent le Royaume , épuisé ,
dévasté par une guerre civile qui avait duré
cinquante ans. On en jugera mieux par l'état
où le Roi était lui-même réduit alors. Voici
comment il s'en explique dans la lettre qu'il
écrivait au Duc de Sully pour l'engager à se
mettre à la tête de ses Finances. »... Je suis fort
» proche des Ennemis & n'ai quasi pas un che-
» val sur lequel je puisse combattre ; ni un har-
» nois complet que je puisse endosser. Mes che-
» mises sont toutes déchirées ; mes pourpoints
» troués au coude , ma marmite est souvent
» renversée ; & depuis deux jours je dîne &
» soupe chez les uns & chez les autres , mes
» pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de
» rien fournir pour ma table ; d'autant qu'il y
» a plus de six mois qu'ils n'ont reçu d'argent.
» Partant, jugez si je mérite d'être ainsi traité ,

» & si je dois plus long-tems souffrir que les
 » Financiers & les Trésoriers me fassent mou-
 » rir de faim , & qu'eux-mêmes tiennent des
 » tables friandes & bien servies ; que ma Mai-
 » son soit pleine de nécessités & les leurs de
 » richesses & d'opulence , & si vous n'êtes pas
 » obligé de me venir assister loyalement, comme
 » je vous en prie ? &c. »

Sully accepta, & la *marmite* Royale fut bientôt relevée. Tout prit une autre forme. Le nouveau Surintendant mit un nouvel ordre dans la perception & dans l'emploi des revenus de l'Etat. Il mit encore plus d'attention à procurer aux Sujets les moyens de payer les subsides qu'à les exiger. Il rétablit l'agriculture que la guerre civile & le découragement avaient presque anéantie. On ne sème qu'à regret lorsqu'on n'est point sûr de moissonner. Sully avait à la fois tout le courage & toute l'humanité qu'exigeait sa place : il savait résister aux demandes indiscrettes des Favoris & même des Favorites , comme il savait en un besoin venir au secours du Peuple. Enfin , au bout de quelques années de son administration , la France avait déjà oublié tous ses malheurs , & à la mort à jamais déplorable de Henri le Grand , après plu-

fiours diminutions de subsides , après plusieurs guerres toujours dispendieuses , le Roi avait en réserve jusqu'à cinquante millions : somme prodigieuse pour le tems , & qui ne s'était peut-être jamais trouvée rassemblée depuis l'origine de la Monarchie.

(18) Il n'y eut, sans doute, jamais de meilleur Souverain ni de meilleur particulier qu'Henri IV. Cependant on conspira jusqu'à soixante fois contre lui. Les jours de Neron furent bien moins souvent menacés. Mais l'esprit qui regnait alors ne mesurait ses attentats ni sur les vertus , ni sur les vices mêmes de celui qu'on voulait immoler. Le fanatisme ne connaît ni les uns ni les autres. On a quelquefois massacré des Saints par zèle.





NOTES

SUR LE CHAPITRE VII.

(1) **O**N ne doit point comparer Marie de Médicis à Catherine. Elle n'eut point sa cruauté ; mais elle eut toute son ambition avec encore moins de talens pour la justifier. Elle avait étudié la politique Italienne , (car dans cette Contrée on a fait de la politique une science élémentaire ,) mais Marie n'en retint que ce qu'il aurait fallu oublier. La machine était trop forte & le moteur trop faible : elle manqua toujours son effet. Marie ne mit pas plus de prudence dans sa conduite particulière. Ses tracasseries , ses aigreurs éloignèrent d'elle son époux qu'elle aurait pu retenir. Elle l'obsédait par sa jalousie & ne craignait point assez de le rendre jaloux. Son extrême confiance dans l'Italien Conchini , les distinctions & les bienfaits dont elle l'accabla par la suite , ne firent pas moins de tort à son discernement qu'à sa réputation. Elle fit un meilleur choix

dans Richelieu ; mais à peine l'eût-elle élevé qu'elle s'occupa du soin de l'abattre. Elle eût maintenu plus sûrement son crédit en s'étayant du sien. Marie ne voulait point de partage dans une autorité qui pourtant lui échappa toujours. On fait quelle fut la fin de cette Reine , mere d'un des plus puissans Monarques de l'Europe ; elle mourut à Cologne dans une espèce d'exil , disons plus, dans l'indigence.

(2) La Religion n'avait été que le prétexte de la Ligue ; l'ambition de quelques Grands ameuta le Peuple , & l'effet devint aussi dangereux , que si la cause eût été bien réelle. Ce manège se renouvela plus d'une fois sous la Régence de Marie de Médicis. Les Catholiques se persuadaient que les Protestans voulaient incendier leurs Eglises ; les Protestans , qu'on allait renverser leurs Prêches. La Politique dirigeait seule & leurs mouvemens & leurs craintes. Ce n'est pas la première fois que le zèle a servi d'instrument aux projets les plus coupables. L'instrument ne raisonne pas ; mais on le dirige, il agit ; & telle a été la source de bien des révolutions.

(3) FRANÇOIS premier enleva à l'Italie

quelques-uns de ses Artistes. Marie de Médicis ne lui enleva que des Traitans ; & malheureusement la seconde Colonie fructifia plus que la première.

(4) ON aurait facilement dispensé notre Sibyle d'appercevoir de si loin Conchini , plus connu sous le nom du Maréchal d'Ancre. Il ne méritait ni ce haut Grade Militaire , ni la faveur dont il jouit à la Cour. Il abusa de cette faveur avec une impudence encore plus révoltante que sa fortune même. On sait quel en fut le résultat , & à quels excès le Peuple se porta contre lui après sa mort. On déterra son cadavre , on le pendit , on le dépeça. On vit un homme , bien vêtu , lui arracher le cœur , le faire cuire sur des charbons , & le manger... Le mien se soulève à cet horrible récit. Il me semble écrire sur l'Histoire des Cannibales. Blâmons les attentats de Conchini , & plaignons ceux qui s'en vengerent par de tels excès.

(5) QUEL fut donc le crime réel de la Maréchale d'Ancre ? Son supplice fut horrible ; apparemment que les forfaits en étoient dignes. C'est ce qu'on ne voit ni par son Procès,

ni par les motifs de l'Arrêt qui la condamne. Une Etrangere, de basse extraction, s'est vue honorée de la confiance d'une Reine qu'elle a en quelque sorte élevée. Elle abuse de la faveur, comme c'est assez l'usage : elle a même pu abuser de la confiance de sa Souveraine, autre usage également trop commun. On voit là une coupable digne de punition, mais non pas digne du bûcher. Ce supplice est réservé pour d'autres crimes, & il ne dépend point d'un Tribunal de l'appliquer arbitrairement. La clameur publique n'est pas même une raison suffisante. Les Juges sont les interprètes de la Loi, & non des fureurs momentanées du Peuple. Ils sont faits pour les contenir, & non pour les partager. En un mot, on ne peut excuser cet arrêt qu'en admettant que les Juges crurent la Galligai forcieri; & s'il est ainsi, comment excuser les Juges ?

(6) LA destinée de Marie de Médicis ressemble beaucoup à celle de Charles le Gros. La fin de leur carrière fut également désastreuse ; & eux seuls, peut-être, se souvinrent alors qu'ils eussent jamais regné.

(7) RICHELIEU, né avec une ame active,

avait absolument besoin d'être quelque chose. Il essaya de tout , même de la Théologie & de la Controverse ; & il eût sans doute fini par être grand Evêque s'il eût manqué l'occasion d'être grand Ministre. On le vit même essayer de joindre les talens du Poëte à ceux du Politique ; mais il prouva qu'il lui était plus facile de mettre en mouvement tous les Souverains de l'Europe que de faire bien agir & bien parler quelques Héros de théâtre. Il eut la faiblesse d'être jaloux de Corneille, & la grandeur d'ame de lui continuer ses bienfaits. Il fonda l'Académie Française , & donna un langage à la France , en même tems qu'il lui donnait une constitution. Il fut vindicatif & trop souvent cruel. Il éraya l'arbre , mais il en coupa quelques branches utiles. Cependant c'est à lui que la France doit sa tranquillité intérieure. La Fronde eût été beaucoup plus dangereuse si la racine des guerres civiles n'eût pas été à demi arrachée dès le règne précédent. Louis XIV n'eut que la peine d'achever l'ouvrage de Richelieu. Quand on songe aux désastres que la guerre civile cause dans un Etat & qu'on se rappelle que ces désastres subsistaient depuis tant de siècles , sans doute que le

notre doit quelque reconnaissance à l'Hercule qui a coupé les têtes de cette hydre tant de fois renaissante, & que tant d'efforts n'avaient pu détruire.

(3) Louis XII, né sans passions, ne fut cependant pas entièrement dénué de vertus ; mais il manqua de cette énergie qui leur fait prendre l'effort. Il était courageux à la guerre & faible sur le trône. Jugeant bien, mais n'osant agir. Jaloux d'une autorité qu'il ne faisait point valoir, & ennemi secret du Ministre qui travaillait à la maintenir. Il se fit de grandes choses sous son règne auxquelles il ne prit aucune part, & il eut le malheur d'en contrarier plusieurs. Un malheur encore plus grand dans ce Prince fut de n'aimer presque rien, pas même la vie à laquelle il renonça avec une espèce de joie. Quand on ambitionne de quitter la maison, il est rare qu'on s'occupe à la réparer & à l'embellir.





NOTES

SUR LE CHAPITRE VIII.

1.) **A**VEC toutes les qualités qui peuvent rendre une femme aimable & une Reine chère à la Cour, Anne d'Autriche ne trouva presque jamais que des dégoûts dans la sienne. Louis XIII ne lui rendait point justice, & Richelieu s'efforçait de la lui rendre suspecte. Devenue Régente, elle n'en fut pas plus tranquille. On lui reprochait la confiance qu'elle avait dans Mazarin, comme on lui eût reproché celle qu'elle aurait eue dans tout autre. Ce Ministre en abusa peut-être moins qu'il n'en usa trop. On regrettrait de le voir si puissant : on oubliait les grands travaux du Ministre pour ne se rappeler que le crédit & les richesses de l'Italien. Il était difficile qu'une Princesse qu'on avait toujours éloignée des affaires pût gouverner par elle-même ; & si au lieu d'un Etranger, elle eût choisi pour premier Ministre un Français, peut-être eût-elle encore fait plus de jaloux. Quoi qu'il

qu'il en soit, ni l'un ni l'autre ne trahirent l'Etat qu'ils gouvernaient. Anne d'Autriche continua la guerre contre son frere qu'elle aimait & contre sa Patrie qu'on ne peut jamais haïr. Elle pardonna beaucoup de ces injures qu'une femme pardonne si rarement, & qu'une Reine pouvait punir avec tant de facilité. Assez ferme pour ne pas céder à l'orage ; mais peut-être plus propre à lui résister qu'à le prévenir.

(2) Il y eut aussi peu de rapport entre le caractère de Richelieu & de Mazarin, qu'il se trouve de ressemblance dans leur fortune. Le hazard la commença, l'intrigue & leur mérite l'acheverent. Mazarin n'eut ni l'audace, ni l'élévation de son prédécesseur, c'est-à-dire de Richelieu, (car il ne faut point honorer de ce titre l'Evêque de Beauvais, plus propre à gouverner son Diocèse qu'un grand Etat.) L'Italien substitua la souplesse à la vigueur du François. Il fut moins ardent à faire le bien & le mal, moins sensible aux injures, moins prompt à se venger. Il permettrait de tout dire, pourvu qu'on le laissât faire. Cependant il marchait au même but par des routes différentes, & l'on peut dire qu'il y parvint. Il céda toujours à

l'orage & le dissipa toujours en lui cédant. Un exil n'était pour lui qu'un moyen de plus pour affermir son autorité. Ce qui eût détruit celle de tout autre élevait la sienne. Au surplus , aimant ses intérêts , sa gloire , & même celle de la France , il travailla & réussit en partie à concilier ces trois objets si opposés. Il accumula une fortune prodigieuse ; il fut regardé comme le plus habile Ministre de son tems ; il donna l'Alsace à la France , l'Infante à Louis XIV , & par les suites de ce mariage, l'Espagne à la Maison de Bourbon. On voit par une de ses lettres, qu'il avait entrevu cet événement ; mais s'il n'est pas certain qu'il l'ait prévu, au moins est-il sûr qu'il l'a préparé. Don Louis de Haro , Ministre de Philippe IV , disait en parlant de celui d'Anne d'Autriche : *il a un grand défaut en politique, il veut toujours tromper.* Ce reproche était aussi vrai que sage. Le Cardinal Mazarin mettait de la ruse par-tout , soit pour faire le bien , soit pour opérer le mal. Il semblait vouloir tout dérober , & il était moins jaloux d'être toujours heureux que d'être toujours impénétrable.

(3) ON pourrait appeller la Fronde une

guerre comique, si le sang n'y eût pas coulé comme dans une guerre sérieuse. A cela près, tout semblait y tenir de la plaisanterie. Les couplets accompagnaient les canonades; les vaincus chantaient eux-mêmes leurs défaites; on réglait les opérations militaires dans les tavernes. Un Archevêque de Paris s'érigeait en Colonel; il montait en chaire pour ordonner une sortie, &c. Ceux qui entreprirent cette guerre auraient été, sans doute, bien embarrassés pour en déduire les motifs. On cabalait, on se battait, parce qu'un demi-siècle auparavant on avait cabalé, on s'était battu. » Ce furent, dit un » de nos plus grands Ecrivains, les dernières » étincelles d'un feu qui avait long-temps dé- » solé toute la France ». Ajoutons : & qui ne se ralluma point, faute d'aliment.

(4) Une Secte naissante est presque toujours inconnue; & lorsqu'elle se fait connaître, elle est déjà redoutable. Ainsi rien de plus difficile que de l'empêcher d'éclore, si ce n'est peut-être de la contenir quand elle est établie. On fait, d'après plus d'une expérience, que les supplices ne servent qu'à enflâmer la ferveur des Sectaires. Dailleurs, il est cruel de punir si ri-

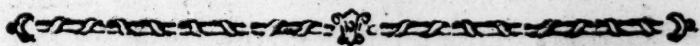
goureusement un malheureux qui se trompe , ou qu'on a trompé. D'autre part , est-il indifférent que tout devienne secte dans un Etat Monarchique ? Non, sans doute ; il ne faut qu'un Trône & qu'un Autel. Il faut que l'Autel antique soit maintenu , protégé par le Trône. Toute innovation mene au trouble ; toute secte nouvelle est turbulente. Mais lorsqu'elle s'est instalée dans un pays , malgré toutes les précautions qu'on avait cru devoir prendre, malgré les menaces , malgré d'autres moyens encore plus violens , & à coup sûr , portés trop loin ; en un mot , quand une foule de défaites l'ont guérie de l'esprit de révolte ; qu'elle est paisible ; qu'elle ne peut même plus être dangereuse ; alors c'est peut-être le cas de l'abandonner à elle-même , ou du moins de la surveiller sans oppression. Moins vous paraîtrez vous occuper d'elle , moins elle se croira menacée , & moins elle se croira importante. La ferveur s'affaiblira, parce que tout s'affaiblit , & qu'on se lasse de se tenir dans une attitude à prétentions quand on manque de spectateurs ; qu'on se lasse encore plus de ne pouvoir prétendre à ce qui flatte généralement les hommes , aux faveurs de la Cour , aux prééminences dans la société. Mais si l'au-

torité se réveille, le zèle se réveillera ; on fuira sa Patrie pour garder ses opinions , &c. &c.

(5) Louis XIV a donné son nom au siècle où il a vécu : c'est un titre bien recommandable auprès des siècles suivans. Pour juger de ce que lui doit la France , il ne faut qu'examiner ce qu'elle était avant lui. Nulle industrie, nul commerce , point de Marine , point de Manufactures , peu de bonnes loix , peu d'ordre dans les Tribunaux ; nulle police dans l'intérieur de l'Etat , & encore moins dans les Villes ; un Militaire peu nombreux & sans discipline ; un avant-goût des arts , mais aucun art perfectionné : telle était la France quand Louis XIV en devint le Souverain. Elle manquait de tout, & son Roi lui donna tout. Il procura à la Nation qu'il gouvernait l'ascendant du Génie & des Arts sur toutes celles de la terre , & celui des armes sur toute l'Europe durant plus de quarante ans. Il ne s'abandonna point lui-même quand la fortune parut l'abandonner , & il fut grand jusques dans ses malheurs. Il fit des fautes, parce qu'il est difficile de ne jamais se méprendre dans le cours d'une longue administration ; mais quand le bien l'emporte infiniment sur le

mal ; quand ce bien est de nature à survivre long-tems au Roi même qui l'a opéré , il mérite les éloges & la reconnaissance de la postérité qui en jouit. C'est dans cette balance qu'on pèse aujourd'hui les actions de Louis XIV. A travers les faiblesses de l'homme , on distinguera toujours en lui les vertus du grand Roi.





NOTES

SUR LE CHAPITRE IX.

(1) **T**OUT changea sous le Gouvernement de Louis XIV. On ne vit jamais tant de femmes briller à la Cour, & jamais elles n'eurent moins d'influence sur le Gouvernement. Elles présidaient aux plaisirs & ne se mêlaient d'aucune affaire. Louis XIV faisait beaucoup pour elles, & rien par elles. Chacun pense que Madame de Maintenon eut une grande autorité, elle n'eut que de la considération : elle ne demanda jamais rien ni pour elle ni pour ses plus proches : elle se reposait de tout sur Louis XIV, sur qui, en effet, elle pouvait s'en reposer. Il fut obsédé vers la fin de son Règne par des conseils qu'une femme du caractère de Madame de Maintenon ne lui eût point donnés. Le caractère de cette Dame était la modération. Elle eut même avec beaucoup de mérite celui de se méfier de ses lumières : mais il en est de régner comme de faire toute autre chose ; on ne s'avise guères de se méfier de soi-même quand

on a eu lieu de s'applaudir durant cinquante ans. Il peut arriver , cependant , que les circonstances deviennent plus difficiles ; que l'attention se relâche à mesure que la confiance augmente , & qu'on tolère enfin par habitude ce qu'on eût rejeté d'après un mur examen. C'est à cette seule cause qu'il faut attribuer certaines méprises de Louis XIV. Il se trompa quelquefois ; mais il évita encore bien plus souvent d'être trompé.

(2) Tout Roi qui aime la gloire protège nécessairement les arts qui la perpétuent. Louis XIV en est un exemple , après beaucoup d'autres , & de tels exemples ne furent jamais donnés que par de grands hommes. Il appella les arts auprès de lui , parce qu'il les aimait & qu'il ne les craignait pas. Ils ne seront jamais ni indifférens , ni redoutables qu'aux Princes qui se feront à eux-mêmes l'aveu de leur incapacité. On est saisi d'admiration en parcourant la liste de tant d'hommes célèbres dans tous les genres qui ont illustré le beau règne de Louis XIV. Il semble , en effet , que les grands Rois n'aient qu'un signal à donner ; ils voyent éclore à l'instant des hommes dignes de seconder ou d'illustrer leurs travaux.

(3) Le mérite de Corneille, est si universellement connu, il a été si souvent & si bien discuté, qu'on pourrait faire un gros volume sur cette matière & ne rien dire de nouveau. Voulez-vous élever votre ame ou enflâmer votre génie : lisez Corneille. Il vous apprendrait même à penser & à sentir fortement, si ces deux facultés pouvaient s'acquérir : mais écoutez-le avec un esprit attentif plutôt qu'avec une oreille attentive. Il néglige souvent l'art très-difficile d'orner par l'élégance des expressions une idée nécessairement commune. Ses ouvrages ressemblent à ces monumens gigantesques, dont l'ensemble ne respecte pas toujours les règles de l'architecture.

(4) JAMAIS le cœur ne parla mieux son langage que dans Racine, & jamais ce langage ne fut ni plus élégant, ni plus épuré. C'est l'art, porté à sa perfection, qui vient à l'appui du plus heureux naturel ; c'est le naturel le plus esquis orné de toutes les richesses de l'art. Ce grand Poète se fait tellement aux ressources de son génie & de son ame qu'il négligea souvent les effets purement physiques pour ne s'occuper que de la gradation morale. Admettons-le sans blâmer ceux qui emploient ce qu'il

a dédaigné. L'abus seul est blâmable & nuisible dans tout ce qui est du ressort du génie & du goût. Il y a dans Racine des scènes purement élégiaques; il a quelquefois eu recours à de faibles moyens: cependant, c'est un des Poètes les plus parfaits, que la nature ait encore produits. Il nous charme, il nous touche, il nous subjugué: ne le chicanons point sur sa manière d'y parvenir; mais aussi gardons-nous de blâmer ceux qui y parviennent par d'autres moyens.

(5) Voici un de ces Ecrivains dont le mérite n'a jamais trouvé de Détracteurs, & auquel on n'ose pas encore opposer de rivaux. Un siècle & plus, écoulé depuis la mort de Molière, n'a point altéré sa réputation, ou plutôt elle n'a fait que s'accroître. On connaît aujourd'hui tout ce qu'il vaut; on ne l'avait guères que senti lorsqu'il parut. Il fut obligé de se créer des Auditeurs dignes de lui. Ce qui fait peut-être le plus grand éloge de ses productions, c'est qu'elles nous charment toujours, quoiqu'elles aient perdu en partie l'à-propos qui fait tout valoir. L'Auteur nous force à rire encore des ridicules qu'il a corrigés. Ce sont des Portraits dont le costume n'est plus de mode, mais dont la vé-

rité nous atteste la ressemblance. Disons plus ; on connaît mieux aujourd'hui ce que Molière a de défectueux , & cette connaissance ne déroge rien à notre admiration.

(6) Un homme de beaucoup d'esprit & qui a couru avec succès la carrière de la Fontaine , a dit de ce grand modèle ; » que si la nature parlait elle emprunterait le langage qu'il lui a tracé » d'avance « . C'est caractériser en deux lignes le langage de la Fontaine & celui de la nature. Une Académie estimable vient de proposer l'Eloge de cet homme si simple & si sublime. Des plumes exercées & éloqu岸tes ont rempli cet objet , & un homme , sans doute aussi modeste que la Fontaine lui-même , puisqu'il se déroge à nos applaudissemens , a fourni aux dépenses du prix. L'Ecrivain à qui l'on décerne ces honneurs ne les avait sans doute pas plus prévus qu'il ne les eût recherchés. Il faisait tout par vocation & rien par ambition. Il n'était pas même dans la nature de faire autre chose. Il n'eut que du génie ; il fit de bons ouvrages ; mais il ne fit point sa fortune. On le lisait & on le négligeait , parce qu'il se négligeait lui-même , & qu'il est rare que ceux qui ont du pouvoir daignent recher-

cher ceux qui n'ont que du mérite. Quoi qu'il en soit, le mot de Molière en parlant de Racine, de Boileau & de la Fontaine : *Nos beaux esprits n'effaceront jamais le bon-homme* ; ce mot, dis-je, s'est vérifié dans toute son étendue. La Fontaine est un des Auteurs qu'on effacera le moins, & même qu'on parviendra le moins à imiter. C'est que son génie tenait à son caractère, & qu'il sera aussi difficile & aussi rare de posséder l'un que l'autre.

(7) Je fais bien qu'une Nation pourrait être illustre, puissante, & n'avoir point d'Opera ; mais qu'elle en ait un, c'est un avantage de plus pour elle. On sait qu'Alexandre fut sensible aux charmes de la Musique : Thymotée maîtrisait l'ame de ce Héros, qui ne fut jamais la maîtriser lui-même. Achille jouait de la Lyre quand il ne combattait pas ; & les Princes, les Courtisans Français, qui combattirent presque en chemise à Steinkerque, avaient plus d'une fois entendu les Madrigaux que chantent Renaud & Armide. Laissons reposer le courage quand il n'a rien à faire : s'il s'endort au son de la lyre, la trompette saura le réveiller à propos. Louis XIV, qui voulait tout avoir, eut

un Opéra tel qu'il pouvait être alors. Quinault fit d'excellens Poèmes. Lully y joignit une Musique, qui, pour son tems, dut paraître admirable. On n'a pas encore fait mieux dans certaines parties ; mais d'autres ont été portées infiniment plus loin. On ne veut pourtant pas approfondir ici une matière sur laquelle on a si long-tems & si chaudement disputé. Un bon ouvrage prouvera toujours cent fois plus que les meilleures dissertations. Soyons reconnaissans envers Lully, admirons quelquefois Rameau, & accueillons le savant Germæin * qui est venu nous découvrir les secrets de notre propre Langue. On n'avait combattu qu'avec des raisons ou des injures ; il a tranché la question par des exemples & des modèles.

(8) ON a justement surnommé Despréaux le Poète de la raison ; mais tout change au point qu'on a cherché depuis à lui ravir jusqu'au titre de Poète. Que faut-il donc faire pour le mériter ? Presque tous les raisonnemens de cet Ecrivain sont en images ; les images sont vraies, les expressions pittoresques, les vers harmo-

* M. le Chevalier Gluck.

222 *Commentaire du Chapitre IX.*

nieux ; & il n'est pas moins le Législateur de notre Langue que de notre Poésie. Jamais , dit-on , *un vers n'est parti de son cœur*. C'est qu'il n'a voulu parler qu'à l'esprit. Je crois pourtant que ce vers ,

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable ,
ainsi que toute l'Épître dont il fait partie & à laquelle il pourrait servir d'Épigraphe ; je crois , dis-je , que tout ce morceau est l'expression d'un cœur ami du vrai autant qu'elle est celle d'un esprit juste. On n'enfante pas un chef-d'œuvre sur un point moral sans que le cœur y ait eu quelque part.

(9) Le dernier siècle fut le triomphe de la Poésie. Elle emprunta presque tous les tons & parvint à les saisir presque tous. Ce fut aussi le règne de la haute éloquence qui tient toujours de près à celui de la haute poésie. Fénelon déploya toutes les richesses de cette dernière sans adopter ses travers. Pascal devinait le génie de notre Langue , déjà soupçonné en partie par Saint-Evremond. La Bruyère s'en appropriait le Mécanisme & lui donnait un jeu tout nouveau. Il est vrai que le plus grand nombre des

Profateurs marchaient encore sur des échasses, ou n'avaient qu'une démarche embarrassée. Osons le dire ; c'est dans notre siècle que la Prose Française a acquis cette marche libre & franche que de vieilles formules & de mauvaises imitations avaient si long-tems gênée.

(10) AUGUSTE disait: *j'ai trouvé Rome toute de brique , & je la laisse toute de marbre.* Louis XIV aurait pu dire : j'ai trouvé la France encore barbare & je la laisse policée : elle n'offrait que des édifices dignes des Gots , & je l'ai décorée de monumens que Rome & la Grèce lui eussent enviés. Il semble même que ce Monarque aurait pu réclamer les Architectes comme les monumens. Le désir de lui plaire développa le génie des uns comme ses ordres firent élever les autres. Mettez Louis XI, à la place de Louis XIV , il n'y aura ni Mansard , ni Lenotre ; mais le dernier de ces Princes paraît , & un élève d'Hyppocrate devient Rival de Vitruve.

Il serait superflu de rappeler ici les noms de tous les Artistes qui ont illustré son règne & son goût. Leurs ouvrages parlent pour eux bien plus éloquemment qu'on ne pourrait le faire. Ce fut le règne des beaux Arts , parce que ce

fut le règne d'un Roi à qui rien n'était indifférent , & qui ayant , de plus , la passion de la gloire , encourageait tout ce qui était glorieux & utile.

(11) Le désir de faire le bien est un trait de lumière qui peut éclairer les Souverains sur le choix de leurs Ministres. Ce choix sera presque toujours digne du motif qui le dirige , ou plutôt il semble que les bons Ministres se présentent comme d'eux-mêmes aux Souverains qui ambitionnent la gloire de bien gouverner. Auguste , quand il cessa de proscrire , fit choix de Mécène ; Louis XII , qui ne proscrivit jamais personne , adopta d'Amboise ; Henri IV eut Sully , Louis XIV Colbert , &c. On pourrait bien facilement étendre cette énumération jusqu'à nos jours. Au surplus , Colbert était l'homme de son siècle le plus propre à seconder les grandes vues de son Souverain , & même à les lui suggérer , s'il eût été nécessaire. Il connut toute l'importance de la branche d'administration qui lui était confiée : il en vivifia toutes les parties. Le commerce existait à peine ; il lui fit prendre l'essor , & embrasser les deux Mondes. L'industrie était encore à naître ; il
la

la fit éclore & la répandit d'un bout de la France à l'autre. Il connut les productions, les ressources & les besoins de chaque Province : des Manufactures occupèrent les hommes que la terre ne pouvait occuper : elles pourvurent à nos besoins & même à nos fantaisies de toute espèce. Nos voisins se virent bientôt réduits à se fournir chez nous de ce qu'ils nous fournissaient auparavant, & Colbert apprit à l'Europe & à la France même de quoi les Français sont capables quand on excite leur émulation. Ce fut encore lui qui présida au rétablissement, ou plutôt à la création de la Marine Française ; car s'il y en avait eu quelques essais sous le règne de Louis XIII, il n'en restait nuls vestiges quand Louis XIV entreprit d'en former une. Cette grande opération ne fut que l'ouvrage de dix ans. La France devint, presque en un clin d'œil, Puissance Maritime, & plus d'une fois elle fit trembler celles qui jusqu'alors avaient pris exclusivement ce titre. Il est superflu de rappeler ici ce que fit Colbert en faveur des Lettres & des Arts ; ils ont eux-mêmes pris soin d'en instruire la postérité. Elle jugera Colbert, non sur les clameurs de quelques Contemporains, mais sur le bien qu'il a fait & sur les

suffrages d'hommes capables de l'apprécier comme il avait su les apprécier lui-même. L'ardeur que Louis XIV eut pour les conquêtes nuisit beaucoup aux vues économiques de son Ministre. Qu'on se rappelle tout ce que ce dernier a établi ou maintenu durant quarante années de guerre, & l'on jugera ce qu'il aurait fait sous un règne plus paisible. Il fut sans cesse occupé à soutenir d'une main l'édifice qu'il avait construit, & à lutter de l'autre contre les accidens qui tendaient à l'abattre.

(12) Le célèbre Marquis de Louvois était dans son genre l'Emule & le Rival de Colbert; mais cette rivalité ne cessa jamais de tourner au profit de leur Maître commun. Ils travaillaient à qui le servirait le mieux, sans chercher à se desservir l'un l'autre. Louvois eut cette inflexibilité de caractère qui dégénère trop souvent en dureté. On désirerait qu'un Ministre pût toujours être ferme sans être jamais dur. Peut-être, cependant, le caractère de M. de Louvois influait-il beaucoup sur le succès de ses opérations. La discipline fut introduite parmi les Troupes Françaises qui ne l'avaient jamais connue auparavant. Le soldat fut à la fois vêtu, payé &

exercé. On répara les anciennes fortifications & l'on en construisit de nouvelles. En peu de tems la France devint elle-même une espèce de forteresse. Etais-il question de tenter de nouvelles conquêtes ? rien de ce qui dépendait du Ministre ne retardait les opérations. Il semblait avoir prévu toutes celles de la campagne, qui le plus souvent ne lui étaient pas communiquées. D'amples magasins assuraient par-tout les subsistances : des munitions de toute espèce , & toujours placées sous la main des Généraux , accélèrent toutes leurs entreprises. Nulle conquête ne fut retardée par la faute , & la France lui en dut même quelques-unes : telle fut celle de Strasbourg & en grande partie de la Franche-Comté. On lui reproche , avec raison , d'avoir quelquefois porté Louis XIV à abuser de ses succès , ou de les avoir assurés par des exécutions trop violentes. L'incendie du Palatinat en est une preuve. Louvois , enfin , prit trop souvent les abus de la guerre pour les loix de la guerre. Peu lui importait de faire haïr le Conquérant pourvu qu'il le fit redouter.

(13) Le Grand Condé naquit Général, comme Homère était né Poète , & comme lui, il n'eut

guères d'autres Maîtres que son Génie. Il commandait des armées & gagnait des Batailles dans un âge où c'est beaucoup de savoir obéir. Il mit dans ses expéditions tout le courage & toute l'impétuosité d'Alexandre ; & si Condé fût né à la place du Héros Macédonien, la Perse eût été également conquise.

(14) TURENNE, le digne Emule de Condé, ne l'égalait qu'à force d'expérience. Il eut pour Maître le célèbre Prince Maurice d'Orange ; mais l'Elève alla beaucoup plus loin que l'Instituteur. Il fit du métier de la guerre une science de calcul & de raisonnement. Audacieux quand il fallait l'être, mais plus naturellement circonspect, il fut également propre à l'attaque & à la défense, également fait pour conserver & pour conquérir. On sait qu'il fut le père des Soldats, en même tems qu'il était le modèle des Chefs. Toutes les Troupes Françaises prirent le deuil à sa mort. C'est le panégyrique le plus éloquent qui ait jamais été fait d'aucun Général. Un autre éloge spécialement du Vicomte de Turenne, c'est d'avoir toujours tiré le plus grand parti des moyens les plus faibles. C'était particulièrement de lui que par-

fait Hamilton quand il disait : » En ce tems-là
» il n'en était pas comme de nos jours ; de
» grands Généraux commandaient de petites
» armées , & ces petites armées faisaient de
» grandes choses ».

(15) LE Maréchal de Luxembourg, élève du Grand Condé, se montra digne d'avoir été son disciple & son ami. Il y a peu de Généraux qui aient en leur faveur des actions plus brillantes & en plus grand nombre que Luxembourg. Il avait persuadé aux Français qu'ils étaient invincibles sous lui , & il fallait être un bien grand homme pour inspirer cette confiance à tant d'autres. Le Grand Condé disait qu'un habile Général peut être quelquefois battu , mais qu'il ne doit jamais être surpris. Luxembourg fut deux fois surpris , sans qu'il lui ait été possible de le prévoir ; mais il ne fut point battu. Il trouvait dans son génie de quoi réparer subitement une inadvertence ou une trahison. Il fut rarement abandonné de la Fortune ; mais on peut dire qu'elle-même ne le trouva jamais en défaut. Ce fut , à cet égard , un favori qui fit tout ce qu'il fallait pour mériter & maintenir sa faveur.

(16) LE Maréchal de Catinat n'obtint ce haut grade qu'après avoir passé par tous les autres. Il eut tout à faire pour être quelque chose, & l'on fait ce qu'il fut : il gagnait une bataille avec le même flegme dont il ordonnait un campement ; & lorsque des intrigues de Cour le rendirent inutile à l'Etat, il porta dans sa retraite le caractère qu'il avait eu à la tête des armées. Un Ecrivain célèbre a dit de Catinat, qu'il aurait été bon Ministre, bon Chancelier comme bon Général. Il fut quelque chose de plus encore, il sut être Philosophe dans la retraite & au milieu d'une espèce de disgrâce ; & en ne regrettant ni ne désirant rien, il se montra supérieur à tout. Il y aurait encore bien d'autres Généraux à citer. Pompée disait fastueusement qu'en frappant du pied contre terre il en ferait sortir des Soldats. Louis XIV, sans le dire, parut durant 40 ans n'avoir qu'à ordonner aux grands Généraux de naître, & ils naquirent. Lorsqu'il eut perdu Turenne, & que Condé cessa de commander ses armées, il trouva encore de dignes successeurs à ces deux grands Hommes. Le Duc de Vendôme est certainement de ce nombre. Ce petit-fils de Henri IV ne parvint au Généralat que comme y arrive

un soldat de fortune. Il était cependant né Général, & dans toutes les opérations il fit plutôt usage de son génie que de son expérience; mais ce génie le servit toujours à propos. De plusieurs batailles qu'il livra au fameux Prince Eugène, il n'en perdit aucune, & il en gagna deux. C'est beaucoup quand on a en tête un pareil Ennemi. Combien de Généraux qui ne durent leurs triomphes qu'à l'imprudence ou à l'ineptie de leurs adversaires!

L'inexpérience indocile
Du Compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Rousseau.

Vendôme eut la gloire de placer & d'affermir la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe V. Il partit de France presque seul & sans savoir s'il trouverait une armée en Espagne. Son nom seul en rassembla une autour de lui. Espagnols & Français, tous s'empressent à combattre sous ses ordres. La Victoire le suivit dans toutes ses expéditions, & sa mort seule mit fin à ses triomphes. Un Prince qui n'aimait pas le Duc de Vendôme dit, en apprenant qu'il partait sans Troupes : *ce n'est qu'un homme de plus.* Louis

XIV, & encore plus les succès du Général, firent bientôt sentir à ce Prince ce que c'est dans certains cas qu'un homme de plus & ce qu'il peut faire.

La liste serait longue si l'on voulait citer tous les Guerriers qui se distinguèrent sous ce long règne. Tel fut en particulier Villars, cet homme qui lutta sans cesse avec son Roi contre la fortune, & qui la força presque toujours à se ranger sous ses drapeaux. Il eut la gloire de réparer en une seule campagne tous les malheurs de la France, & de conclure une paix que ses succès avaient préparée. Villars, au surplus, n'avait ni dans le caractère ni dans le propos cette modestie qui sied si bien au vrai mérite; mais il avait un mérite suffisant pour faire tolérer en lui ce défaut.

Jettons-nous les yeux sur les Chefs qui firent prendre à la Marine Française un ascendant qu'elle n'avait jamais connu: nous verrons d'abord un du Quesne, le Ruitier de la France & vainqueur du Ruitier Hollandais; un d'Estrées qui pour son coup d'essai eut ce même Ruitier à combattre & rendit toujours la victoire indécise: un Tourville, vainqueur des Anglois & des Hollandais réunis: un Chateau-Regnault, un Mar-

tel, un Forbin, un Bart, un Dugué-Trouin, &c. tous hommes qui firent autant pour illustrer la Marine Française, que Louis XIV pour la rendre formidable, & dont la gloire ne perdit rien quand cette Marine eût perdu son ascendant.

(17) Trop souvent on juge de la sagesse d'un règne comme d'une opération de calcul, par le résultat. On oublie le chapitre des événements, toujours si difficile à calculer. Louis XIV n'en connut pas lui-même toute l'étendue: quarante ans de succès l'avaient accoutumé à ne plus douter de sa fortune. Cependant la guerre la plus juste qu'il eût jamais entreprise, fut la moins heureuse de toutes, ou plutôt la seule malheureuse. D'autres calamités s'y joignirent; de manière qu'un Roi qui ambitionna toujours de voir son Peuple & son Etat florissans, les vit en proie à mille désastres. Il n'abandonna cependant point le vaisseau, même au plus fort de la tempête; mais il ne le ramena au port que bien délabré, & l'on ne manqua point d'attribuer au Pilote les brèches qu'il eût fallu n'imputer qu'à l'orage.





NOTES

SUR LE CHAPITRE. X.

(1) **L**E tems du système ressemble beaucoup au tems de la féerie. Tout y était factice & illusoire. Tel qui s'était éveillé pauvre, se couchait riche ; & tel qui s'était couché riche , se réveillait pauvre. Il n'y eut jamais tant d'éclat, tant de gaieté & moins d'opulence réelle. On pourrait comparer ce qui se passait alors en France à ce qui se pratique dans nos Opera. Tout y est brillant jusqu'au moment où la toile tombe. Alors l'illusion cesse : on se rappelle que le Temple du Soleil n'était que de l'oripeau , & qu'on n'a vu les Champs-Elisées qu'en peinture.

(2) Le Ministère du Cardinal de Fleury eut peu d'éclat , parce qu'il avait lui-même peu d'ostentation ; mais la France fut heureuse tant qu'il ne fut point contrarié. Il la guérit de ses plaies par un sage régime. Il fit plus pour elle

par la modération , que d'autres n'eussent fait par des moyens plus impérieux. Quand le malade est robuste au fonds, délivrez-le des causes étrangères qui le fatiguent , & du reste laissez-lui le soin de se rétablir. On vit, sous ce Ministère , la France respectée sans avoir fait même l'essai de ses forces ; & lorsqu'elle fut contrainte de les employer , on vit ses rivaux naturels n'en prendre aucun ombrage. Son Roi devint l'arbitre des Rois , & il eut la gloire de dispenser plus d'une Couronne. En un mot le Cardinal de Fleury réussit dans tous les plans qu'il s'était formés. Il fut moins heureux dans d'autres qu'on dit qu'il n'approuvait pas. Il est difficile de bien faire ce qu'on ne fait qu'avec répugnance. Pour que le génie agisse avec liberté , il ne faut pas que le scrupule combatte ses opérations. Mais , dira-t-on , pourquoi des scrupules quand on est homme d'Etat ? Je répondrai, pourquoi un homme d'Etat n'aurait-il jamais de scrupules ? Ce serait une singulière morale ; & elle ne sera toujours que trop suivie , sans qu'il soit besoin de l'ériger en précepte.

(3) La Guerre de 1732 fut une suite con-

tinuelle de victoires : celle de 1740 , moins heureuse & moins juste à quelques égards , offre encore une foule d'actions dignes de toute l'attention de la postérité. Les campagnes de Flandres , celles de M. le Prince de Conti en Savoie & en Piémont , seront pour l'Histoire une riche moisson de hauts faits. Les événemens de la dernière guerre , que Louis XV soutint plutôt qu'il ne l'entreprit , furent , il est vrai , moins heureux ; cependant elle offre encore beaucoup de ces actions de vigueur & d'éclat qui caractériserent dans tous les tems le genre de courage particulier aux Français. Telles sont, entr'autres , la prise de Mahon , qui passait pour imprenable ; la victoire navale qui coûta la tête à l'Amiral Bingh ; les batailles d'Hastembec & de Lutzelberg ; celle de Vezel , gagnée en chemise ; celle de Berghem , presque sans armée , contre une armée & un Général formidables, &c. &c. D'ailleurs, cette guerre avait-elle été prévue ? avait-elle pu l'être ? Qui l'avait cherchée ? Ce qu'un Roi peut faire de mieux en pareil cas, c'est de ne rien épargner pour se bien défendre , & même pour attaquer avec avantage. La fortune plane sur le reste. Il est des momens critiques pour les Etats comme

pour les individus ; & quand les accidens se multiplient , c'est les vaincre que de ne pas y succomber entierement.

(4) IL sera toujours beau d'avoir sçu terminer , avec quelques lignes d'écriture , trois siècles de guerre & de haine , aussi injuste l'une que l'autre. Le meilleur usage qu'on puisse faire de l'art d'écrire , c'est de l'employer à cimenter la paix entre les Nations. La politique de THÉRÈSE & de Louis XV est bien supérieure à celle de François I & de Charles-Quint. C'est le signal du bonheur donné à deux grands Peuples , & l'Europe serait heureuse si un pareil exemple était par-tout imité. Ce bonheur général n'est peut-être pas encore bien prochain ; mais jouissons du nôtre. Le digne gage qu'on nous a donné de cette alliance est en même tems le garant de la félicité du Monarque & des Sujets.

(5) LES Anciens ne demandaient point à Jupiter pourquoi sa foudre avait frappé tel arbre ; mais ils ne touchaient plus à l'arbre qu'elle avait frappé.

(6) IL faut respecter les nuages de la politique & le silence de la Druidesse. N'imitons point ces Commentateurs indiscrets qui travestissent ce qu'on leur dit, & qui expliquent ce qu'on ne leur dit pas. Ici le commentaire pourrait être long & ne rien éclaircir.

(7) APRÈS avoir soutenu & imprimé que l'homme serait plus vertueux s'il ne savait rien, il était naturel de soutenir & d'imprimer encore qu'il serait plus heureux s'il ne possédait rien. Il a fallu en chercher des exemples chez les Sauvages, & ces exemples ne s'y trouvent point. Les Sauvages, qu'on suppose être encore dans l'état de pure nature, mangent leurs semblables ; ce qui n'est certainement ni dans la nature de l'homme, ni dans celle du bonheur, ni même dans celle de la vertu.

(8) SI le Patriotisme est une vertu, l'indifférence, à cet égard, est donc un vice. Il est aussi naturel d'aimer sa Patrie que d'être attaché à sa maison. Ne renversez pas celle de votre voisin, j'y consens ; mais étayez la vôtre.

(9) UNE Nation qui cesse de s'estimer elle-

même perd bientôt l'estime de toutes les autres. Plus vous les exaltez , plus elles vous méprisent. Rendez-leur justice , comme Annibal la rendait à Scipion , mais sans se placer au-dessous de lui.

(10) LA Prophétesse aurait cessé de l'être si elle eût voulu dire que la Philosophie ne produirait aucun bien. Elle donne à l'ame plus d'énergie , à l'esprit plus d'étendue , au génie même plus d'effort. Elle enseigne aux Grands de la Terre que leurs inférieurs sont des hommes ; sa voix rapproche ceux que le rang ou le préjugé sépare. Elle a percé jusqu'au Trône , & c'est peut-être à ses leçons que tant de Souverains sont redevables des grands exemples qu'ils donnent au Monde & du bien qu'ils font à l'humanité. Rien , en un mot , de plus respectable qu'une Philosophie qui vient au secours de la Nature & de la raison ; qui apprend aux hommes à servir la société ; à chérir leur Patrie ; à respecter les loix qui font leur sûreté , & le Gouvernement qui fait la sûreté des Loix ; à tolérer même quelques abus qu'il serait plus dangereux de détruire : une Philosophie , qui , loin d'isoler les hommes , les rapproche ; qui leur

enseigne à ne point juger de l'intérêt général par leur intérêt personnel, & à connaître autant ce qui est praticable que ce qui est juste : enfin , qui leur apprend que tout est défectueux sur la terre ; qu'il y aura toujours à reprendre dans tout ce qui sortira de la main des hommes ; qu'une Montagne ne se forme qu'en laissant des cavités, & qu'il entre de l'argile dans la construction des Palais de Marbre.





NOTES

SUR LE CHAPITRE XI.

(1) **T**OUTES les conversations & toutes les brochures du jour sont des traités de politique. La folie de nos oisifs est de réformer l'Etat, & de créer des constitutions. Chacun bâtit à sa manière & se construit une République à peu près comme l'araignée arrange sa toile. Un moucheron peut s'y prendre, mais une guêpe l'emporte. Si l'on en croit pourtant ces Messieurs, on n'a rien de mieux à faire que de les appeler au conseil. Ils verront ce que trente ans d'étude & d'expérience ne permettent point à d'autres de voir. Leurs systèmes ne sont cependant rien moins qu'uniformes. Les uns regrettent ces tems où il n'y avait point de Maître, c'est-à-dire, où il y avait trois mille tyrans & dix-sept millions d'esclaves dans un pays qu'on disait habité par les Francs. D'autres, un peu mieux combinés, invoquent les trois pouvoirs. Ils oublient qu'un quatrième s'y oppose, la nécessité. Ils oublient

que tel Peuple dont ils envient la constitution serait contraint d'en changer si la mer se desséchait autour de lui ; que tel autre , devenu la proie de ses voisins , eût été redoutable pour eux s'il eût été gouverné comme eux. On peut, quand on est à couvert , délibérer si l'on prendra son manteau ; mais quand l'orage vous atteint en pleine campagne , couvrez-vous sans délibérer. Il y a donc des inconvéniens par-tout , me dira-t'on. — Oui , mais je ne craindrai pas que l'heureux possesseur d'un domaine qui fournit à tous ses besoins soit jamais tenté de brûler les moissons , d'arracher les arbres , & de renverser l'édifice qui lui sert d'asyle , pour faire de ce domaine utile & riant un désert inculte & sauvage. On pourrait comparer quelques-uns de nos Politiques du jour à nos Athées. Comme eux, ils ne veulent que détruire. On leur demande ce qu'ils mettront à la place. La raison, disent-ils impérieusement. Je leur répons avec modestie : vous faites trop d'honneur à l'espèce humaine.

(2) Je croirai volontiers à l'histoire de la Chine & je n'y croirai que depuis l'établissement du Tribunal de l'Histoire. Nulle Nation

n'en a jamais érigé un pareil ; aucune autre n'a eu le courage de vouloir qu'on écrivît son histoire sans omissions , sans palliatifs. On nous peint les Chinois comme d'insignes fripons ; il faut au moins croire que ces fripons aiment la vérité : une pareille institution a quelque chose de sublime, & tous nos Traités de Morale n'ont rien à lui opposer. Ce Tribunal est celui des Peuples & des Rois.

(3) T O U T ce qui tend à l'instruction est louable , sur-tout s'il atteint son but. Celui de la morale est de corriger le vice ; mais la manière de la présenter n'est pas toujours arbitraire. Elle fatigue si elle ne persuade point , & elle fatigue même quelquefois en persuadant. Il est telle Nation que le ridicule a plus d'une fois corrigée d'un vice. Démosthène épuisait en vain les ressources de son éloquence pour armer les Athéniens contre Philippe : les traits du plus grand sublime étaient perdus pour un auditoire inattentif. Un expédient comique fit ce que n'avait pu faire la gravité de l'oraison : il fit écouter l'Orateur , & la guerre fut résolue. Nous ressemblons beaucoup aux Athéniens , & tant soit peu aux Sybarites : des couleurs trop

sombres fatiguent nos regards , & c'est dans des Tableaux rians que nous aimons à nous reconnaître. Ne détériorez point , mais cultivez. Le même sol peut produire plus d'une fois de riches moissons ; mais sur-tout ne plantez point de cyprès dans un terroir qui aime à produire des roses.

(4) Nos Mécaniciens sont parvenus à rendre inutiles des milliers d'hommes qui avaient besoin d'être occupés. Ils font, à l'aide d'une machine, ce qu'on ne faisait jadis qu'à l'aide d'un grand nombre d'individus. Colbert eût préféré les individus à la machine. Combien d'hommes que leurs facultés physiques & intellectuelles réduisent aux travaux les plus grossiers de la main ? Il faut pourtant que ces facultés fournissent à leur subsistance. Les possesseurs de tout doivent procurer à ceux qui ne possèdent rien un travail également utile aux uns & aux autres. Mais si l'on pouvait suppléer par des machines au travail des Nègres de l'Amérique, l'humanité en serait moins avilie : on ne ferait plus le commerce d'hommes comme l'on fait celui de chevaux , de bœufs , de perroquets , de Magots de la Chine , &c. &c. &c.

(5) ON accuse les statues antiques d'être un peu trop statues. Les ouvrages d'un grand Peintre de l'Italie moderne (Raphaël ,) & d'un des plus grands Peintres de France (le Poussin,) ont essuyé le même reproche. Il est certain qu'on trouve plus d'action dans nos Peintures & nos Sculptures modernes. Je crois , cependant , les craintes de la Druidesse assez bien fondées. Il n'y a qu'un pas de ce qui est vrai à ce qui cesse de l'être. On croit animer la Nature, on ne fait que la tourmenter. Donnez-lui les attitudes qu'elle prendrait d'elle-même ; autrement ce n'est point l'imiter, c'est la contredire.

(6) Il est vrai qu'au bout d'un siècle notre Opera n'était encore qu'un enfant : mais par bonheur les lisières sont coupées. Il fait de tems à autres d'heureuses excursions ; & si de vieilles entraves ne viennent point le garoter de nouveau , on doit bien augurer de ses tentatives.

(7) On dit que pour illustrer davantage Hercule , on lui attribua les travaux de divers autres Personnages. Notre Hercule Littéraire ne réduira point la postérité à cet expédient. Peut-être même hésitera-t-elle d'attribuer à un seul

homme des travaux si capables d'en illustrer plusieurs.

(8) C'est une politesse reçue entre les siècles célèbres de donner la préférence aux plus anciens. Le siècle d'Alexandre la donnait à celui d'Homère ; le siècle d'Auguste à celui d'Alexandre ; le siècle de Louis XIV à celui d'Auguste, comme le nôtre la donne sans restriction à celui de Louis XIV. Il y aurait d'amples dissertations à faire pour comparer ces deux derniers entr'eux & les apprécier chacun à part. On l'a déjà essayé ailleurs * & on ne le répètera

* *Dans les deux Ages du goût & du génie Français, &c. Volume in-8°. à Paris chez Knapen, au bas du Port Saint-Michel. Cet ouvrage en a précédé quelques autres qui ont traité le même sujet. Le principal reproche qu'on ait fait à l'Auteur des deux Ages est d'avoir eu trop d'indulgence pour ses Contemporains. Il déclare ici que cette prétendue indulgence n'a rien coûté à son cœur. Il ose dire avoir rendu aux grands Ecrivains du dernier siècle toute la justice qui leur est due. Pourquoi lui enviera-t-on la même faculté à l'égard de ceux du nôtre ? Il n'est point, d'ailleurs, embarrassé de justifier ses opinions, justifiées d'avance par plus d'un homme éclairé. S'il a fait mention, sans*

point ici. On ajoutera seulement qu'il est très-louable de rendre justice à nos prédécesseurs, mais qu'il est très-injuste de la refuser à ses Contemporains. Le dernier siècle eut certains avantages qui nous manquent ; nous en avons qui lui manquaient. Nous avons acquis & perdu. Mais la critique n'apprécie que nos pertes, & glisse légèrement sur nos acquisitions. Il existe encore de nos jours plus d'un Ecrivain dont le dernier siècle s'honorerait, plus d'un Artiste qui ajouterait encore à sa gloire. Qu'importe la date de leurs productions si elles doivent les immortaliser ? On ne pèse rien exactement si l'on altère le poids qui doit entrer dans la balance.

(9) On n'envie point à un Général ses

aigreur, de quelques Auteurs moins connus que d'autres, il ne les a point placés sur la même ligne. Il a parlé du Benferade & du Sarrazin, si célèbres dans l'autre siècle, & il leur a opposé quelques Poètes de nos jours qui les valent, sans avoir la même célébrité. C'est le pendant du premier Tableau. Tous ceux d'une Galerie ne sont ni de la même force ni du même genre ; mais les productions de Raphaël n'en font point exclure celles de Wateau & de Téniers.

exploits , à un riche Négociant sa fortune , à un Fat même ses succès galans : mais qu'un Ecrivain ait fixé l'attention du Public , il fixe aussi-tôt la jalousie & de ses rivaux & de ceux même qui aspirent le moins à le devenir. Ce n'est qu'à regret qu'on l'applaudit , c'est avec plaisir qu'on le déchire ou qu'on le voit déchirer. Sa gloire offusque, son humiliation console. D'où provient cette différence ? N'est-ce pas de ce que l'Esprit est un domaine sur lequel chacun forme des prétentions ? L'un ne peut s'y installer sans que l'autre croie que c'est à ses dépens. Cependant , les vrais succès littéraires ne dépendent ni du hasard , ni des circonstances , ni d'aucun secours étranger : celui qui les obtient ne les doit qu'à lui-même : il ne les obtient qu'en les arrachant ; il sacrifie pour les obtenir & ses plaisirs , & sa fortune , & son repos. N'importe , on lui envie encore ce qui lui à tant coûté. D'autres rivaux se mettent sur les rangs ; la guerre s'allume entr'eux ; guerre toujours mal entendue & plus mal conduite. Chacun des champions songe moins à vaincre son adversaire qu'à l'avilir. Que fait alors le Public ? Il jouit du spectacle qu'on lui donne , & siffle avec le même plaisir tous les Acteurs.

(10) Les manœuvres de l'esprit, & même de ceux qui prétendent à l'esprit, les serviront toujours mieux que ne pourraient le faire toutes les productions du génie. La République des Lettres est, comme toutes les Républiques, sujette aux factions. La plus puissante écarte les autres; mais quiconque est resté neutre au milieu d'elles ne tarde point à les avoir toutes pour ennemies.

O: maintenant veillez, graves Auteurs! &c.

Ce qu'il y a de plus scandaleux c'est la guerre intestine qui règne dans la République des Lettres; les jalousies puériles, les haines cruelles, les basses vengeances, les calomnies, les libelles atroces dont elle est journellement infectée. On combat avec toute la fureur des anciens factieux de Rome, & l'on proscrireait comme eux, si l'on avait leur puissance. On ne pardonne point à un Rival ses succès, ni même à son maître sa supériorité. Le laurier de la gloire semble être aussi indivisible que la fameuse pomme adjugée à Vénus. Paris n'eût satisfait aucune des trois Déeses en la leur partageant. Un Ecrivain, qui certainement ne vaut aucune d'entr'elles, veut aussi être couronné sans partage.

(11) Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup à regretter pour nous de n'avoir pas vécu dans un autre tems. Chaque siècle eut ses travers, ses ridicules, & trop souvent quelque chose de pis. Le nôtre a ses défauts, ses vices même : cependant, il vaut mieux que presque tous les précédéceurs.

On n'est peut-être pas meilleur ami, mais on est ami plus cordial.

On se déchire, mais on ne se poignarde plus.

On se passionne pour de petites choses, mais une bagatelle en fait bientôt oublier une autre.

On veut juger de tout, mais on se console aisément de s'être mépris.

On veut tout régler; mais on suit l'exemple de Platon qui voulant régir à son gré une République, en forma une dans son cabinet.

A l'égard de l'orgueil, vice un peu généralement répandu dans notre siècle lumineux, on fait qu'il est difficile de valoir quelque chose sans croire valoir bien davantage. On voit plus de gens à médiocre fortune afficher le faste que de riches réels enterrer leur or.

Il y aurait beaucoup plus à dire sur l'empor-

tement qui se mêle aux disputes les plus frivoles ; sur la fureur de prendre parti sur tout , & de faire de tout une affaire de parti ; sur l'aigreur qu'on mêle aux raisonnemens ; l'atrocité des imputations , les haines , les calomnies , les basses délations qui en résultent : ce ne sont point là des travers indifférens , & je crains fort qu'à cet égard notre siècle éclairé ne soit plus barbare que les siècles d'ignorance.

On a vu deux sonnets (celui d'Uranie & de Job) partager la Cour & la Ville au commencement du siècle dernier. C'était au moins se passionner pour deux productions agréables. Ce qu'il y eut de trop , sans doute , c'est que des amis se brouillèrent , & que des amans rompirent ; pour maintenir la supériorité de deux pièces de vers qu'on ne lit point aujourd'hui. Il y eut même des époux qui saisirent cette occasion de faire divorce. Ce qui fit dire assez plaisamment :

Les femmes sont Uranines ,
Et les Maris Jobelins.

Mais on a vu de nos jours quelque chose de pis encore : on a vu le Public se diviser avec fureur au sujet de quelques discussions particu-

252. *Commentaire du Chapitre XI;*

lières dont il ne connoissait ni la vraie source, ni le fond, ni les vrais détails, ni souvent même les parties intéressées. On a vu des libelles accueillis précisément parce que c'était des libelles ; ce qui porte cette empreinte est avidement recherché, avidement saisi, avidement crû, avidement répété. Un libelle est toujours une pièce authentique. Veut-on imiter ces hideux reptiles qui se nourrissent de poison pour acquérir la faculté de le répandre sur tout ce qu'ils peuvent atteindre ? O Français ! de grâce, revenez aux Pantins !

Concluons : les lumières ont détruit le germe de toute guerre civile ; mais elles en ont fait éclore une autre qui ne finira sans doute qu'avec elles ; c'est la guerre des esprits. Nul Médiateur ne parviendra à les mettre d'accord, & le signal de la paix serait celui de leur non-existence. Il faut pourtant l'avouer : parmi les pierres qu'ils se jettent, il s'en trouve de précieuses ; mais combien d'autres qui ne sont que de grossiers cailloux ! Combien d'autres encore ne se défendent que comme cet animal des Indes, qui, lorsqu'on le poursuit de trop près, répand autour

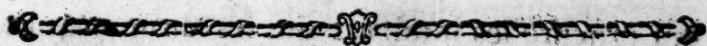
de lui une odeur si infecte que le chasseur en est suffoqué :

(12) Il peut arriver qu'un Souverain soit contrarié par les événemens , ou que certaine facilité de caractère , quelques faiblesses même dont la suprême autorité ne garantit pas toujours les Rois , dérangent ses meilleures vues. Mais des maux passagers ne doivent pas faire mettre en oubli des tems plus heureux , & même parfaitement heureux. Il faut examiner ce qui s'est fait , & ce qui n'a pu se faire : les événemens préparés & les accidens imprévus ; les cas où la prudence humaine peut être trompée , & ceux où elle néglige les moyens de ne pas l'être. Il n'est aucun Souverain , aucun homme , aucune compagnie , qui ne se soient trompés quelquefois. C'est le sort de l'humanité. Il est des plans si artificieusement tracés qu'ils séduiraient une assemblée de sages. La cupidité en fait bientôt son profit , & tout ce qu'on peut faire alors c'est ou de changer de plan , ou d'extirper les abus de celui qu'on avait adopté. Mais , enfin , lorsqu'un règne a vu éclore des événemens glorieux , des établissemens utiles , des loix sages , des jours de bon-

254 *Commentaire du Chapitre XI.*

heur, la postérité en tient registre, si les Contemporains négligent de le faire. Le bien qui reste fait oublier des maux qui se réparent. Si les Rois sont comptables de tout le bien qu'ils ne font pas, il faut au moins leur tenir compte de celui qu'ils ont fait. Il y aurait peu de vertu sur la terre si l'on ne s'y occupait que du calcul des faiblesses.





N O T E S

SUR LE CHAPITRE XII.

(1) **O**N doit croire à la Mission d'une Sibyle qui trace par inspiration des Tableaux si vrais. Ce qu'elle a prédit s'est effectué en notre faveur. On ferait un vaste recueil des traits de bienfaisance & d'humanité dont l'auguste Princesse qu'elle nous annonce a donné l'exemple à la terre. Avoir déjà fait de pareilles preuves à vingt ans, c'est en promettre encore bien d'autres pour l'avenir. Une belle aurore sera suivie d'un plus beau jour.

(2) IL faut renvoyer aux siècles de barbarie ceux qui regardent comme superflue la protection qu'un Souverain accorde aux beaux Arts & aux Lettres. L'ignorance n'a jamais produit que des malheurs & des crimes. C'est parmi les hommes éclairés qu'il faut chercher les hommes vraiment vertueux. Ce sont eux qui ont tracé au reste des humains les routes de

la sagesse & du bonheur. Ce sont eux qui leur ont procuré les lumières qui les dirigent, les ressources qui les soulagent, les agrémens qui les consolent. Point d'aïfance, point de douceurs, point de véritable société sans le secours des Arts. Ils fournissent au simple Citoyen d'un Etat mille commodités que ne connoissent point autrefois les Maîtres du Monde. Le riche jouit mieux, le pauvre en est plus utilement occupé. Il n'en serait que plus pauvre s'il n'y avait nul commerce, nulle industrie, nulles de ces inventions purement agréables, qui mettent à contribution une opulence trop souvent concentrée, qui l'obligent d'ouvrir ses canaux & de restituer au grand nombre ce qu'elle envahissait pour elle seule. C'est un tribut que le génie lève sur la richesse. Il n'y avait pas moins d'indigens quand les plus grands Seigneurs n'habitaient qu'un rustique Donjon, que leur chambre n'était point tapissée, & que la Dame du Château se promenait dans une charrette. La pierre restait enfouie dans la carrière, & l'argent séquestré dans les Tourelles. Que les riches dépensent beaucoup & qu'ils payent; c'est tout ce qui peut arriver de mieux pour le pauvre. Que le génie invente & produise, il en

en résultera de nouvelles jouissances , de nouveaux plaisirs pour ceux qui peuvent les mettre à profit , de la gloire ou de nouvelles ressources pour ceux qui les leur procurent. Nul individu de la Nation n'y perd , beaucoup y gagnent , & la Nation en total n'en est que plus respectée. Ce sont nos Artistes , nos spectacles , nos monumens , notre industrie , qui attirent l'or de l'Etranger & l'Etranger lui-même en France : ce sont nos bons Ecrivains qui ont répandu notre Langue & notre gloire jusques dans les climats les plus éloignés. Ces considérations frapperont toujours le véritable homme d'Etat, le Monarque à qui la renommée & la félicité du Peuple qu'il gouverne seront véritablement chères. Tous nos grands Rois l'ont senti , & Louis XVI , né pour en accroître le nombre, a déjà suivi leurs traces sur ce point comme sur tant d'autres. Les Arts , ainsi que la Nation , peuvent déjà se féliciter des bienfaits d'un Monarque à peine encore assis sur le Trône de ses Peres. Prendre ainsi possession d'une Couronne, c'est annoncer qu'on eût mérité d'obtenir par choix ce qu'on ne doit qu'au privilège de la naissance.

(3) On peut tout attendre d'un Roi qui dès

* R

l'âge de vingt ans, comme Charles le Sage, à déjà donné tant de preuves de sagesse; un Roi dont chaque démarche est un exemple, & chaque Edit un bienfait: qui n'appelle auprès de lui que des hommes, à qui la voix publique à décerné le titre d'hommes vertueux & justes; qui ne s'instruit que pour bien user de ses lumières, & qui daigne les soumettre aux conseils du zèle & de l'expérience. Auguste avait moins bien commencé, Trajan n'a pas mieux fini.

Qu'on réfléchisse mûrement sur quelques circonstances peu éloignées de nous; sur ce qui les a suivies; sur les sacrifices qu'a déjà faits à son peuple notre jeune & Auguste Monarque; sur les mesures qu'il ne cesse de prendre pour adoucir d'anciennes calamités & en prévenir de nouvelles; sur cette bonté communicative qui a tant de fois ouvert l'accès du Trône à ceux qui réclament sa justice; enfin, sur son empressement à rechercher la vertu, à l'accueillir, à l'honorer de sa confiance. Un bon choix decèle toujours dans le Monarque un vif desir de bien gouverner, & un tel desir ne fut jamais stérile. Marc Aurèle appella autour de lui ce que Rome avait de plus vertueux. On aurait pu dès ce

moment prédire aux Romains le bonheur dont ils allaient jouir.

Joignons ici une observation que Rome n'eût peut-être jamais lieu de faire : c'est que parmi les augustes Personnes qui composent la Famille Royale, il n'en est aucune qui ne se soit signalée par des actes de bienfaisance, d'humanité & de magnanimité. On trouvera chez les Princes de notre Nation l'exemple des vertus qui font réverer une Nation. La France, en un mot, est par-là dans l'heureuse nécessité de chérir ce que le bon ordre & son propre bonheur exigent qu'elle respecte.

(4) Il est fâcheux que la Druidesse ait borné là ses recherches prophétiques ; mais eût-elle pénétré plus avant dans les secrets de la destinée, nous y gagnerions peu de chose. Notre Nation a déjà fait bien des fautes ; elle en fera bien d'autres encore : cependant on pourrait les lui prédire toutes sans lui faire naître une seule fois l'envie de contrarier la prédiction. Au reste, on serait tenté de comparer la France à la Machine universelle qui éprouve souvent de grandes commotions dans quelques-unes de ses parties, mais dont l'ensemble est inaltéra-

ble. Ce qui prouve la justesse de cette comparaison, c'est que la France subsiste encore. Ni les dissensions, ni les ravages, ni les conjurations du dehors, ni les accidens ou les abus intérieurs, n'ont encore pu l'entamer ni l'affaiblir. Elle s'est affermie au milieu des orages. L'Europe conjurée n'a rien pu contre elle ; & depuis le règne de Charles VII, c'est-à-dire depuis plus de trois cent cinquante ans, loin que ses possessions aient pu être envahies, chaque règne les a vu s'accroître. Le courage naturel à la Nation a repoussé ou prévenu toutes les attaques des autres ; son industrie & ses richesses locales ont pourvu au reste. Le Français ne saura peut-être jamais se conduire ; il saura toujours se conserver. Il n'a guères que des faillies de raison ; mais ces faillies sont presque toujours décisives. Ce n'est pas tout ; il existe sans cesse parmi cette Nation si légère un certain nombre d'hommes de toutes les classes qui sont comme les dépositaires de la prudence nationale. Ils conservent le feu sacré que tant d'autres laissent éteindre. C'est une source où l'on puise au besoin des conseils & des lumières. C'est de-là que dérivent tant de Loix dignes d'être mieux observées, tant d'établissmens

dont on ne trouve nulle part les modèles; tant d'ouvrages marqués au coin de la justesse & du goût. En un mot, la France & le Peuple qu'elle renferme nous offrent à chaque pas un nouveau problème à résoudre. On ne se lassera point de demander comment un Peuple si frivole a pu quelquefois se montrer si sage; comment un Peuple si sage a pu si souvent ne paraître que frivole.

On lit dans un vieil Auteur, dont j'ai oublié le nom, qu'autrefois Minerve fit un assez beau défi à Neptune. Elle se vanta de construire un Vaisseau qu'il ne pourrait submerger. Neptune paria le contraire, & Minerve mit aussitôt la main à l'œuvre. Voilà déjà le Vaisseau qui parcourt les Mers. Neptune, en le voyant, se mit à rire comme avait fait Jupiter lorsqu'il apperçut le boiteux Vulcain. En effet, l'ouvrage de la Déesse avait moins l'air de voguer que de rouler sur les flots. Je n'aurai pas besoin, disait leur Monarque, de déchaîner les vents, ni de soulever les mers contre cette bizarre & frêle machine: elle va bientôt d'elle-même couler à fond. Il se trompa, tout Dieu qu'il était. Comme le Vaisseau n'avait aucune assiette bien décidée, rien ne pouvait la lui faire per-

266 *Commentaire du Chapitre VI.*

dre, ou, pour mieux dire, il en retrouvait toujours une nouvelle. Neptune ordonna aux vagues antoncelées de se couvrir. Il était encore à l'épreuve sur ce point; il voguait entre deux eaux. Minerve, enfin, gagna le pari. On nous assure que depuis peu certain Anglais a essayé de construire un Vaisseau tout semblable à celui-là, mais qu'il a échoué dans son entreprise. Il avait mal pris les mesures: le vrai modèle de ce Vaisseau existe en France.

Fin du Commentaire.



8 N059

T A B L E

Des Chapitres de la Sibyle Gauloise.

CHAP. I. *Mission de la Druidesse. Coup-d'œil anticipé sur les révolutions que doivent éprouver les Gaules jusqu'à l'époque où elle s'arrête. La Sibyle prend tout au moral, & ne déroge point à l'usage des anciens Oracles, qui, pour ne point se compromettre, disent beaucoup moins qu'ils ne laissent à deviner,*
page 1

CHAP. II. *Seconde époque. Elle paraît commencer à la seconde race de nos Rois. Vaste Empire fondé & mal affermi. Guerres au dehors; troubles intérieurs. Fatras & revers. Anarchie & Servitude. Nouvelle révolution,*
page 13

CHAP. III. *La Sibyle nous peint ici un nouvel ordre de choses. Le cahos reprend peu à peu une espèce de forme. C'est l'aurore un peu*
R iv

Sombre d'un jour lent à s'éclaircir , page 23

CHAP. IV. Nouveaux troubles. Destructions & établissemens. Guerres sanglante. Elans de vertu au sein de la licence. Aveuglement & fureurs du plus grand nombre , page 32

CHAP. V. Orage appaisé , ou plutôt suspendu. Spectacle d'un sage sur le Trône. Ce que peut la sagesse contre la fortune. Flambeau qui brille un instant dans la nuit. Nouveaux orages. Ressources imprévues, page 37.

CHAP. VI. Eclat nouveau. Lumieres nouvelles. Règne plus brillant que fortuné. Disputes qui dégènerent en massacres. Forfaits inouis. Repos & félicité peu durables , page 47

CHAP. VII. Consternation universelle & bien motivée. Nouveau règne. Nouveaux troubles. Sceptre & pouvoir affermis. Ministre ambitieux , mais utile à son Maître. Tentative de dix siècles effectuée en dix ans , page 60

CHAP. VIII. Dernière explosion d'un Volcan qui s'épuise. Guerre civile & comique. Im-

DES CHAPITRES, &c. 269

pulsion qui remet tout dans l'équilibre du repos, page 66

CHAP. IX. *Eclat subit & qui éclipse tout. Vaste Etat repris en sous-œuvre. Etablissements utiles ; encouragemens nécessaires ; Evénemens glorieux. Règne du génie & de l'ordre. Monarque étonnant, lors même qu'il cesse d'être fortuné.* page 70

CHAP. X. *Songe de la Sibyle & d'un grand Peuple. Réveil fâcheux. Régime plus sage. Jours brillans. Jours plus sombres. Alternative trop commune ici-bas,* page 80

CHAP. XI. *Suite & conclusion du précédent ;* page 88

CHAP. XII. *Ici la Druidesse apperçoit un nouvel ordre de choses. Le ton qu'elle prend annonce la satisfaction qu'elle éprouve. Elle finit sa prédiction à ce moment, comme une abeille, après avoir simplement essayé des autres fleurs d'un parterre, s'arrête à celle qui lui promet le suc le plus onctueux,* p. 99

Fin de la Table des Chapitres.

T A B L E

Du Commentaire de la Sibyle Gauloise.

CHAPITRE PREMIER.

- N^o. (1) Caractère des anciens Gaulois, page 106
 N^o. (2) Des Romains & de César, 107
 N^o. (3) Peuples barbares qui inondent successive-
 ment les Gaules, *Ibid.*
 N^o. (4) Les Francs, 108
 N^o. (5) Caractère de Clovis, 109
 N^o. (6) Partage de la Monarchie entre les fils de ce
 Conquérant, & ses suites, *Ibid.*
 N^o. (7) Seuls Rois vertueux, ou réputés tels, dans
 la première Race, 110
 N^o. (8) Frédégonde & Brunehaut, 113
 N^o. (9) Clotilde, Nantilde, Batilde, Reines qui
 forment un parfait contraste avec les
 deux précédentes, 114
 N^o. (10) Etablissmens Monastiques, 115
 N^o. (11) Maires du Palais. Leurs premières fonctions;
 leurs hardies tentatives, 116
 N^o. (12) Rois surnommés *fainéans* & peut-être à tort, 117

DU COMMENTAIRE. 277

- N°. (13) Charles Martel, Ufurpateur de la France,
Libérateur de l'Europe, 118
- N°. (14) Courte réflexion sur l'Histoire de la pre-
miere Race, 120

CHAPITRE II.

- N°. (1) Pépin le Bref. Ses libéralités envers l'Eglise
de Rome ; les suites qu'elles eurent ;
les réflexions qu'elles font naître, 121
- N°. (2) Charlemagne, 122
- N°. (3) Louis le Débonnaire persécuté, 124
- N°. (4) Partage qui enlève l'Empire d'Occident à
la France, 125
- N°. (5) Louis le Gros, ses triomphes & ses mal-
heurs, Ibid.
- N°. (6) Anarchie féodale, 126
- N°. (7) Code Justinien & autres Compilations Etran-
geres naturalisées en France, 129
- N°. (8) Formes judiciaires promptes à pulluler :
justice métamorphosée en chicanne, 130
- N°. (9) Réflexions sur les successeurs de Charle-
magne, 132
- N°. (10) Hugues Capet, 133

CHAPITRE III.

- N°. (1) Conduite des premiers Rois de la troisième
Race, 134
- N°. (2) Troubles causés par le Gouvernement féo-
dal. Servitude & misere du peuple, 135

T A B L E	
Nº. (3) Suite des mêmes types,	137
Nº. (4) Variété de Loix & de coutumes. Absurdité & origine de ce mélange,	138
Nº. (5) Institution & caractère de l'ancienne Che- valerie,	139
Nº. (6) Les Croisades,	140
Nº. (7) L'Hermite Pierre,	141
Nº. (8) Louis IX,	142
Nº. (9) Les Troubadours,	Ibid.
Nº. (10) La Cour d'Amour,	146

CHAPITRE IV.

Nº. (1) Supplice des Templiers,	148
Nº. (2) Caractère & actions de Philippe le Bel. Observations sur quelques autres objets,	Ibid.
Nº. (3) Premières Guerres contre les Anglais : puérilité de la cause,	151
Nº. (4) Fautes commises dans les Guerres contre l'Anglais. Causes des succès de l'Enne- mi,	153
Nº. (5) Réflexions sur la Noblesse Française,	155
Nº. (6) Siège de Calais,	159
Nº. (7) Le Roi Jean,	160

CHAPITRE V.

Nº. (1) Charles V, surnommé le Sage,	162
Nº. (2) Charles VI, Malheur particulier de ce Prince, d'où résultent bien des malheurs publics,	163

DU COMMENTAIRE. 273

- N^o. (3) Charles VII, *Ibid.*
 N^o. (4) Sur l'ancienne inimitié des Français & des
 Anglais. Ridicule de toute haine nationale,
 N^o. (5) Agnès Sorel. Son caractère, 167
 N^o. (6) Jeanne d'Arc, 169
 N^o. (7) Observations sur le supplice de Jeanne
 d'Arc. Doutes qu'on propose à cet égard,
 N^o. (8) Louis XI, 171
 N^o. (9) Louis XII, 173
 N^o. (10) Le Cardinal d'Amboise, 174

CHAPITRE VI.

- N^o. (1) François I, 175
 N^o. (2) Les femmes appelées pour la première fois
 à la Cour. Caractère historique des
 Dames Françaises, 176
 N^o. (3) Les Arts appelés en France, 180
 N^o. (4) Sur le Concordat, 181
 N^o. (5) Disputes sur le Dogme. Elles ont accéléré
 le progrès des Lettres & retardé celui
 des Arts, 183
 N^o. (6) Commencement des Guerres de Religion,
 184
 N^o. (7) La Saint-Barthelemi, *Ibid.*
 N^o. (8) Catherine de Médicis. Son caractère, 185
 N^o. (9) Les Guises, 186
 N^o. (10) Amusemens au sein des dissensions, 187
 N^o. (11) Henri III. Caractère de ce Prince, 188

274 XI T A B L E

Nº. (12) Jacques Clément,	189
Nº. (13) Coup-d'œil historique & moral sur Paris ancien & moderne ,	190
Nº. (14) Siège de Paris ,	195
Nº. (15) Cérémonie guerrière & comique ,	196
Nº. (16) Henri IV ,	197
Nº. (17) Sully ,	198
Nº. (18) Réflexions sur la mort de Henri le Grand ,	201

C H A P I T R E VII.

Nº. (1) Portrait de Marie de Médicis ,	202
Nº. (2) Nouveaux troubles sous la régence de cette Reine & leurs motifs ,	203
Nº. (3) Les Traitans d'Italie appelés en France	<i>Ibid.</i>
Nº. (4) Conchini , ou le Maréchal d'Ancre ,	204
Nº. (5) Supplice de la Maréchale ,	<i>Ibid.</i>
Nº. (6) Mort de Marie de Médicis ,	205
Nº. (7) Le Cardinal de Richelieu ,	<i>Ibid.</i>
Nº. (8) Louis XIII ,	207

C H A P I T R E VIII.

Nº. (1) Régence & caractère d'Anne d'Autriche ,	208
Nº. (2) Le Cardinal Mazarin ,	209
Nº. (3) La Fronde ,	210
Nº. (4) Réflexions sur un point mille fois discuté ,	211
Nº. (5) Coup-d'œil sur la France quand Louis XIV. commença à gouverner par lui-même ,	213

DU COMMENTAIRE. 275

CHAPITRE IX.

Nº. (1) Rôle que firent les femmes à la Cour de Louis XIV.	215
Nº. (2) Les Arts protégés.	216
Nº. (3) Corneille,	217
Nº. (4) Racine.	<i>Ibid.</i>
Nº. (5) Molière,	218
Nº. (6) Lafontaine,	219
Nº. (7) Quinault & l'Opéra Français,	220
Nº. (8) Boileau,	221
Nº. (9) Orateurs, Moralistes & autres Ecrivains,	222
Nº. (10) Monumens.	223
Nº. (11) Colbert,	224
Nº. (12) Louvois,	226
N. (13) Condé,	227
Nº. (14) Turenne,	228
Nº. (15) Luxembourg.	229
Nº. (16) Catinat & autres,	230
Nº. (17) Réflexion sur la fin du règne de Louis XIV.	233

CHAPITRE X.

Nº. (1) Système de Law.	234
Nº. (2) Le Cardinal de Fleuri,	<i>Ibid.</i>
Nº. (3) Guerres sous Louis XV,	235
Nº. (4) Alliance utile & mémorable,	237
Nº. (5) Réflexion,	<i>Ibid.</i>
Nº. (6) Autre réflexion,	238
Nº. (7) Autre observation sur un système singulier,	<i>Ibid.</i>
Nº. (8) Sur le Patriotisme,	<i>Ibid.</i>

- N^o. (9) Sur l'estime qu'une Nation se doit à elle-même , 239
 N^o. (10) Sur la Philosophie , *Ibid.*

C H A P I T R E X I.

- N^o. (1) Sur les Politiques , 241
 N^o. (2) Sur la vérité historique , 242
 N^o. (3) Sur la Morale du Théâtre , 243
 N^o. (4) Sur quelques Inventions , 244
 N^o. (4) Goût de nos Peintures & de nos Sculptures modernes , 245
 N^o. (6) Notre Opéra , *Ibid.*
 N^o. (7) M. de Voltaire , *Ibid.*
 N^o. (8) Notre siècle littéraire , 246
 N^o. (9) Malignité des Lecteurs , 247
 N^o. (10) Jalouse & manœuvres des Ecrivains , 248
 N^o. (11) Caractère général de notre siècle , 250
 N^o. (12) Réflexions impartiales , 253

C H A P I T R E X I I.

- N^o. (1) Prédiction accomplie , 255
 N^o. (2) Remarque motivée , *Ibid.*
 N^o. (3) Tableau vrai , 261
 N^o. (4) Conclusion , 263

F I N.

